This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKE
Preva

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME QUATORZIÈME.

HISTOIRE

DE

MARGUERITE D'ANJOU,

REINE D'ANGLETERRE;

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

ASTOR LIBRARY

A AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

PRÉFACE.

CHAQUE genre de compoſition a ſes caractères ; & la facilité autant que la beauté de l'exécution dépend preſque toujours des premières idées qu'on a conçues de ſon ſujet. Ce n'eſt point parce qu'Horace, Quintilien, Pline, ont établi cette maxime, qu'elle eſt devenue une règle néceſſaire de l'art d'écrire. Ils l'ont puiſée dans la nature ; & ſi l'on peut ſuppoſer qu'elle ait été ignorée juſqu'à leur tems, ceux qui s'étoient déjà diſtingués par quelque ouvrage de réputation, ne l'avoient pas moins pratiquée ſans la connoître.

Il m'a paru, ſuivant cette obſervation, qu'une hiſtoire particulière a pluſieurs caractères qui lui ſont propres, & qui la diſtinguent beaucoup de toutes les

narrations qui ſont compriſes ſous le nom général d'hiſtoire. Caractère de faits, caractère d'ordre, & caractère de ſtyle.

I. Je commence par les faits, dont tout le reſte dépend comme du fondement eſſentiel. Ma première remarque eſt que le but d'une hiſtoire particulière n'étant que de faire connoître les actions, les qualités, les inclinations & les mœurs d'un perſonnage de l'un ou de l'autre ſexe, tous les événemens publics, qui ſont la matière de l'hiſtoire générale, n'y doivent entrer qu'autant qu'ils ſe trouvent mêlés avec ceux qu'on entreprend de raconter. Qu'un autre fait ſe ſoit paſſé dans le même tems, quelque intereſſant, quelque agréable qu'il puiſſe être, ce n'eſt point une raiſon pour en orner ſon récit, s'il ne s'y trouve lié naturellement par des circonſtances communes. J'inſiſte d'autant plus ſur cette loi, que, dans l'ouvrage que

excuſées. Une autre conſéquence à tirer de ma remarque, c'eſt que, dans les occaſions même où il paroît indiſpenſable de faire entrer quelqu'événement étranger, la loi du bon ſens eſt de n'en prendre que ce qui a un rapport néceſſaire au ſujet : réponſe que je prépare d'avance à ceux qui m'accuſeront d'avoir touché trop légèrement pluſieurs parties importantes des affaires de France.

J'obſerve en ſecond lieu, que, dans une hiſtoire particulière, tous les faits mêmes qui lui conviennent, ne demandent point d'être traités avec la même étendue. En ſuppoſant une abondance égale dans les mémoires ſur leſquels on travaille, j'ai penſé qu'il y a une proportion à chercher entre les parties d'une hiſtoire particulière, comme dans tout ce qui eſt ſuſceptible de quelque régularité, & qu'elle doit être priſe du caractère dominant & des principales actions du héros. Ainſi, quoiqu'il n'y ait

point de vérités qui méritent d'être né-
gligées, il y en a néanmoins qui doivent
être resserrées. Un exemple rendra cette
réflexion plus sensible. L'historien d'un
héros guerrier pourroit trouver dans ses
mémoires un détail aussi exact & aussi
long des soins qu'il auroit employés à
bâtir une maison, ou à préparer une fête,
que de ceux qu'il auroit apportés à
rendre une ville, ou à gagner une
taille. S'étendra-t-il également sur l'un
sur l'autre sujet, par cette raison que
circonstances en ont la même certi-
e ? Je suis trompé si ce ne seroit pas
même défaut que le poëte satyrique
ne en ridicule dans la description
Palais, où les *festons* & les *astra-*
occupoient autant d'espace que les
cipales beautés auxquelles l'auteur
oit presque uniquement s'attacher.
e remarque, que je crois juste, est
re une défense que je me prépare
qui pourroient m'accuser

vation ſenſible. Ainſi l'art du ſtyle hiſtorique conſiſte proprement à ſavoir conformer l'expreſſion à chaque ſujet qu'on repréſente, & demande par conſéquent une variété continuelle.

Ce qui eſt propre à l'hiſtoire particulière, c'eſt qu'elle admet des détails qui paroîtroient quelquefois puériles dans l'hiſtoire générale; & qu'à la nobleſſe de celle-ci, elle peut joindre l'agrément des mémoires les plus circonſtanciés. Rien n'y eſt petit ni mépriſable, lorſqu'il peut ſervir à la connoiſſance du caractère principal. Ce ſeroit abuſer néanmoins de cette règle, que de ſe croire autoriſé à s'étendre beaucoup ſur les ſentimens & ſur la peinture des paſſions. Cette ſorte d'ornement, dont l'unique but eſt d'émouvoir, eſt propre aux romans; & c'eſt ainſi que chaque genre a ſes règles & ſes bornes.

Mais je ne veux point faire un traité

lieu où ſe ſont paſſés pluſieurs événemens dont on trouve le récit dans divers hiſtoriens qu'il ne paroît pas avoir conſultés. Mais j'ai remarqué une ſeconde cauſe de ſes erreurs. Ayant fort bien obſervé, avec le ſecours des *actes publics*, qu'il avoit toujours devant les yeux, que les hiſtoriens anglois ſe ſont quelquefois trompés ſur la poſition d'un fait, en le plaçant ou trop tôt ou trop tard d'une année, il en a conclu fauſſement, que tous les faits qu'ils ont rangés ſous le même tems, n'étoient pas moins tranſpoſés; & voulant les réduire à un autre ordre, il s'eſt jeté préciſément dans l'erreur qu'il a voulu corriger. Je me ſuis attaché, dans ces occaſions, à trouver le fil des évènemens par diverſes circonſtances qui ne pouvoient appartenir à d'autres tems que ceux auxquels j'ai cru devoir les rapporter.

J'ai ſenti que, pour répandre dans mon ouvrage toute la clarté qu'on y

il y auroit fallu joindre
s ſur la naiſſance & les
part des ſeigneurs qui te-
s premiers rangs à la cour
Mais c'étoit me mettre dans
le faire preſque autant de
que j'ai nommé de perſonnes
deux maiſons de Lancaſtre &
ient produit pluſieurs autres
ont les aînés prenoient tou-
ns noms. Les trois ducs de
qu'on verra paroître ſucceſ-
& dont le nom étoit Beau-
ndoient de la maiſon royale
: Gand, duc de Lancaſtre. Le
eſter tiroit ſon origine de la
rce. Le duc de Buckingham
t d'Edouard III par Thomas de
, comte de Gloceſter. Les
ck, courteneys, les Hollands
cis, les Fitz-Allens
ſon de leurs rois
l'on y joint d

engager dans un récit qui auroit
rapport avec l'hiſtoire de ſa
. l'Abbé *le Gouvelle*, de l'aca-
'Angers, a compoſé la vie de
e.

HISTOIRE

Charles donna ordre qu'il fût amené secrétement à Paris, autant pour satisfaire sa propre impatience en voyant l'auteur de tant de mouvemens & d'alarmes, que dans le dessein de donner une prompte satisfaction à son neveu. Il [illegible] fit présenter dans son château de Vincennes, où il se rendit exprès pour dérober cette entrevue au public. Champchevrier apprit sans aucune marque de crainte & d'étonnement, qu'il alloit paroître devant le roi. Il reçut de même, avec autant de fermeté que de respect, les premiers reproches que lui fit ce prince de s'être déshonoré par une action indigne d'un chevalier. Et, lorsqu'il eut obtenu la permission de justifier sa conduite, il présenta au roi, pour toute réponse, un passeport signé de la main de Henri, par lequel il paroissoit clairement qu'il n'avoit fait qu'exécuter ses ordres.

La curiosité de Charles augmentant avec sa surprise, il fut encore plus étonné d'apprendre que le voyage de Champchevrier étoit un service important qu'il rendoit au roi d'Angleterre; & que, s'il avoit quelque chose à se reprocher en qualité de François, c'étoit d'avoir entrepris de se rendre utile à un prince étranger sans la [illegible]ipation de son maître. Cependant, après [illegible] excusé par la précaution qu'il avoit eue

[illegible] propre à cette entreprise. Il avoit engagé à le tenir par l'espoir des plus [illegible] récompenses : &, pour écarter les obstacles & la défiance du duc de Glocester, [illegible] consentir à se charger, pendant [illegible] temps, du blâme d'avoir manqué de [illegible] chevalier Falconbe, assez sûr de réparer [illegible] honneur lorsqu'il seroit temps de faire connoître à tout [illegible] intérêt il avoit fait ce sacrifice. Ainsi, toutes les plaintes du roi d'Angleterre n'avoient été qu'un jeu concerté, pour donner le change à son ministre & à ses sujets.

Charles, frappé de ce récit, porta tout d'un coup d'œil ses vues assez loin pour pénétrer les avantages que la France avoit à recueillir de tout ce qu'il venoit d'entendre. Il savoit, d'un côté, le fond qu'il pouvoit faire sur l'attachement de la maison d'Anjou ; &, de l'autre, il étoit persuadé que ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux, étoit de voir manquer les projets du duc de Glocester, dans le mariage de Henri & de la fille du comte d'Armagnac. Peut-être tira-t-il sur le champ, d'un événement si favorable, toutes les conséquences auxquelles il pouvoit le conduire ; mais sa surprise étoit [illegible] René, avec qui il entretenoit une liaison étroite, eût reçu les propositions du roi [illegible]gleterre sans les lui communiquer. Il se

ſervit du droit qu'il avoit ſur ſon ſujet pour exiger de Champchevrier plus d'ouverture ; & ſon étonnement augmenta beaucoup, lorſqu'il apprit le détail de ſa négociation.

Avec les titres de roi de Sicile, de Naples & de Jéruſalem, René n'en étoit ni plus puiſſant ni plus riche. Il ne poſſédoit pas un pouce de terre dans ces trois royaumes, & il ſe voyoit réduit, pour ſoutenir ſa dignité, à recourir continuellement à la généroſité de ſes amis. Marguerite ſa fille étoit donc un miſérable parti pour un grand roi ; mais la nature l'avoit ſi heureuſement dédommagée des rigueurs de la fortune, que ſon eſprit & ſa beauté ſembloient la rendre digne du premier trône de l'univers. Champchevrier n'eut pas plutôt rendu compte à ſon père de la vive paſſion dont le roi d'Angleterre brûloit pour elle, que René crut pouvoir tirer plus d'un avantage de la foibleſſe de ce prince. Le ſacrifice qu'il le voyoit prêt à faire de la fille & des états du comte d'Armagnac, ſans s'embarraſſer même de ce qu'il avoit à craindre pour la Guyenne du reſſentiment d'un voiſin ſi redoutable, lui fit penſer qu'il ne ſeroit pas plus difficile de l'engager à ſe défaire, en ſa faveur, de quelques autres provinces de France qui convenoient merveilleuſement à la maiſon d'Anjou. Tels étoient le duché même

d'Anjou & le comté du Maine, dont l'Angleterre étoit encore en poſſeſſion. Il ſentit néanmoins tout ce qu'il y avoit de dur dans cette propoſition. Non-ſeulement ces deux provinces étoient la meilleure barrière du duché de Normandie, mais elles ſervoient de communication entre ce duché & la Guyenne. A quelles clameurs ne falloit-il pas s'attendre de la part du duc de Glocester & des Anglois ? C'étoit pour ſe donner le temps de preſſentir là-deſſus le roi d'Angleterre, que René avoit différé de s'ouvrir au roi Charles : & Champchevrier, qui regardoit les intérêts de ce prince comme liés avec ceux de la France, lui avoit fait eſpérer que la paſſion de Henri ne ſeroit point refroidie par un ſi foible obſtacle.

Partez, lui dit Charles, & n'épargnez rien pour remplir de ſi douces eſpérances. En le congédiant auſſi-tôt, il lui recommanda de cacher au roi ſon neveu qu'il l'eût fait arrêter, & qu'il eût appris de lui-même tout le ſecret de ſa négociation. Champchevrier ſe retira libre, & ſe garda bien de faire un long ſéjour à Paris. Cependant, il ne manqua pas d'y voir le marquis de Suffolck & le docteur Molins, ambaſſadeurs de Henri, qui étoient peut-être les ſeuls Anglois que ce prince eût mis dans la confidence de ſon amour. Ce motif avoit eu plus de

part à leur ambaſſade, que les négociations de la paix; & c'étoit du marquis, depuis qu'il étoit en France, que le roi avoit reçu un portrait de la princeſſe Marguerite, qui avoit achevé d'embraſer ſon cœur.

Mais il étoit arrivé au marquis de Suffolck ce que mille exemples avoient dû lui faire craindre, & ce qu'un homme de ſon mérite auroit évité à toutes ſortes de prix, s'il eût ouvert les yeux ſur le péril au lieu de s'y livrer ſans précaution. Ce portrait fatal l'avoit enflammé autant que ſon maître. Il l'avoit fait tirer avec beaucoup de ſoin par un des meilleurs peintres de France, qu'il avoit envoyé ſecrettement à Nancy. L'ayant reçu avec l'admiration qu'on ne pouvoit refuſer à la beauté de Marguerite, il s'étoit accoutumé à le voir avec tant de plaiſir, qu'à peine avoit-il eu la force de ſe l'arracher à lui-même pour le faire paſſer entre les mains de Henri. Il ne s'y étoit déterminé qu'après en avoir fait tirer par le même peintre une copie, qu'il conſervoit précieuſement; & ſans faire réflexion à ce qu'il devoit eſpérer ou craindre d'un ſentiment qu'il nourriſſoit avec tant d'indulgence, il s'y abandonnoit déjà, comme s'il y eût attaché toute ſa fortune & tout ſon bonheur.

Le récit de Champchevrier ſervit néanmoins

priſonnier. Mais il ne put reſter aucun doute au duc, lorſqu'ayant été informé par les émiſſaires qu'il entretenoit en France, qu'on avoit vu Champchevrier à la cour de Lorraine, il compara les idées que cette myſtérieuſe aventure lui fit naître, avec le refroidiſſement que le roi marquoit depuis quelque temps pour l'alliance du comte d'Armagnac. Dans le reſſentiment qu'il eut de voir ſes projets renverſés, & ſa faveur expoſée au haſard ſous une reine dont l'élévation ne ſeroit pas ſon ouvrage, il réſolut de ne rien épargner pour ruiner ſourdement les nouvelles vues du roi & la négociation de Champchevrier. Sans être lié fort étroitement avec le marquis de Suffolck, il lui croyoit pour lui la conſidération qu'on a pour un miniſtre dans lequel on reconnoît l'oncle de ſon maître; & ſa pénétration n'allant point juſqu'à ſe défier que le roi l'eût mis dans la confidence de ſon ſecret, il lui dépêcha ſur le champ un courier, par lequel il lui donnoit avis de ce qui s'étoit tramé par un François, au préjudice de l'Angleterre. Il le chargeoit, au nom de la nation, de mettre tout en uſage pour détourner une alliance pernicieuſe, tandis qu'il s'efforçoit d'inſpirer au roi des idées plus dignes de lui & plus avantageuſes à ſa couronne.

Ce qui jeta Suffolck dans un extrême em-

qu'il lui étoit impoſſible de concilier, il prit le parti de ſe mettre en chemin pour Nancy, ſans être aſſez d'accord avec lui-même, pour ſe croire certain de ſes réſolutions. Ce voyage pouvoit ſatisfaire également le roi & ſon miniſtre, qui ne ſe croyant point inſtruits des deſſeins l'un de l'autre, ſeroient portés à l'expliquer ſuivant leurs intentions ; & il ſe flattoit que ſes réflexions lui feroient voir plus clairement en chemin quel guide il devoit choiſir entre l'intérêt, la gloire ou l'amour.

Cependant, il étoit ſi peu déterminé en arrivant à Nancy, que n'oſant paroître ouvertement dans une cour, où il ne ſavoit encore quel compte il devoit rendre de ſon voyage, il aima mieux s'y préſenter ſans titre & ſans éclat, que de ſe mettre dans la néceſſité d'expliquer les intentions de ſon maître ou les ſiennes, en ſe faiſant annoncer pour un miniſtre de la cour d'Angleterre. Celle de Lorraine étoit alors aſſez brillante par la multitude d'étrangers, que le mérite des deux princeſſes filles du roi ne ceſſoit point d'y attirer. L'aînée, qui ſe nommoit Yolande, avoit épouſé *Ferry*, fils d'Antoine de Vaudemont ; & ce mariage avoit enfin terminé les démêlés ſanglans qui avoient duré pluſieurs années pour l'héritage de la Lorraine. Marguerite, quoique ſans eſpérances du côté de la for-

tune, excitoit l'admiration & les désirs de tout ce qu'il y avoit de jeune noblesse en Europe. Les François joignant à leur galanterie naturelle, les sentimens de reconnoissance que toute la nation devoit au roi René pour les services qu'il avoit rendus à Charles contre les Anglois, se regardoient à Nancy comme à la cour de leur maître, & s'efforçoient à l'envi d'y entretenir la magnificence & la joie. Suffolck pouvoit persuader aisément au public, que la curiosité seule l'avoit amené dans une ville qui étoit en réputation pour les plaisirs, & se ménager l'occasion de voir en particulier le roi ou la princesse, suivant les résolutions qu'il formeroit sur les circonstances.

L'amour, qui avoit repris plus de forces qu'il ne se l'imaginoit dans son cœur, lui fit chercher impatiemment la vue de Marguerite. Il la trouva si supérieure à son portrait, que l'incertitude où il avoit été jusqu'alors ne tint pas un moment contre le renouvelement de sa passion. Dès cet instant, les intérêts du roi cédèrent à ceux du duc de Glocester, & ce qui lui parut le plus juste fut ce qu'il jugea le plus favorable à ses propres sentimens. Il n'avoit vu René & la princesse que pour leur rendre les premiers devoirs, dont un homme de son rang ne pouvoit se dispenser en arrivant dans leur cour.

princeſſe Marguerite, il lui apprit que le duc de Gloceſter, qui avoit ménagé à ce prince une alliance beaucoup plus avantageuſe, étoit non-ſeulement réſolu, comme Suffolck ne l'ignoroit pas, de tout employer pour fermer l'entrée de l'Angleterre à la maiſon d'Anjou; mais que dans la vue de guérir promptement le roi de ce caprice, il avoit penſé à faire d'autres propoſitions à René pour ſa fille. C'étoit de l'offrir lui-même pour cette princeſſe, avec des avantages ſi conſidérables, qu'un roi auſſi pauvre que René ſe laiſſât gagner par la grandeur des eſpérances. Richard, duc d'Yorck, deſcendoit de la maiſon royale d'Angleterre; & quoiqu'il fût marié, ſa femme étoit dans une maladie de langueur qui avoit fait fixer le terme de ſa vie par les médecins. Sa naiſſance l'égalant ainſi à ce qu'il y avoit de plus illuſtre dans l'Europe, le duc de Gloceſter avoit compté qu'en lui faiſant un établiſſement digne de René & de ſa fille, il leur feroit préférer aiſément ſa main à celle du roi, lorſqu'il leur feroit enviſager l'oppoſition de toute l'Angleterre, qui n'épargneroit rien pour combattre l'inclination de ce prince. Et par un raiſonnement ſur lequel il auroit fait encore plus de fond s'il eût connu les diſpoſitions de René, il s'étoit perſuadé qu'un moyen infaillible pour le faire entrer dans ſes vues, étoit de

lui offrir l'Anjou & le Maine, non-ſeulement comme un apanage qui paſſeroit aux enfans de Richard, mais comme un bien propre qui lui ſeroit accordé du conſentement de toute la nation, avec la condition agréable pour René, que ces deux provinces iroient à lui ou à ſes autres deſcendans, après Richard & ſes ſucceſſeurs. Il y avoit ſi peu d'apparence que le roi de Sicile pût réſiſter à des offres ſi éblouiſſantes, que le duc d'Yorck n'avoit pas balancé à ſe charger lui-même d'une négociation dont le ſuccès ne lui paroiſſoit pas incertain. Il étoit parti de Londres dans le même temps que le duc de Gloceſter dépêchoit ſon courier à Suffolck, pour l'engager à ſeconder par d'autres voies un deſſein qu'il n'étoit pas encore néceſſaire de lui communiquer ; mais puiſqu'il le trouvoit ſi heureuſement à Nancy, & qu'il ne prétendoit point donner un air de myſtère à une démarche dont il n'avoit que de l'honneur à recueillir, il ne craignoit point de lui en faire l'ouverture, & de s'engager même, par la conſidération de l'amitié, autant que par celle du bien de l'état & des ordres du miniſtre, à ſe joindre à lui pour l'aider dans ſon entrepriſe.

Ce plan étoit fort habilement conçu, & le duc de Gloceſter ne comptoit pas trop ſur ſon pouvoir lorſqu'il ſe flattoit de le faire approu-

ſolution qui ſeroit un honneur extrême à la droiture & à la nobleſſe de ſon caractère, ſi la connoiſſance que j'ai donnée de ſes ſentimens permettoit d'attribuer ſa conduite à l'un ou l'autre de ces deux principes. Mais quand il en reſteroit quelque doute, après ce que j'ai rapporté juſqu'ici de la diſpoſition de ſon cœur, la ſuite des événemens n'eſt que trop propre à développer ſes motifs, & je ne ferai point tourner à ſa gloire ce qui ne peut paſſer que pour un caprice de l'amour.

Auſſi long-temps qu'il n'avoit eu à redouter que les projets de Henri, l'eſpérance même qui avoit commencé à revivre dans ſon cœur depuis la commiſſion qu'il avoit reçue du duc de Gloceſter, ne l'avoit pas porté plus loin qu'à les combattre. Il ne penſoit encore qu'à ruiner le bonheur d'autrui, ſans avoir fait la moindre attention à ce qu'il pouvoit ſe propoſer pour le ſien; Mais après avoir entendu le duc d'Yorck, l'amour dont il venoit de s'enivrer dans la première audience qu'il avoit eue de la princeſſe, lui fit ſentir qu'il avoit à déſirer des biens qu'il ne pouvoit ſe flatter d'obtenir. Le rang de Marguerite, & la concurrence d'un rival dont la naiſſance étoit ſi ſupérieure à la ſienne, lui parurent tout d'un coup deux obſtacles inſurmontables, qui lui firent trouver de la folie dans ſes

propres désirs. La confusion qu'il en ressentit auroit produit autant d'effet pour sa guérison que les lumières naturelles de sa prudence, si la nature ne l'eût formé de ce malheureux caractère qui ravale sans cesse l'homme du meilleur esprit au-dessous de ses idées & de ses principes, par la violence de ses sentimens. Il s'étoit livré à toute la tendresse de son cœur, & l'expérience qu'il avoit de lui-même lui fit désespérer de se guérir jamais d'une plaie si profonde.

Ce fut dans les combats qu'il eut à soutenir entre un penchant qu'il croyoit invincible, & la crainte d'un ridicule bien plus certain que celui dont il avoit menacé le duc d'Yorck, qu'il forma le dessein de tirer du moins tout le parti qu'il pourroit de sa situation, en se faisant un mérite auprès de la princesse du pouvoir qu'il avoit de contribuer à son bonheur ou à sa fortune. Il résolut de profiter de la retraite du duc pour s'ouvrir secrettement quelque accès auprès d'elle, & de lui apprendre entre quelles offres elles pouvoient déterminer son choix; assez sûr que par les démarches qu'il étoit le maître de hâter ou de suspendre auprès de son père, il feroit pencher l'esprit de ce prince du côté pour lequel il la verroit déclarée. En lui faisant ce sacrifice, il ne pensoit pas moins à s'en pré-

valoir pour lui faire l'aveu de ſes propres ſentimens ; & quelque effet que cette hardieſſe pût produire, il comptoit aſſez qu'en faveur d'un dévouement ſi parfait, elle ſeroit ſoufferte avec indulgence ou promptement pardonnée. Il étoit l'homme du monde qui s'exprimoit avec le plus de facilité & de grace. Sa figure d'ailleurs l'avoit fait comparer, par les poëtes de ſon temps, à tout ce que l'imagination offre de plus aimable ; & quoique ſa naiſſance ne l'eût point deſtiné à s'aſſeoir ſur un trône, il étoit d'une de ces anciennes & illuſtres maiſons qui font l'honneur & le ſoutien des têtes couronnées.

Avec tous ces avantages, & la diſtinction du caractère qu'il portoit en France, il ſe procura facilement l'occaſion d'entretenir en particulier la princeſſe. Un diſcours vif & preſſant, qu'il avoit médité à loiſir, & dans lequel il avoit fait entrer, en peu de mots, tout ce qui étoit capable de faire impreſſion ſur un caractère déjà déclaré pour l'ambition & pour la tendreſſe, eut une partie de l'effet qu'il avoit oſé s'en promettre. Si l'honneur régnoit trop impérieuſement dans le cœur de Marguerite pour y laiſſer entrer quelque foibleſſe, l'idée que ſa propre ſenſibilité lui fit prendre de la paſſion d'un homme qui portoit ſi loin le zèle de la ſervir, lui inſpira pour lui une confiance

propres désirs. La confusion qu'il en ressentit auroit produit autant d'effet pour sa guérison que les lumières naturelles de sa prudence, si la nature ne l'eût formé de ce malheureux caractère qui ravale sans cesse l'homme du meilleur esprit au-dessous de ses idées & de ses principes, par la violence de ses sentimens. Il s'étoit livré à toute la tendresse de son cœur, & l'expérience qu'il avoit de lui-même lui fit désespérer de se guérir jamais d'une plaie si profonde.

Ce fut dans les combats qu'il eut à soutenir entre un penchant qu'il croyoit invincible, & la crainte d'un ridicule bien plus certain que celui dont il avoit menacé le duc d'Yorck, qu'il forma le dessein de tirer du moins tout le parti qu'il pourroit de sa situation, en se faisant un mérite auprès de la princesse du pouvoir qu'il avoit de contribuer à son bonheur ou à sa fortune. Il résolut de profiter de la retraite du duc pour s'ouvrir secrettement quelque accès auprès d'elle, & de lui apprendre entre quelles offres elles pouvoient déterminer son choix; assez sûr que par les démarches qu'il étoit le maître de hâter ou de suspendre auprès de son père, il feroit pencher l'esprit de ce prince du côté pour lequel il la verroit déclarée. En lui faisant ce sacrifice, il ne pensoit pas moins à s'en pré-

s désirs de tout
esse en Europe.
galanterie natu-
iffance que toute
pour les services
ontre les Anglois,
mme à la cour de
t à l'envi d'y entre-
joie. Suffolck pou-
public, que la cu-
é dans une ville qui
les plaisirs, & se mé-
en particulier le roi
les résolutions qu'il for-

nces.
repris plus de forces
dans son cœur, lui fit
ent la vue de Marguerite.
rieure à son portrait, que
avoit été jusqu'alors ne tint
tre le renouvelement de sa
stant, les intérêts du roi cé-
duc de Glocester, & ce qui
uste fut ce qu'il jugea le plus
ropres sentimens. Il n'avoit vu
ceste que pour leur rendre les
s, dont un homme de son rang
dispenser en arrivant dans leur
cour.

ière audience n'avoit duré qu'un
n'étant arrivé que la veille à Nan-
peu informé s'il y avoit quelque
que lui dans la ville. Cependant,
toit du palais, il apperçut le duc
ne marqua pas moins de surprise
voyant. Quoiqu'ils fussent amis,
nt avec un empressement, dont
oient fort opposés; & la curiosité
de savoir l'un de l'autre par quel
enoient de se rencontrer, étant
, le duc abandonna le dessein qui
à la cour, pour retourner sur ses
larquis de Suffolck.
té du duc, & les lumières qu'il
r reçues sur les intentions du mar-
largna d'abord à tous deux les pre-
ras d'une longue explication. Le
oit point la commission dont l'autre
largé par le ministre d'Angleterre;
toit point à Nancy qu'il le croyoit
exécuter; & s'imaginant néanmoins
lque raison qu'il y eût été conduit,
qu'à ce but qu'elle pouvoit se rap
s'ouvrit à lui tout d'un coup sur se
fleins.
oir exagéré le tort qu'Henri v
re par son mariage ave

Nancy pour retourner en Angleterre. Mais le peu d'empreſſement que Suffolck eut à communiquer ſes démarches au duc de Gloceſter, fit naître à celui-ci des ſoupçons dont rien ne fut capable d'effacer les traces.

Tandis que René ſe réjouiſſoit d'une alliance dont l'avantage ſe répandoit ſi heureuſement ſur toute ſa maiſon, Henri ſe croyoit au comble du bonheur, en apprenant que ſes déſirs amoureux alloient être ſatisfaits. Quoique le duc ſon oncle eût pris ſoin de l'élever dans une eſpèce de ſoumiſſion qui approchoit de la timidité, & que le ſecret même avec lequel il avoit négocié ſon mariage fût une marque ſenſible de ſa dépendance, la joie qu'il eut d'avoir réuſſi lui fit rompre toutes ſortes de meſures. Il envoya ordre à Suffolck, qui étoit revenu à Paris après lui avoir marqué le ſuccès de ſa commiſſion, de retourner à la cour du roi René avec le titre d'ambaſſadeur extraordinaire, pour faire ouvertement la demande de la princeſſe. D'un autre côté, il écrivit au roi de France ſon oncle, pour lui communiquer ſon mariage, & pour lui apprendre avec toute l'ardeur d'un jeune amant, qu'il en faiſoit ſon bonheur. Charles n'avoit point ignoré long-temps ce qui ſe paſſoit à Nancy. René étoit lié trop étroitement avec lui pour n'avoir pas pris enfin ſes

Mais le duc voyant les choſes ſi avancées, perdit l'eſpérance de les faire changer ; & ſon exemple fit revenir toute l'Angleterre de la chaleur avec laquelle on s'étoit emporté contre le mariage du roi. Le traité fut exécuté dans toutes ſes circonſtances. Suffolck reçut ordre de remettre au roi René l'Anjou & le Maine ſous la garantie de la France, qui prit part auſſi à cette fameuſe tranſaction. Les noces de la princeſſe furent célébrées à Nancy, avec toute la magnificence qui convenoit à cette fête. Charles l'honora de ſa préſence, avec un brillant cortège de ſa principale nobleſſe. Il y eut des joûtes, des tournois, & tout ce que la galanterie de ce ècle put inventer pour relever l'éclat d'un ſi nd jour. René s'étoit diſtingué, pendant te ſa vie, dans ces exercices ; &, ſon goût ant ſervir de règle dans une cérémonie dont le étoit l'objet, on s'étoit efforcé de raſler tous les divertiſſemens qu'on avoit cru oles de lui plaire.

ſurent ſuivis de près par un événeme es fit changer en deuil & en triſteſſe. Da nps que la nouvelle reine d'Angleterre arroit à paſſer la mer, Marguerite d'Ecc ſe du Dauphin, mourut à Châlons, d die précipitée, qui l'emporta dans la

Or le mérite extraordinaire de

princeſſe la fit regretter des plus inſenſibles; ceux qui avoient été particulièrement attachés à ſa perſonne, & qui avoient connu de plus près ſes rares qualités, ſe livrèrent ſans modération à la douleur. On avoit admiré auprès d'elle une jeune Angloiſe qu'elle avoit toujours traitée avec des diſtinctions particulières, & qui, ſans être connue du reſte de ſa cour, s'étoit attirée autant de conſidération par ſa beauté & ſon mérite, qu'elle en avoit dû à la faveur de la reine. Elle ſe faiſoit nommer mademoiſelle *Sanders*. La mort de ſa bienfaitrice fit ſur elle une ſi forte impreſſion, que l'excès de ſa triſteſſe excita la pitié de tout le monde; &, dans le doute où l'on étoit s'il lui reſtoit quelque autre aſyle, il y eut peu d'honnêtes gens à la cour de France, qui ne ſe fiſſent honneur de lui offrir de la conſolation & du ſecours. Cependant, au moment qu'on s'y attendoit le moins, elle diſparut, ſans avoir averti perſonne de ſa réſolution. Si elle eût été ſenſible à quelqu'autre choſe qu'à la douleur, il eût été flatteur pour elle d'apprendre les regrets qu'elle cauſoit par ſa fuite.

Elle n'étoit pas partie ſans deſſein. La reine Marguerite paſſant en France pour ſe rendre en Angleterre, elle étoit allée ſe jeter à ſes pieds, ſans autre recommandation que l'honneur

l'avoient rendu cher à toute l'Angleterre. Le roi lui-même s'étoit fait une habitude de le respecter, & n'y reconnoissoit pas moins le tuteur de son enfance & son plus proche parent, qu'un ministre fidèle & éclairé, qui avoit été jusqu'alors le soutien de sa couronne. Quelles pouvoient être les prétentions d'une jeune reine, arrivée nouvellement dans le pays, sans amis par conséquent, sans liaisons, & presque sans aucune connoissance de la langue qu'elle n'avoit apprise qu'imparfaitement à Nancy ? Sûre, à la vérité, du cœur de son mari, mais d'un mari foible, qui regardoit déjà les occupations de son rang comme un fardeau, & qui paroissoit moins disposé à partager le soin des affaires avec sa femme, qu'à vivre avec elle dans l'oisiveté & dans les plaisirs ? Ces réflexions, qui n'échappèrent point à Marguerite, furent si u capables de la refroidir, que ce fut des lacles même qu'elle tira toute sa force pour déterminer à les vaincre.

Peine se vit-elle libre avec le roi dans son eau d'Honnyton, où elle avoit été charmée eût pensé à se retirer, qu'elle lui fit ouvrir eux sur sa propre grandeur, dont il ne lui point encore arrivé de se représenter e. Il joignoit à l'Angleterre la Normandie Guyenne, avec quelques autres provinces,

narque, de tomber dans des fautes qui avoient beſoin d'être réparées : &, ſi la foibleſſe humaine ne permettoit pas de ſe garantir perpétuellement de l'erreur, elle lui fit comprendre que, dans ces hautes ſtations de la vie, où le peuple s'imagine que la grandeur du rang eſt toujours accompagnée de celle du mérite, les fautes même doivent être aſſez déguiſées pour prendre un meilleur nom. D'où il étoit aiſé de lui faire conclure que l'intention du duc de Gloceſter, en faiſant éclater ſi témérairement les ſiennes, ne pouvoit être qu'un deſſein formé de l'avilir aux yeux du public. Mais, ce qui fit peut-être encore plus d'impreſſion ſur ce prince, Marguerite, après avoir confeſſé qu'il y avoit des fautes inévitables dans l'adminiſtration d'un grand royaume, ajouta, que s'il falloit qu'elles fuſſent connues de quelqu'un, c'étoit de ceux qui n'étoient pas moins intéreſſés à les couvrir qu'à les réparer ; &, citant l'exemple de quantité de rois qui s'étoient déterminés, par cette raiſon, à partager les ſoins du gouvernement avec leurs épouſes, elle força ſon mari de confeſſer qu'il n'y avoit que l'union de l'amour & du mariage qui intéreſſât deux cœurs l'un pour l'autre, juſqu'à leur faire mettre leur repos & leurs inquiétudes, leurs vices & leurs vertus, & par conſéquent leur honte & leur gloire, en

cipes d'une haute philoſophie, qui lui faiſoit borner ſon ambition aux avantages qu'il avoit reçus de la nature & de la fortune; & cette idée s'accordoit fort bien avec le penchant qu'il marquoit pour les lettres. Mais la ſource de ſon indifférence venoit de plus loin. Edmond cherchoit à ſe guérir d'une malheureuſe paſſion qui avoit fait le tourment de ſa vie, & qui lui inſpiroit encore un dégoût continuel pour le monde, où ſa naiſſance l'attachoit. C'eſt ici qu'il eſt néceſſaire de développer les aventures de milady Nevill, qui eurent tant de part à la fortune des deux principaux perſonnages de la cour de Henri, c'eſt-à-dire, à la chûte de l'un, & à la faveur extraordinaire de l'autre.

Anne, fille de Richard Nevill, comte de Salisbury, & ſœur de ce grand comte de Warwick, qui avoit obtenu ce titre en épouſant la fille unique & l'héritière de Henri de *Beauchamp*, duc de Warwick, étoit née avec toutes les perfections de ſon ſexe. Elle avoit été mariée, dès l'âge de quinze ans, avec un gentilhomme de ſa maiſon, nommé *Weſtmoreland*, qui lui avoit rendu les plus belles années de ſa vie inſupportables par l'excès de ſa jalouſie. Le comte de Salisbury ſon père, s'appercevant de l'altération de ſa ſanté, & du trouble continuel de ſon eſprit, fut le premier à la plaindre, & à

père, un deſſein dont l'exécution paroiſſoit encore éloignée.

Elle étoit, par conſéquent, maîtreſſe de ſon cœur; &, ſi elle eut à craindre quelque reproche, ce ne fut pas pour avoir rejeté l'amour & les ſoins du miniſtre. Mais uſant, peut-être avec un peu trop d'imprudence, du droit qu'elle avoit de ſuivre ſes inclinations, elle laiſſa prendre trop d'aſcendant ſur ſon eſtime au duc de Sommerſet, qui ne pouvoit aſpirer à la qualité de ſon époux. Il étoit marié depuis pluſieurs années. De quelque eſpérance qu'il ſe flatât en prenant de l'amour pour elle, l'intérêt de ſa fortune devoit ſervir à la défendre autant que celui de ſon honneur. Elle ne conſulta néanmoins que ſon penchant. Le duc ne ſe livra pas avec moins d'emportement qu'elle à une paſſion dont ils firent tous deux leur bonheur. La ſeule loi qu'ils s'imposèrent, fut de cacher leur tendreſſe à tout l'univers; & leur félicité ſembloit redoubler par le charme du myſtère.

Cette liaiſon ſe ſoutint heureuſement juſqu'au temps dont le duc de Gloceſter étoit convenu avec le comte de Salisbury. A peine fut-il délivré de ſon deuil, qu'impatient d'une ſi longue contrainte, il parla de mariage à milady Nevill. Elle écouta ſes propoſitions, mais ce ne fut que pour les communiquer à ſon amant. Ils

une diligence extraordinaire pour retourner à Londres, dans l'eſpérance d'y être auſſi-tôt que le bateau, & de ſurprendre du moins les deux amans lorſqu'ils en ſortiroient. Il y fut en effet plutôt que Milady Nevill, & s'étant approché du bateau avec ſes gens, ce fut aſſez pour lui d'apprendre du premier batelier de quel lieu il étoit parti, pour ne pas douter que la proie qu'il cherchoit ne fût entre ſes mains. Mais l'obſcurité étoit ſi profonde, qu'il déſeſpéra de pouvoir la diſtinguer. Ce fut le tranſport où ce nouvel obſtacle le jeta, qui, joint à l'utilité qu'il pouvoit tirer des ténèbres pour ſe venger ſans être reconnu, lui fit naître un deſſein plus cruel encore que celui qui l'avoit fait partir. Il réſolut de poignarder les deux objets de ſa haine, dans le bateau même où il les ſuppoſoit tous deux; & de peur que ſa main ne ſe trompât dans l'obſcurité, autant que pour enſevelir la connoiſſance d'une action ſi barbare, il prit le parti d'envelopper dans le même ſort quatre ou cinq paſſagers qui ſe diſpoſoient déjà à ſortir du bateau. L'ordre en fut auſſi-tôt donné à ſes gens. Il entra lui-même dans le bateau, & le premier objet qu'il crut diſtinguer étant une femme, qui lui parut miſe aſſez proprement pour lui perſuader que c'étoit Milady Nevill, il lui enfonça ſon poignard dans le

ſein, avec quelques reproches dont le ſens ne pouvoit être incertain pour elle. Le ciel, qui ſe préparoit à la ſauver par plus d'un miracle, permit qu'il ne lui échappât point un ſeul mot de ce qu'elle avoit entendu. La voix du duc qu'elle reconnut en même-temps; le déſordre affreux que ſes gens causèrent en ſe précipitant ſur les bateliers & ſur le reſte des paſſagers alarmés; enfin, un pouvoir ſupérieur à la fortune, qui la deſtinoit à quelque choſe de plus heureux que tout ce que le duc s'imaginoit lui arracher par la mort, lui inſpirèrent la penſée de ſe précipiter dans la Tamiſe, ou plutôt la forcèrent de s'y jeter ſans réflexion. Elle fut entraînée par les flots, tandis que les gens du duc achevoient leur cruelle exécution.

Il avoit trouvé ſi peu de réſiſtance contre une attaque ſi imprévue, qu'à l'exception de quelques cris qui furent étouffés auſſi-tôt dans le ſang de ces malheureux paſſagers, il ſe crut ſûr que rien n'avoit été capable de le trahir. Cependant, il eut la précaution de faire couler à fond le bateau, dans lequel il n'auroit pas été facile d'effacer les traces ſanglantes de ſa fureur. Avec la même prudence, il fit charger les cadavres de pierres, pour les précipiter plus ſûrement au fond de la rivière. C'eſt de ſa confeſſion même, que les hiſtoriens ont

recueilli le détail de toutes ces circonſtances, lorſqu'il fut forcé à cet aveu par des accuſations auxquelles il n'eut rien à répliquer. La juſtice qu'ils lui rendent eſt que ſon caractère ne le portoit point à la violence, & que dans les occaſions où il avoit la liberté de ſuivre le penchant de ſon cœur, il prenoit plaiſir à ſe faire aimer par ſes bienfaits. Mais regarderoit-on l'amour & la jalouſie comme des paſſions dangereuſes, ſi elles n'étoient capables de changer les meilleures inclinations, & de les porter quelquefois aux plus cruels excès?

C'étoit par ménagement pour le public, que le duc de Gloceſter avoit apporté tant de ſoins à déguiſer ſon crime ; car dans le dégré de puiſſance dont il jouiſſoit alors, il n'avoit rien à redouter de ſes ennemis, ni de la rigueur des loix. Auſſi ne ſe fit-il pas preſſer long-tems par le comte de Salisbury, pour lui apprendre le ſort de ſa fille; & ſon témoignage ſuffiſant au comte pour ne pas douter qu'elle ne ſe fût déshonorée par une honteuſe foibleſſe, ils convinrent enſemble que cette cataſtrophe demeureroit ſecrette, & qu'on attribueroit ſa mort à quelque accident naturel. Le duc de Sommerſet l'ignora lui-même, & n'ayant pu rien apprendre de ſes gens qui avoient paſſé inutilement une partie de la nuit dans une rue voiſine

voiſine de la rivière, il ſe vit contraint, après mille recherches infructueuſes, de dévorer le mortel chagrin qui le conſuma pendant pluſieurs années.

Cependant, milady Nevill avoit roulé au haſard dans la rivière; car c'étoit moins l'eſpérance de ſe ſauver par cette voie, que ſa crainte à la vue d'un péril encore plus preſſant, qui lui avoit fait prendre une réſolution ſi téméraire. La coëffure & les habits des femmes étoient alors d'une forme ſi bizarre en Angleterre, que les deux côtés de la tête étant comme armés de deux voiles, & la robe enflée par un large vertugadin, elle fut ſoutenue heureuſement ſur la ſurface de l'eau juſqu'au-delà du pont de Londres, où la diſpoſition naturelle du lieu a formé de tout temps un port commode. Elle ſuivoit le courant de la rivière, dans le temps que le capitaine d'un vaiſſeau Normand le traverſoit dans ſa chaloupe, pour aller paſſer la nuit à bord. A la lumière d'une lanterne dont il s'éclairoit, il apperçut une femme, qui ne pouvoit éviter de périr ſans ſon ſecours : il n'eut pas de peine à la ſauver d'un ſi grand péril, & l'ayant portée dans ſon vaiſſeau, il reconnut bientôt à mille marques qu'il n'avoit pas rendu ce ſervice à une perſonne ordinaire. Elle revint à elle à force de ſoins,

& retrouvant assez de présence d'esprit pour ne laisser rien échapper qui pût faire connoître sa naissance & son aventure, elle ne s'apperçut pas plutôt qu'elle avoit l'obligation de son salut à un capitaine François, qu'elle résolut de s'en faire une ressource dans son malheur. Une extrémité si terrible étoit un remède assez puissant contre l'amour. Oubliant le duc de Sommerset, & ne pensant qu'à mettre sa vie en sûreté, elle engagea le capitaine à la tenir cachée jusqu'à son départ, pour la conduire en France avec lui. Leur voyage se fit heureusement. Marguerite Stuard arrivoit à Paris dans le même-temps, pour aller épouser le dauphin. La rencontre de cette princesse fut une nouvelle faveur du ciel pour milady Nevill. Sans lui faire l'aveu de sa foiblesse pour le duc de Sommerset, elle lui fit un récit si touchant de son infortune, qu'elle obtint avec sa compassion & son amitié, la liberté de vivre auprès d'elle sous un déguisement qui trompa toute la cour de France.

La reine Marguerite n'avoit pas douté, en recevant cette confidence à Abbeville, qu'une si odieuse action du ministre d'Angleterre ne servît quelque jour au dessein qu'elle avoit déjà formé de le détruire; sans compter l'espérance qu'une maison aussi puissante que celle des

Nevill n'auroit pas beſoin d'autre motif pour s'attacher à elle, & pour entrer ardemment dans ſes intérêts. Elle avoit voulu ſe donner le temps d'obſerver la diſpoſition des eſprits, & de ménager celui du roi, avant que de s'ouvrir au comte de Salisbury. Mais la mort de la ducheſſe de Sommerſet, qui arriva dans cet intervalle, lui fit croire que les délais étoient inutiles à l'égard du duc. Il lui parut impoſſible qu'il n'eût pas conſervé un ſouvenir aſſez tendre de milady Nevill, pour ne pas regarder comme le plus grand bonheur de ſa vie de la retrouver dans un temps où il pouvoit ſe livrer à toute l'inclination qu'il avoit eue pour elle; & peut-être fut-elle ſollicitée par milady même, qui ne s'étoit pas retrouvée proche d'un homme qu'elle avoit tant aimé, ſans avoir ſenti renaître toute l'ardeur de ſa paſſion.

Il ne falloit pas beaucoup de meſures pour apprendre au duc une nouvelle qui devoit le combler de joie. Marguerite s'étant réſervée à elle-même cette ſatisfaction, le fit avertir de ſe rendre ſecrettement auprès d'elle; & ſans lui faire acheter ſes éclairciſſemens trop cher, elle lui raconta naturellement ce qu'il avoit à eſpérer de ſa bonté, s'il étoit capable de prendre quelque attachement pour ſes intérêts. Elle eut bien moins de peine à tirer de lui

toutes les promeſſes dont elle ſaiſoit dépendre ſon bonheur, qu'à le perſuader de la vérité de ce qu'il avoit entendu. Il étoit encore paſſionné pour la mémoire de milady Nevill, qu'il croyoit morte. Qu'étoit-ce de la trouver non-ſeulement vivante, mais ſi proche de lui, qu'on lui promettoit de la faire paroître au même moment? Après avoir juré à la reine un dévouement aveugle, & contre le miniſtre une affreuſe haine, qui ne s'éteindroit jamais que par la plus cruelle vengeance, il la conjura de ne pas différer un moment à lui rendre le ſeul objet pour lequel il vouloit vivre. Elle y conſentit, mais ce fut à des conditions fort dures, auxquelles il ne balança pas néanmoins à ſe ſoumettre. La première fut, qu'après l'avoir vue une ſeule fois, pour s'aſſurer de la vérité de ſon aventure & de la perſévérance de ſes ſentimens, il renonceroit à la voir juſqu'à la chûte du duc de Gloceſter. Elle vouloit ſoutenir par cette contrainte l'ardeur dont elle le voyoit enflammé. La ſeconde condition qu'elle lui impoſa, fut qu'il feindroit d'être mal avec elle-même, auſſi long-temps qu'elle le jugeroit néceſſaire pour le ſuccès de leurs vues communes. Enfin, qu'après avoir engagé tous ſes amis dans le projet d'abaiſſer la puiſſance du miniſtre, il ſe chargeroit de porter

au parlement les plaintes de la nation contre l'abus que le duc de Glocester faisoit de l'autorité du roi.

La dernière de ces loix auroit paru la plus révoltante à un homme du caractère de Sommerset, s'il eût été capable de trouver quelque chose de difficile après s'être soumis à la première. D'ailleurs, le désir de la vengeance le possédoit déjà autant que tous les feux de l'amour. Quoiqu'il eût fait profession jusqu'alors de quelque attachement pour le ministre, il s'engagea à sa ruine par les plus redoutables sermens; & les promesses de grandeur dont la reine crut lui faire un autre motif, lui parurent indignes des deux puissans intérêts qui échauffoient son cœur. Il vit milady Nevill avec des transports qui ne peuvent être représentés. Elle les partagea, & ce spectacle charma la reine. Mais plus sensible à l'ambition qu'à la tendresse, elle les interrompit bientôt pour proposer à Sommerset, sur qui elle faisoit désormais autant de fond que sur le marquis de Suffolck, de pressentir les dispositions du comte de Salisbury pour sa fille. Autant qu'elle prévoyoit d'avantages à s'attacher ce seigneur & le comte de Warwich son fils, autant craignoit-elle d'y trouver de difficulté, par l'étroite liaison qu'ils avoient conservée

deſſein qu'elle brûloit d'exécuter. Il ne falloit pas mettre le roi dans la néceſſité de revenir à ſon oncle pour l'oppoſer aux entrepriſes d'un rival, contre lequel il ne ſuppoſeroit jamais qu'elle eût aſſez de reſſources & de fermeté pour le défendre. D'un autre côté, s'il paroiſſoit qu'elle ne pouvoit choiſir un meilleur appui contre le miniſtre, elle devoit comprendre que c'étoit changer ſeulement d'eſclavage, & que le duc lui feroit payer bien cher le ſecours qu'il lui auroit accordé; pourvu même qu'il ne ſe prévalût point des avantages qu'il ne manqueroit pas d'en tirer, pour oublier bientôt qu'il avoit un maître, & pour ſe ſouvenir qu'il avoit d'autres fruits à prétendre de ſes ſervices. Elle ſe rendit à la force de ce conſeil, & le parti de la ſimple politeſſe auquel elle ſe réduiſit avec le duc, lui auroit réuſſi conſtamment, ſi d'autres intrigues n'avoient porté dans la ſuite cet eſprit inquiet à des réſolutions violentes.

Cependant, tout ſembloit ſe réunir pour avancer naturellement l'ouvrage auquel on apportoit tant d'efforts & de ſoins. Le roi, pénétré des derniers conſeils de Marguerite, ne voyoit plus ſon miniſtre qu'avec des marques de froideur & d'embarras, qui ne purent échapper long-temps aux yeux du public. Il affectoit de condamner tout ce qui avoit paſſé par

ſes mains, & paroiſſant réſolu de prendre lui-même la conduite de ſes affaires, il entreprenoit fort ſouvent ce qu'il n'auroit point été capable d'exécuter, ſi la reine ne s'étoit toujours préſentée à propos pour le délivrer de la meilleure partie du fardeau. C'étoit dans ces occaſions qu'elle ne manquoit point de lui faire remarquer combien il eſt à déſirer pour un roi, de partager ſes ſoins avec une perſonne aſſez à lui pour le ſoulager ſans lui dérober ſa gloire. Il ſortoit de ſon cabinet avec autant de complaiſance dans ſon ouvrage, que s'il eût rétabli l'ordre & la paix dans le monde entier. On n'auroit oſé vanter devant lui le travail du miniſtre, parce qu'il auroit paru choqué d'une comparaiſon ſi offenſante. Ainſi la faveur du duc de Gloceſter baiſſoit de jour en jour, & l'autorité de la reine augmentoit à proportion qu'elle ſe rendoit néceſſaire à la vanité de ſon mari. Elle ſe perſuada enfin que l'empire qu'elle avoit gagné ſur lui par ce foible, ne lui laiſſoit plus rien à redouter; & c'étoit à ce point qu'il lui tardoit de ſe voir, pour tirer tout le fruit qu'elle avoit eſpéré de ſon adreſſe.

Sommerſet, chargé d'un mémoire où elle avoit recueilli tous les reproches qu'on avoit faits au duc depuis ſon adminiſtration, ſe préſenta un jour à la porte du cabinet du roi,

dans le temps qu'elle y étoit à travailler avec ce prince, & que le duc venoit d'y être appelé ſous quelque prétexte. Quoiqu'il ſe fût fait annoncer pour une affaire de la dernière importance, & que l'air dont il ſe préſenta au roi répondît à ce début, il affecta une ſurpriſe extrême en appercevant le miniſtre; & feignant auſſi-tôt de ſe retirer, il s'excuſa ſur l'eſpérance qu'il avoit eue de trouver le roi ſeul. La reine lui donna ordre de demeurer, en lui repréſentant qu'il y devoit mettre peu de différence, puiſqu'il ne trouvoit avec lui, qu'elle & ſon miniſtre. Ayant reçu le même ordre de la bouche du roi, il parut s'exciter à la hardieſſe, comme s'il eût été preſſé, par un grand intérêt, de révéler promptement ce que d'autres raiſons l'obligeoient à cacher dans une conjoncture qu'il n'avoit pas prévue; & ſans faire attention plus long-temps au miniſtre, il offrit ſon mémoire au roi, en lui diſant qu'un ſujet de ſa ſorte n'étoit point capable d'une fauſſe crainte, lorſqu'il étoit queſtion du ſervice de l'état & de la gloire de ſon maître. Il ajouta que ſon mémoire contenant des accuſations de la dernière importance contre le duc de Glocester, il n'étoit pas fâché qu'il ſe trouvât préſent, pour y reconnoître ſes crimes, ou pour s'en juſtifier.

Il offrit le choix de celles par leſquelles il plairoit au roi de commencer. Hé bien, reprit la reine, en avez-vous d'aſſez fortes pour vérifier ce meurtre affreux dont vous accuſez le duc ? C'étoit donner de fauſſes eſpérances de protection au miniſtre, qui ſe ſouvenant de l'aveu qu'on avoit fait d'ignorer les principales circonſtances de cette accuſation, ſe figura que la reine ne demandoit la preuve de cet article, que pour lui donner plus de facilité à ſe défendre. Il s'en applaudit d'autant plus, que s'il y avoit d'autres chefs ſur leſquels il ne fût pas moins coupable, c'étoit de tous ſes crimes celui qu'il croyoit le plus à couvert. Cependant, le duc ayant demandé la permiſſion de ſortir un moment, revint preſque auſſi-tôt, accompagné de milady Nevill, qui s'étoit miſe en longs habits de deuil.

Quoiqu'à l'âge où elle étoit, un intervalle de quelques années eût mis beaucoup de changement dans ſa taille & dans ſa figure, le duc de Gloceſter avoit encore ſon image trop préſente pour ne pas la reconnoître aiſément. Un ſpectre ſorti du fond de l'abîme pour l'y entraîner après lui, n'auroit pas jeté plus de frayeur dans ſon ame, ni répandu plus de conſternation ſur ſon viſage. Il ſe leva avec différentes marques de ſon agitation. Cependant, milady Nevill ſe jetant aux pieds du roi, lui fit un diſcours tou-

chant, dans lequel la cruauté du duc, le ſecours du ciel qui avoit pris ſoin de la ſauver du poignard & des flots de la Tamiſe, ſa fuite en France, & tout le reſte de ſes aventures, fut expoſé. Si elle avoit tardé ſi long-temps à faire entendre ſes cris pour demander juſtice au ciel & à la terre, c'eſt que dans le dégré de puiſſance où étoit le duc, elle avoit encore appréhendé de trouver ſon juge dans un ennemi ſi cruel. Elle avoit attendu que ſa majeſté eût pris les rênes de l'état, & comptant ſur la protection d'un prince ſi équitable, elle étoit venue de France, auſſi-tôt qu'elle s'étoit flattée de pouvoir rentrer en Angleterre ſans retomber dans le ſort qu'elle avoit eu le bonheur d'éviter.

Il eſt certain que foible & timide comme Henri l'étoit naturellement, il falloit une ſcène de cette nature pour le faire ſortir de ſon irréſolution. Tout ce qui ne ſe ſeroit point paſſé devant ſes yeux, n'auroit pas fait aſſez d'impreſſion ſur ſon eſprit ; & dans le moment même qu'il étoit excité par un ſpectacle ſi préſent, à peine oſoit-il ouvrir la bouche pour adreſſer quelque reproche ou pour faire quelque interrogation à ſon oncle. La reine y ſuppléoit par des queſtions preſſantes, qui forcèrent le duc à l'aveu particulier de ſon crime. Mais ſoit qu'elle crût avoir fait aſſez

en

en tirant de lui cette confeſſion, ſoit qu'elle ſe défiât de la preuve des autres chefs, elle interrompit ſon entrepriſe pour repréſenter au roi qu'une affaire ſi importante devoit être examinée dans une autre forme, & demandoit la prompte convocation d'un parlement. Le duc de Gloceſter eut la liberté de ſe retirer. Ceux qui ont été ſurpris qu'elle ne l'eût point fait arrêter ſur le champ, ont prétendu que n'en voulant point à ſa vie, elle avoit ſouhaité qu'il profitât de cet intervalle pour quitter ſecrettement l'Angleterre; & ſi le duc étoit coupable de tous les excès qu'on lui reprochoit dans le mémoire, il eſt aſſez ſurprenant qu'il n'ait point penſé à ſe mettre à couvert par la fuite. Mais comme les autres chefs d'accuſation ſont demeurés incertains par le ſilence des hiſtoriens, on peut s'imaginer que ne ſe reconnoiſſant point d'autre crime que celui qu'il avoit confeſſé, il eſpéroit le faire paſſer pour un tranſport de jalouſie, dont la juſtification pouvoit dépendre des preuves qu'il auroit apportées de l'infidélité de milady Nevill; & qu'il aima mieux faire tête à cette accuſation, au riſque de périr en ſe défendant, que de faire croire par ſa fuite qu'il paſſoit condamnation ſur toutes les autres.

Quoi qu'il en ſoit, le roi en ayant remis la

: lui dire avec un profond ſoupir, que ſes
nnemis avoient prévalu ſur la bonté du roi
ſon neveu.

Le marquis de Suffolck n'avoit pas eu moins
de part que le duc de Sommerſet à cette intrigue,
quoique la reine eût ſouhaité qu'il ne parût
pas s'y mêler. Dans le deſſein où elle étoit de
le faire ſuccéder au miniſtre pour gouverner
l'état ſous ſes ordres, elle ne vouloit pas qu'on
pût le ſoupçonner d'avoir contribué à ſa ruine;
& c'étoit un ménagement qu'elle croyoit devoir
au peuple, à qui elle ſavoit que le duc étoit
aſſez cher pour en être vivement regretté.
Cependant, comme Suffolck paſſoit pour le
confident de cette princeſſe, & qu'il avoit été
employé non-ſeulement pour la négociation de
ſon mariage, mais encore pour la ceſſion des
deux provinces, qu'il avoit été chargé de re-
mettre lui-même au roi de Sicile; il n'y eut
perſonne qui ne fît retomber ſur lui la diſgrace
du duc de Glocester, & qui ne le regardât
d'avance comme le ſucceſſeur que la reine
deſtinoit à cet infortuné miniſtre. Le duc de
Sommerſet, à qui l'amour avoit fait mépriſer
les interprétations du public, fut aſſez heureux
pour être excuſé dans l'eſprit de la multitude,
par ſon caractère, qui le rendant extrêmemen
jaloux de la gloire & des intérêts de la nation

moyen de voir le duc de Gloceſter dans ſa priſon, & rejettant le mauvais office qu'il lui avoit rendu, ſur la néceſſité du ſervice de l'état qui lui en avoit fait un devoir, il lui découvrit ſans aucune marque de haine, que c'étoit avec lui que milady Nevill avoit eu des liaiſons de tendreſſe dans le tems qu'il avoit penſé lui-même à l'épouſer. A cette déclaration, il joignit l'aveu des ſentimens qu'il conſervoit encore pour elle; & l'aſſurant qu'il n'y avoit point d'obſtacle qu'une ſi vive paſſion ne le rendît capable de ſurmonter, il lui fit entendre que dans l'extrémité où il le voyoit réduit, il connoiſſoit encore des reſſources qui pouvoient le garantir de ſa ruine, ſi au lieu de noircir milady Nevill par des récriminations outrageantes, il vouloit réparer le tort qu'il lui avoit déjà fait dans ſa famille, & promettre de ne lui en faire aucun dans le public. Songez, lui dit-il, que la perte de ſa réputation ſeroit une vengeance fort inutile pour vous, puiſqu'elle ne peut rien changer au crime dont elle vous accuſe; & qu'en gardant pour elle un ménagement dont il eſt impoſſible qu'elle ne ſoit pas touchée, vous rendez votre défenſe beaucoup plus aiſée, par l'avantage que vous obtenez ſur les plus redoutables de vos ennemis.

La haine & la vengeance ſont quelquefois

ſi aveugles, qu'elles ſe trompent juſques dans les moyens qu'elles emploient pour ſe ſatisfaire. Loin de ſe laiſſer perſuader par ce raiſonnement, le duc de Gloceſter le regarda comme une imprudence extrêmement favorable pour lui, dans un homme qu'il ne pouvoit prendre effectivement que pour un ennemi déclaré. L'infidélité de milady Nevill ſe trouvoit vérifiée par ſa bouche, & c'étoit à quoi il avoit appréhendé de ne pouvoir parvenir pour juſtifier l'excès de ſes anciennes fureurs. Il découvroit même dans ſon accuſateur un rival intéreſſé à ſa perte, & qu'il lui étoit aiſé par conſéquent de rendre ſuſpect à ſes juges. Enfin, la joie de ſe voir fournir des armes pour ſe défendre, par ceux qui avoient conſpiré ſa ruine; l'eſpoir de s'en ſervir heureuſement contre eux-mêmes; l'indignation de ſe voir encore inſulté par des offres qui lui parurent une nouvelle trahiſon; que dirai-je? la haine qu'il devoit à ſon délateur, & peut-être un reſte de fureur jalouſe, ne lui laiſsèrent pas aſſez de liberté d'eſprit pour déguiſer ſes projets de vengeance, & pour modérer l'excès de ſon reſſentiment. Il reçut la propoſition de Sommerſet comme un outrage, & le traitant lui-même avec la dernière fierté, il lui promit de ne rien ménager pour ſa défenſe, comme

on n'avoit rien épargné pour le perdre par d'indignes accuſations. Sommerſet ſe fit répéter pluſieurs fois cette menace ; & le voyant obſtiné à n'en rien relâcher, il ſe jeta ſur lui, le terraſſa, & le fit étrangler en ſa préſence par quelques perſonnes apoſtées pour le ſoutenir. Enſuite, l'ayant fait mettre fort ſoigneuſement dans ſon lit, il ſe retira auſſi ſecrettement qu'il étoit entré, par le ſoin d'un officier de la tour qui l'avoit introduit avec ſes gens.

Une exécution ſi violente avoit ſans doute été prévue, & l'on ne ſe figurera point que le duc de Sommerſet, qui avoit vécu juſqu'alors dans l'éloignement des affaires, & dont le crédit étoit ſi récent, eût oſé s'abandonner ſi témérairement à la vengeance de milady Nevill, ſur un prince du ſang qui étoit oncle du roi, & juſqu'alors l'héritier préſomptif de la couronne, s'il ne s'étoit cru bien aſſuré de l'approbation de la reine, & s'il n'eût peut-être agi par ſes ordres. Les accuſations intentées contre le duc de Gloceſter jetoient cette princeſſe dans une vive inquiétude. Il étoit incertain comment elles ſeroient reçues au parlement, & ſi elles paroîtroient appuyées par d'aſſez fortes preuves. En ſuppoſant que la foibleſſe des témoignages & la faveur du peuple fiſſent triompher le duc, n'étoit-il pas à craindre que

ſon autorité ne reprît de nouvelles forces par l'impuiſſance des efforts qu'on auroit faits pour l'abattre? Et ne pouvoit-il pas ſe rendre d'autant plus redoutable, qu'il auroit tout à la fois à confirmer ſon pouvoir & à venger ſes injures? C'étoit finir la querelle d'un ſeul coup; & la violence même qu'on employoit pour s'en défaire, devenoit un ſujet d'épouvante pour ſes partiſans. Auſſi la cour garda-t-elle un profond ſilence ſur cette tragique aventure. On laiſſa au peuple la liberté de plaindre un miniſtre qu'il aimoit, & la reine ne parut faire aucune attention aux emportemens de la douleur publique. Elle permit que le corps du duc fût expoſé pendant pluſieurs jours, pour faire foi qu'il n'avoit aucune bleſſure, & que s'il n'étoit pas mort par un accident naturel, il falloit qu'il ſe fût ou empoiſonné ou étouffé lui-même, comme on avoit pris ſoin d'en répandre le bruit. En effet, la douleur du peuple prit le change pendant quelque tems, & cette indifférence apparente de la cour réuſſit mieux à le calmer, que n'auroit fait tout autre artifice.

Mais on ne s'étoit pas porté à des extrémités ſi violentes, pour n'en tirer aucun fruit. La reine prit ouvertement l'adminiſtration des affaires; & pour remplir les vues qu'elle avoit ſur le marquis de Suffolck, elle commença par le

faire créer duc. Trop d'impatience à le combler ainſi de faveurs, fut encore une faute qu'elle eut à ſe reprocher. Les ſoupçons du peuple ſe réveillèrent, en voyant traiter avec cette diſtinction celui qu'on regardoit depuis long-tems comme l'ennemi particulier du miniſtre. On ne douta point que ce ne fût le prix de ſa mort; & la haine contre Suffolck, qui étoit déjà extrême depuis la ceſſion de l'Anjou & du Maine, redoubla juſqu'au point de lui attirer dans les rues de Londres pluſieurs inſultes, qu'il prit le parti de diſſimuler.

Le duc de Sommerſet, par tant de complaiſance & de zèle pour les volontés de la reine, ne s'étoit propoſé juſqu'alors que de ſe rendre heureux avec milady Nevill; & cette paſſion qui l'occupoit uniquement, lui avoit fait fermer les yeux ſur tous les dangers auxquels il s'étoit expoſé. Mais voyant avec quelle ardeur le reſſentiment du peuple s'étoit ranimé, & ne doutant point que tôt ou tard on ne découvrît que la mort du duc étoit ſon ouvrage, il crut que ſa ſûreté l'obligeoit de s'éloigner pour quelques tems de l'Angleterre. Il ne demanda à la reine, pour récompenſe de ſes ſervices, que la permiſſion d'aller épouſer milady Nevill en Normandie. Avec les inclinations philoſophiques auxquelles il n'avoit pas encore

renoncé, ſon deſſein étoit d'y mener une vie tranquille dans le ſein de l'amour & de l'oiſiveté. Mais la reine qui le connoiſſoit mieux qu'il ne ſe connoiſſoit lui-même, & qui lui avoit découvert un fond d'eſprit & de hardieſſe dont elle avoit d'autres avantages à recueillir, ne conſentit point au déſir qu'il marquoit d'abandonner les affaires. Elle lui propoſa de ſe charger de la régence de France, qui avoit été confiée depuis quelque tems au duc d'Yorck. C'étoit une entrepriſe dangereuſe, mais qui le paroiſſoit encore moins à cette princeſſe, que l'aveugle confiance avec laquelle on avoit abandonné au duc d'Yorck un poſte de cette importance. Quoiqu'elle n'eût oſé s'y oppoſer, dans un tems où elle avoit encore à craindre de s'en faire un ennemi, elle ſe ſouvenoit de l'avis de Suffolck, qui lui avoit fait appréhender également d'accorder trop de puiſſance au chef d'une maiſon redoutable à celle de Lancaſtre. D'ailleurs, le moyen le plus certain d'aſſurer ſon autorité, étoit d'avoir en France un régent qui fût dévoué à ſes ordres; & les droits qu'elle avoit acquis ſur le duc de Sommerſet, étoient des garants perpétuels de ſa fidélité.

Mais rien ne l'attacha tant à cette réſolution, que les derniers conſeils du cardinal de *Winchester*, prince de la maiſon royale de Lancaſtre.

Ce prélat, le plus riche & le plus voluptueux de ſon ſiècle, avoit balancé pendant toute ſa vie le pouvoir du duc de Gloceſter ſon neveu. Ses richeſſes, & la dignité de grand-chancelier dont il étoit revêtu, lui avoient fait dans l'état un parti ſi conſidérable, qu'ayant été chargé pluſieurs fois des plus odieuſes accuſations par le miniſtre, il s'étoit toujours relevé avec aſſez de bonheur & d'éclat pour faire trembler ſon accuſateur, en l'expoſant à ſon tour aux mêmes craintes & aux mêmes dangers. Leur haine étoit venue d'une paſſion déréglée qu'ils avoient eue l'un & l'autre pour Éléonor *Cobham*, fille de qualité, auſſi dangereuſe par ſa beauté que par ſes artifices. Après les avoir long-temps trompé tous deux, elle s'étoit livrée abſolument au cardinal, lorſqu'elle avoit vu le duc de Gloceſter épouſer *Jacqueline* de Brabant. Mais les difficultés que le duc trouva dans ſon mariage, l'ayant obligé de ſe ſoumettre à la ſentence du pape, qui le déclaroit nul, elle forma des eſpérances plus ambitieuſes, & les ménagea ſi adroitement, qu'elle mit enfin le duc de Gloceſter dans la néceſſité de l'épouſer. La tendreſſe du cardinal ſe changea en haine après cette trahiſon, & ſes projets de vengeance ſe tournèrent également contre la ducheſſe & contre ſon neveu. Il fut ſervi ſi fidèle-

ment par ſes eſpions, qu'ayant appris que la ducheſſe, par une curioſité aſſez ordinaire aux femmes, avoit de fréquentes conférences avec un prêtre qui paſſoit pour Nécromancien, & avec une femme qui avoit la réputation d'être ſorcière, il engagea pluſieurs perſonnes à former contre elle une accuſation de haute trahiſon. On lui imputa d'avoir compoſé avec ces deux confidens une image de cire, qui repréſentoit le roi, dans l'eſpérance qu'en la faiſant fondre par dégrés, les forces du roi diminueroient inſenſiblement, & qu'il perdroit enfin la vie auſſi-tôt que l'image ſeroit entièrement fondue. Le deſſein qu'on attribuoit à la ducheſſe étoit de faire tomber la couronne ſur la tête de ſon mari; & comme on ne pouvoit ſuppoſer qu'elle eût formé ce projet ſans ſa participation, on eſpéroit d'envelopper le duc dans le crime & dans le châtiment. La ducheſſe avoua qu'elle avoit prié le prêtre & la femme de lui compoſer un philtre, propre à fixer l'inconſtance de ſon mari. Mais quoique cet aveu n'eût rien de commun avec l'attentat dont elle étoit accuſée, le cardinal avoit pris des meſures ſi infaillibles, que le prêtre fut condamné à être pendu, la femme à être brûlée, & la ducheſſe à faire amende honorable dans l'égliſe de ſaint Paul, & à être renferm

dfort. Et comme s'il eût prévu les diviſions neſtes qui menaçoient l'Angleterre, il n'attri- oit tous les maux que le royaume avoit à aindre, qu'à l'imprudence de ſon neveu, qui oit nourri, par des égards continuels, la puiſ- ce & l'orgueil d'un rival ſi dangereux. Ce ſeil, le meilleur peut-être qu'il eût jamais né pour la ſûreté de ſa maiſon & pour le os de ſa patrie, fut la dernière action de ſa . Il expira, ſi l'on en croit quelques hiſto- s, en reprochant au ciel de n'avoir pas mis de différence, pour la durée, entre la vie perſonnes auſſi heureuſes que lui, & celle dernier des miſérables.

a reine ayant donc trouvé dans ſa lettre la irmation du ſentiment de Suffolck, ſe dé- ina tout d'un coup à charger le duc de merſet de la régence, & le preſſa même de r promptement pour aller prendre poſſeſ- le cet emploi. Les François commençoient ſſer de la trève; & prenant occaſion de de de Fougères, qui avoit été emportée la nuit par Surienne, gouverneur de la rmandie pour l'Angleterre, ils armoient chaleur qui faiſoit craindre de voir guerre ouvertement rallumée. Ils ne choiſir un temps plus favorable. re avoit peu de troupes en Normandie,

& toutes les places étant auſſi mal pourvues d'hommes que de munitions, le roi Charles eſpéroit qu'un peu d'ardeur & de diligence le mettroit bientôt en poſſeſſion de cette belle province. Les hiſtoriens qui ont favoriſé la maiſon de Lancaſtre, attribuent ce déſordre aux intrigues du duc d'Yorck, qui, dans le deſſein qu'il méditoit déjà de faire valoir ſes droits ſur la couronne, vouloit s'aſſurer le ſecours de Charles, par le ſacrifice de tout ce que les Anglois poſſédoient en France : d'autres, auſſi favorables à ce prince qu'ils paroiſſoient oppoſés à la reine, ont prétendu que les Anglois ne doivent accuſer qu'elle de toutes les pertes qu'ils eſſuyèrent bientôt ſucceſſivement, & que ſe voyant encore ſans enfans, elle étoit d'intelligence avec les ennemis de la nation. Ils ajoutent, qu'ayant deux buts différens, l'un, de rendre ſervice à la France, & l'autre, de ruiner le duc d'Yorck dans l'eſprit des Anglois, elle avoit trouvé fort adroitement le moyen de les réunir tous deux, en laiſſant aux François le temps d'avancer le progrès de leurs armes, & en ôtant au duc toutes ſortes de moyens de leur réſiſter, pour faire tomber ſur lui la haine des pertes publiques. Quoi qu'il en ſoit, la conquête de la Normandie ne coûta qu'une campagne au roi Charles, & le duc de Sommerſet n'arriva dans

ince, que pour être témoin des
inuels de la France.
un chagrin, auquel il auroit été
s ſenſible, s'il en eût pénétré la
on départ. Milady Nevill, dont il
der le cœur à tant de titres, refuſa
& de le ſuivre, ſous un prétexte
mbloit qu'il n'eût point de juſtes
poſer, mais qui n'étoit que le voile
ment fort extraordinaire. La raiſon
apporta, & qu'elle fit goûter à la
qu'étant plus mal que jamais avec ſon
s la mort du duc de Gloceſter, elle
endre le temps de l'appaiſer par ſes
r de le faire conſentir à ſon mariage.
ſe ſatisfit d'autant plus aiſément la
'elle regardoit la réconciliation du
Salisbury avec ſa fille, comme un
eſque ſûr de faire entrer le père & le
s intérêts. De tous les ſeigneurs de la
voient été attachés au miniſtre, ils
eſque les ſeuls qu'elle regrettât de
gagner par ſes careſſes & par ſes
Mais il ſe paſſoit d'autres mouvemens
ur de milady Nevill. Par une inconſ-
ait honneur à la bonté de ſon carac
c lui étoit devenu odieux depuis qu
gée. Elle ne retrouvoit plus le hé

F

qu'elle avoit aimé, dans un homme qui avoit aſſaſſiné ſon ennemi de ſang-froid, & qui avoit abuſé de l'avantage de ſa ſituation pour étrangler de ſes propres mains un malheureux qu'il avoit trouvé ſans défenſe. Ce ſentiment, que le duc avoit fait naître lui-même par l'air de joie & de complaiſance avec lequel il lui avoit raconté cette funeſte exécution, avoit éteint l'amour dans ſon cœur, juſqu'à lui donner du dégoût pour celui dont elle avoit fait long-temps ſon idole.

Cependant, elle déguiſa ſi bien ſes diſpoſitions, qu'il n'emporta que le regret de voir ſon bonheur différé. Mais comme elle étoit faite pour la tendreſſe, il lui fut difficile de demeurer long-temps libre après s'être guérie de ſa première paſſion. Le duc d'Yorck arriva de Normandie. Quelque reſſentiment qu'il conſervât de l'affront qu'il venoit de recevoir, il parut à la cour avec une profonde diſſimulation, ſous laquelle il cachoit ſi adroitement ſes deſſeins de vengeance, qu'il trompa juſqu'aux yeux de la reine. Les plaiſirs parurent l'occuper uniquement; & pour donner plus de vraiſemblance à ce rôle, il affecta de s'attacher à milady Neville, dont la beauté faiſoit l'admiration de toute l'Angleterre. Une paſſion dont il n'avoit penſé qu'à ſe faire un amuſement, devint pour l'un &

faire arrêter. On le vit reparoître à la cour avec un nouvel éclat. En vain la nouvelle de sa délivrance excita-t-elle un soulèvement dans la province de Kent; les chefs de ce tumulte furent arrêtés & punis avec une rigueur qui déconcerta leurs partisans. Il se crut si certain de sa fortune, après cette espèce de triomphe, que le parlement s'étant rassemblé aussi-tôt à Leicester, il eut la hardiesse d'y accompagner le roi & la reine, avec la qualité de leur premier ministre. Mais cette bravade fut une imprudence qui lui coûta cher. La chambre des communes s'en trouva si choquée, que, pour en marquer son ressentiment, elle alla en corps présenter une adresse au roi, par laquelle elle demandoit que ceux qui avoient servi d'instrument pour livrer la Normandie aux François, fussent déclarés traîtres à la patrie, & punis avec toute la rigueur des loix.

Si quelque chose peut faire juger que la reine avoit conçu pour le duc de Suffolck des sentimens plus tendres que ceux de la reconnoissance & de l'estime, ce fut la mortelle alarme dont elle ne put se défendre à cette nouvelle. Elle en donna des marques si vives, qu'elles eurent le pouvoir de suspendre l'animosité des communes, par une espèce de respect que sa douleur parut leur inspirer. Cependant, comme elle

étoit en butte à Londres aux outrages & aux imprécations d'une populace furieuſe ? Elle trouva néanmoins des reſſources dans ſa fermeté pour ne pas marquer trop d'abattement. Il ne lui reſtoit perſonne auprès d'elle à qui elle eût plus de confiance qu'à milady Nevill. Elle ne put retenir, en ſa préſence, des larmes qu'elle crut verſer dans le ſein de ſa meilleure amie ; &, pour l'attacher de plus en plus à ſa perſonne, elle lui apprit que, par le même vaiſſeau, qui avoit dû conduire en France le malheureux Suffolck, elle faiſoit rappeler le duc de Sommerſet, c'eſt-à-dire, le ſeul homme d'Angleterre de qui elle pouvoit eſpérer déſormais de l'attachement & du zèle. Dès le premier moment qu'elle s'étoit vue forcée d'éloigner le duc de Suffolck, elle avoit penſé à lui donner ce ſucceſſeur ; &, dans ſon infortune, dit-elle à milady Nevill, c'étoit une conſolation pour elle de pouvoir partager ſon autorité avec ſes meilleurs amis.

Marguerite étant réſolue, en effet, de confier l'adminiſtration au duc de Sommerſet, telle que Suffolck l'avoit exercée, c'eſt-à-dire, ſous ſes yeux & par ſes ordres, croyoit ſerrer ſes nœuds d'avance avec un homme qui lui alloit être ſi néceſſaire, en comblant de careſſes & de marques d'affection une femme pour laquelle

il continuoit d'être ſi paſſionné, que toute ſon impatience étoit d'être à Londres, pour obtenir d'elle-même la liberté de l'épouſer. Cependant, dès le jour qui ſuivit cet entretien, milady Nevill quitta la cour, ſans avoir donné le moindre avis de ſon départ à la reine; &, ne s'étant fait accompagner que d'un petit nombre de domeſtiques, on ignora ſa route & les motifs d'une réſolution ſi étrange, juſqu'à l'arrivée du duc de Sommerſet. Comme elle ne s'étoit déterminée à partir que ſur la nouvelle de ſon retour, & pour éviter des perſécutions qui lui auroient été importunes dans les nouvelles diſpoſitions de cœur où elle étoit, elle avoit laiſſé une lettre pour lui, dans laquelle elle ne lui cachoit, ni le changement de ſon affection, ni la cauſe de cette inconſtance: elle ſe gardoit bien de lui apprendre qu'étoit le duc d'Yorck qu'elle lui avoit pour rival; &, qu'en quittant la cour, s'enfoit à trouver quelque moyen pour le re.

ince étoit en Irlande, où la reine, par des maximes de Suffolck & des derdu cardinal de Wincheſter, l'avoit ous prétexte de remettre l'ordre dans de ce royaume, qui étoit déchirée tions & des révoltes; mais, au fond,

il publia hautement que ſon deſſein étoit de l'épouſer. Les deux Nevill ſe trouvèrent fort honorés de cette propoſition. Ils ſe chargèrent volontiers d'obtenir le conſentement de leur père, & de rétablir leur ſœur dans ſon amitié. Mais le vieux comte n'eut pas plutôt appris les intentions du duc d'Yorck, que, faiſant lui-même le voyage d'Irlande, il ſe crut obligé, par délicateſſe d'honneur, de lui révéler la confidence qu'il avoit reçue autrefois du duc de Sommerſet; & de lui apprendre enfin, dans un détail fort odieux, que ſa fille avoit moins de vertus que de charmes. Etant arrivé à Dublin ſans avoir déclaré quelles étoient ſes diſpoſitions pour elle, la crainte de l'offenſer en paroiſſant à ſes yeux ſans être aſſurée du pardon qu'elle lui avoit fait demander par ſes frères, lui fit prendre le parti de vivre dans la retraite pendant le ſéjour qu'il fit en Irlande. Cette louable précaution l'entraîna dans un nouveau précipice. Le duc d'Yorck, guéri du déſir de l'épouſer par les confidences du comte, mais d'autant plus amoureux, qu'il ſe voyoit fermer la voie du mariage, continua de la voir dans la ſolitude où elle s'étoit retirée. L'amour fit pour lui ce qu'il avoit fait pour le duc de Sommerſet; elle devint ſa maîtreſſe, en perdant l'eſpérance d'être ſa femme.

C'étoient d'étranges idées d'honneur dans le comte de Salisbury, que d'avoir cru ſa gloire intéreſſée à donner avis du déſordre de ſa fille au duc d'Yorck, & de ſouffrir enſuite qu'elle vécût avec lui dans un commerce dont la honte retomboit ſur lui-même ! A moins qu'on ne veuille penſer qu'il l'ignora conſtamment, ou que dans l'eſpérance qu'il avoit déjà formée de placer le duc d'Yorck ſur le trône de ſes ancêtres, il s'abandonnoit au préjugé commun, qui fait regarder l'amour dans les rois comme une foibleſſe glorieuſe, qui n'imprime point de tache à ſon objet. Ce qui eſt certain, par le témoignage de tous les hiſtoriens, c'eſt que ſur quelques nouvelles mortifications que le duc d'Yorck reçut de la cour par la jalouſie du duc de Sommerſet, le comte de Salisbury fut le premier qui réveilla aſſez fortement la vengeance & l'ambition dans l'eſprit de ce prince, pour lui faire entreprendre de renverſer Henri du trône. Ses deux fils, le duc de Norfolck, Edouard *Brook*, lord Cobham, & Thomas *Courtenay*, comte de Devonshire, tous gens d'un caractère auſſi diſtingué par le courage & l'eſprit que par la naiſſance, furent, après lui, les principaux chefs d'une ſi haute entrepriſe.

Les droits du duc étoient clairs. Henri IV, grand-père du roi Henri VI, ayant détrôné Richard

chard II son cousin-germain, qui mourut en-
dite sans enfans, s'étoit emparé de la couronne
au préjudice des descendans de Lionel, duc
de Clarence, qui formoient alors la branche
aînée de la maison royale d'Angleterre. Le duc
d'Yorck représentoit Lionel, dont il étoit l'ar-
rière-petit-fils & l'héritier, par Anne, femme
de Richard, comte de Cambridge. Tout ce que
la fortune ou la violence avoit fait en faveur
de la maison de Lancastre, ne pouvoit changer
l'ordre de la nature; & c'étoit en vain, disoient
les partisans du duc d'Yorck, qu'elle réclamoit
l'autorité du parlement pour combattre des pré-
tentions qui devoient être indépendantes du
caprice des hommes. Il en faut bien moins pour
servir de fondement à l'ambition; & quand les
droits sont à ce point de vraisemblance & de
clarté, c'est la force qui achève de les justifier.

Cependant, les conseillers du duc, joignant
la prudence à la résolution, ne furent point
d'avis de lever le masque sans avoir fondé les
dispositions du peuple. Ils proposèrent de faire
passer en Angleterre quelque aventurier, qui
eût assez de hardiesse pour se parer du nom de
Mortimer, comte de la Marche, autre prince
de la maison d'Yorck, qui avoit perdu la tête à
Londres sur un échafaud; mais qu'on espéroit
de faire revivre dans les provinces à l'appui de

quelques fables, par lesquelles on tâcheroit de persuader que sa mort avoit été supposée. Un gentilhomme Irlandois, nommé Jean *Cade*, offrit au duc de se charger de ce rôle. Il se rendit dans la province de Kent, où trouvant bientôt un grand nombre de mécontens qui prêtèrent l'oreille à ses discours, il arbora la *rose blanche*, ce signe fatal de la maison d'Yorck depuis sa première querelle avec la maison de Lancastre, qui avoit pris la *rose rouge* pour le sien.

Cade se mit en campagne à la tête d'un corps de mutins, & s'avançant vers Londres il eut la témérité d'écrire une longue lettre au roi pour le presser de rétablir la liberté publique, par le châtiment d'un grand nombre de mauvais conseillers. Il lui représentoit que l'administration des affaires appartenant sous lui aux princes de son sang, il étoit de son devoir de les rassembler autour de sa personne, & de leur marquer une confiance qui serviroit à faire régner la justice & la tranquillité dans tous les ordres de l'état. A ces conditions il offroit d'abandonner les armes, & d'être le plus ardent à donner l'exemple du respect & de la soumission.

La reine & le duc de Sommerset pénétrèrent aussi-tôt jusqu'au fond de l'artifice. Ils n'ignoroient ni les assemblées qui s'étoient faites en Irlande chez le duc d'Yorck, ni le caractère &

étoit en bute à Londres aux outrages & imprécations d'une populace furieuſe ? l trouva néanmoins des reſſources dans ſa meté pour ne pas marquer trop d'abattem Il ne lui reſtoit perſonne auprès d'elle à elle eût plus de confiance qu'à milady Ne Elle ne put retenir, en ſa préſence, des lar qu'elle crut verſer dans le ſein de ſa meill amie ; &, pour l'attacher de plus en plus perſonne, elle lui apprit que, par le m vaiſſeau, qui avoit dû conduire en Franc malheureux Suffolck, elle faiſoit rappele duc de Sommerſet, c'eſt-à-dire, le ſeul hon d'Angleterre de qui elle pouvoit eſpérer formais de l'attachement & du zèle. Dè premier moment qu'elle s'étoit vue forcée loigner le duc de Suffolck, elle avoit pen lui donner ce ſucceſſeur ; &, dans ſon inf tune, dit-elle à milady Nevill, c'étoit une c ſolation pour elle de pouvoir partager ſon a rité avec ſes meilleurs amis.

Marguerite étant réſolue, en effet, de c fier l'adminiſtration au duc de Sommerſet, t que Suffolck l'avoit exercée, c'eſt-à-dire, ſ ſes yeux & par ſes ordres, croyoit ſerrer nœuds d'avance avec un homme qui lui al être ſi néceſſaire, en comblant de careſſes de marques d'affection une femme pour laqu

il continuoit d'être ſi paſſionné, que toute ſon impatience étoit d'être à Londres, pour obtenir d'elle-même la liberté de l'épouſer. Cependant, dès le jour qui ſuivit cet entretien, milady Nevill quitta la cour, ſans avoir donné le moindre avis de ſon départ à la reine; &, ne s'étant fait accompagner que d'un petit nombre de domeſtiques, on ignora ſa route & les motifs d'une réſolution ſi étrange, juſqu'à l'arrivée du duc de Sommerſet. Comme elle ne s'étoit déterminée à partir que ſur la nouvelle de ſon retour, & pour éviter des perſécutions qui lui auroient été importunes dans les nouvelles diſpoſitions de cœur où elle étoit, elle avoit laiſſé une lettre pour lui, dans laquelle elle ne lui cachoit, ni le changement de ſon affection, ni la cauſe de cette inconſtance: mais elle ſe gardoit bien de lui apprendre que c'étoit le duc d'Yorck qu'elle lui avoit donné pour rival; &, qu'en quittant la cour, elle penſoit à trouver quelque moyen pour le rejoindre.

Le prince étoit en Irlande, où la reine, par ſuite des maximes de Suffolck & des derniers avis du cardinal de Wincheſter, l'avoit envoyé, ſous prétexte de remettre l'ordre dans une partie de ce royaume, qui étoit déchirée par des factions & des révoltes; mais, au fond,

La reine & Sommerſet, qui ſe trouvoient preſque ſans troupes, & qui vouloient ſe donner le temps de lever une armée conſidérable, firent, au nom du roi, une réponſe fort modérée. On ne prétendoit pas, lui dirent-ils, que les traîtres demeuraſſent ſans punition ; mais une affaire de cette importance demandoit de grandes délibérations. A l'égard du duc de Sommerſet en particulier, on ne le diſpenſoit pas de répondre aux accuſations qui ſeroient intentées contre lui, & la faveur où il avoit été rétabli n'étoit venue qu'après ſa juſtification. L'adreſſe de la reine eut tout le ſuccès qu'elle avoit eſpéré. Ses troupes ſe trouvèrent raſſemblées avec tant de diligence, que le duc, ayant perdu quelque temps à délibérer ſur une modération qui lui paroiſſoit équivoque, apprit, en ſe mettant en marche, que l'armée royale s'avançoit vers lui pour le combattre. Quoiqu'il ne manquât ni de courage, ni d'expérience, il ne crut pas devoir s'expoſer à livrer bataille au roi ſans avoir groſſi ſon parti par des raiſons plus ſpécieuſes. Son but étoit de mettre le peuple dans ſes intérêts ; &, regardant la ville de Londres comme le principal objet qui devoit l'arrêter, il changea tout d'un coup de route, pour ſe rendre, par des marches précipitées, aux portes de cette capitale.

Ils furent interrompus néanmoins par la nécessité de donner de nouveaux conseils à la reine, sur la conduite qu'elle devoit tenir à l'égard du duc d'Yorck. S'il avoit osé suivre sa passion, il n'auroit jamais laissé sortir son ennemi du piège où il l'avoit engagé. Mais la situation des affaires, la disposition du peuple, & sur-tout le dernier attentat dont il venoit de se charger, lui donnant de justes sujets de crainte, il n'osa porter la reine à des extrémités violentes. Deux autres raisons contribuèrent à sauver le duc d'Yorck. Le bruit se répandit à la cour, que le jeune comte de la Marche son fils, accompagné de tous les amis de sa maison, s'avançoit avec un gros corps de troupes pour le dégager. L'armée que le duc venoit de congédier pouvant se joindre à lui dans peu de jours, une juste alarme obligea la cour à prendre des résolutions plus modérées. D'un autre côté, la Guyenne, déjà lasse d'avoir les François pour maîtres, avoit envoyé des députés au roi pour lui offrir de retourner sous son obéissance. Le sang du duc d'Yorck ne pouvant se répandre sans entraîner le royaume dans une guerre civile, c'étoit perdre l'occasion de remettre l'Angleterre en possession de cette province, & rendre par conséquent le ministre plus odieux que jamais à la nation. Des considérations si

ites forcèrent la reine & Sommerſet à
la liberté au duc, quoique leur intérêt,
u roi & de toute la maiſon de Lancaſtre,
daſſent, peut-être, qu'il leur fût ſacrifié.
endant, toutes les précautions qui peu-
re imaginées pour s'aſſurer de la ſou-
& de la foi d'un ennemi, furent priſes
ert entre la reine & ſon miniſtre. Ils
t du duc qu'il prêteroit un nouveau
au roi, par lequel, non-ſeulement il
oit à lui être fidèle juſqu'à la mort, &
is prendre les armes contre lui, mais
noîtroit digne du ſupplice à la moin-
ion de ſa parole, ſans forme de procès
une prétention à l'indulgence de Sa
le forcèrent de conſentir que ſon
l, comte de la Marche, prît ſa place
pour y ſervir comme de garant,
mois, de la conduite & des inten-
père. A l'égard de milady Nevill,
roit été difficile de lui faire goûter
, il ſe trouvoit heureuſement qu'elle
morte des deux coups de poignard
oit reçus de la main de Sommerſet;
nt eu le temps d'apprendre, pendant
de cette négociation, à quel prix on
a liberté de ſon amant, elle ſentit que
êt pourroit devenir un obſtacle de la

ils ſont parvenus à ne rien voir
u qui les intéreſſe au-dehors.
ſſentimens mal éteints que j'ai
les mouvemens d'ambition qui
ontinuellement par la foibleſſe
urage & ſans eſprit, & par la
tention fondée ſur les droits de
uc d'Yorck fut encore ſollicité
epos de ſa patrie, par l'incli-
e naturellement les Anglois à la
& qui lui fit violer enfin toutes

ce temps-là, c'eſt-à-dire, le 23
3, que la reine mit au monde un
ut le nom d'Edouard. Elle étoit
neuf ans, ſans aucune marque de
la ſanté du roi, qui diminuoit
par des maladies dangereuſes, ne
s attendre une faveur que le ciel
Point accordée dans les premières
n mariage. Auſſi la malignité pu-
avoit épargné la vertu de cette
du miniſtère du duc de Suf-
la même retenue ſous l
On n'avoit pas igno
Suffolck, & l'on é
merſet étoit po
ite liaiſon c

ſanté, il ne l'avoit jamais cru capable de s'oppoſer à ſes prétentions. Sans être haï du peuple, Henri en étoit extrêmement mépriſé. On le regardoit, ſuivant l'expreſſion de ſes hiſtoriens, comme un roi en peinture, qui ne faiſoit que prêter ſon nom à la reine & à ſes miniſtres. Mais le ſeul nom de roi auroit été capable de maintenir tous les ordres de l'état dans la ſoumiſſion, ſi ceux qui tenoient les rênes du gouvernement n'euſſent point abuſé de leur pouvoir.

Sans entreprendre ſitôt d'agir directement par lui-même, le duc d'Yorck prépara de loin ſa entrepriſe pour attaquer ſes ennemis par le foible. De ſa terre, où les plaiſirs paroiſſoient l'occuper uniquement, il employoit ſes miſſaires à Londres & dans les principales villes du royaume, pour faire revivre les anciennes plaintes & les plus odieuſes accuſations contre le miniſtère. Ses amis le ſecondoient avec zèle. Il s'étoit attaché tout ce qu'il y avoit d'hommes de mérite en Angleterre. Les deux chefs, qui faiſoient profeſſion d'être ouvertement dans ſes intérêts, jouiſſoient d'une réputation qu'il ne pouvoit être acquiſe à meilleur titre. Il regardoit le père comme le modèle de la valeur & de la prudence; & cent qualités brillantes qui avoient diſtingué le fils dans la

action si hardie, il en soutint la nécessité avec tant de force, qu'ayant entraîné toute l'assemblée dans ses intérêts, il se fit déclarer *protecteur du royaume, & défenseur des libertés de l'église & de l'état*, pendant l'enfance du jeune Edouard, & jusqu'au temps où ce prince seroit en état de se charger du gouvernement. Un coup si imprévu jeta la reine dans une consternation qui lui fit délibérer, si le plus sûr parti pour elle n'étoit pas de se retirer en France avec le prince son fils. Mais, revenant aussi-tôt de cet abattement, elle ne prit conseil que de sa fermeté naturelle, & elle résolut de tout entreprendre pour soutenir ses droits & pour sauver son ministre.

Cependant l'assemblée de Westminster, dévouée à toutes les volontés du nouveau protecteur, réveilla les anciennes accusations qui avoient fait arrêter le duc de Sommerset à son retour de Normandie, & les grossit par tant de nouvelles plaintes, qu'il n'auroit pas conservé long-temps sa tête, si son procès eût été pressé avec autant de chaleur qu'il fut entrepris. Mais le duc d'Yorck se laissa entraîner à son tour dans la même faute que ses ennemis avoient à se reprocher. Milady Nevill, aussi noble dans ses sentimens, qu'elle paroissoit déréglée dans sa conduite, ne put voir dans ce danger un homme

qui fut rappelé auſſi-tôt comme en triomphe. Le duc de Buckingham, le comte de Wilts, & deux chevaliers, s'étant offerts, ſuivant l'ancien uſage du pays, pour être ſes cautions, leur offre fut acceptée ; & comme le duc n'avoit été arrêté que ſur un ordre du conſeil, on ſuppoſoit qu'il pouvoit être élargi par la même autorité. Mais les deux cas ſe reſſembloient peu : car ſuivant les loix d'Angleterre, l'accuſation des communes ôtoit au roi le pouvoir de le relâcher avant qu'il fût abſous juridiquement. Cependant, la reine affecta de commencer par un coup d'éclat, pour faire comprendre à ſes ennemis que ſes meſures étoient trop infaillibles pour les craindre.

Elle garda néanmoins quelques ménagemens avec le duc d'Yorck, & le reſſentiment qu'elle lui vit de la perte de ſa maîtreſſe lui faiſant toujours compter qu'il romproit avec les Nevill, elle le trouva ſi peu redoutable ſans leurs ſecours, qu'elle employa quelques ſeigneurs ſages & bien intentionnés pour lui propoſer un accommodement avec Sommerſet. Etant intéreſſés tous deux à gagner le peuple, en marquant que l'ambition n'étoit pas leur motif, ils conſentirent à prendre des arbitres ; & l'on convint que celui qui refuſeroit de ſe ſoumettre à leur jugement, payeroit à l'autre vingt mille

amis, dont le bras pouvoit être mieux employé; & n'échappa lui-même à la pourſuite de ceux qu'il avoit cru ſurprendre, que par la vîteſſe de ſon cheval. Accablé de tant de diſgraces, il reçut une conſolation qu'il n'eſpéroit plus, par la rencontre du comte de Salisbury, qui, ſans ſe rebuter de la froideur avec laquelle il l'avoit traité depuis qu'il avoit perdu milady Nevill, venoit lui offrir avec ſes deux fils les ſervices d'une conſtante amitié.

Ces braves amis relevèrent ſon courage, en lui promettant de tout riſquer pour ſa vengeance. Ils lui firent comprendre qu'auſſi longtemps que la reine & le duc de Sommerſet demeureroient maîtres de la perſonne du roi, ils auroient ſur lui un avantage qui ne pouvoit leur être ôté que par la force. La concluſion qu'ils en tirèrent enſemble, fut de prendre les armes. Ils n'avoient pas beſoin d'un autre prétexte que la démarche où la cour s'étoit engagée, en tirant le duc de Sommerſet de la tour ſans avoir pris ſoin de donner la moindre ſatisfaction au peuple. Cette plainte, qu'ils répandirent avec éclat, cauſa tant de mouvement dans le pays de Galles, que dans l'eſpace de trois ſemaines ils ſe virent à la tête d'une armée nombreuſe.

Sommerſet n'ayant pas apporté moins de diligence

diligence à raſſembler les troupes du roi, on s'avança des deux côtés avec toute l'ardeur qui annonce les grands événemens. Il ne paroît pas incertain que le duc d'Yorck n'eût penſé d'abord à délivrer milady Nevill, puiſqu'il fit prendre à ſon armée la route de Saint-Albans. Celle du roi le joignit près de cette ville, dans un terrein ſi uni, que rien ne ſembloit capable de retarder le combat. Cependant, par le conſeil du comte de Salisbury, le duc fit offrir au roi de congédier encore une fois ſon armée, ſi le miniſtre étoit livré à la juſtice du parlement. Leur but étoit de faire connoître au peuple, que c'étoit le ſeul intérêt du public qui leur mettoit les armes à la main. Mais quand la cour n'auroit pas vu que c'étoit un vain prétexte, & qu'il falloit tôt ou tard que cette querelle fût décidée par les armes, elle n'étoit pas diſpoſée à recevoir la loi d'un rebelle, ni à ſacrifier ſon miniſtre.

Le comte de Warwick, qui commandoit l'avant-garde du duc d'Yorck, s'étoit attendu à cette réponſe. Il ne laiſſa point à la cour le temps de la modérer, ni au duc d'Yorck celui de faire de nouvelles propoſitions. Fondant ſur l'ennemi, avec cette impétueuſe vigueur qui l'a ſignalé par tant d'exploits, il mit l'armée royale dans un déſordre que toute l'habileté de

ù étoit le roi, il fléchit le genou en
: « Sire, lui dit-il, l'ennemi public eſt
'ous ne voyez devant vous que des
lèles & prêts à vous obéir ». Enſuite,
t apporter le corps du duc de Som-
l raſſaſia un moment ſes yeux de ce
; mais, comme s'il eût rougi d'un
ruel, il ajouta, en frappant le cadavre
p de pied, que c'étoit pour aſſurer le
'état n'avoit plus rien à craindre d'un
ê qui avoit cherché ſa ruine.
diſcours fut capable de raſſurer le roi,
cher au duc, par le traitement barbare
attira dans la ſuite à lui-même, & par
l'il produiſit ſur le champ dans un cœur
l ne s'imaginoit pas que la vengeance
ire. Tandis qu'il proteſtoit au roi qu'il
tre le plus obéiſſant de ſes ſujets, &
ince, à peine revenu de ſa frayeur,
à ſon tour qu'il étoit prêt à lui donner
atisfaction qu'il pouvoit déſirer, mi-
ll apprit non-ſeulement la mort de
t, mais encore l'inſulte que ſon vain-
oit de faire à ſes malheureux reſtes.
ffût toujours au plus infortuné qu'elle
voir ſa tendreſſe avec ſa compaſſion,
'habitude qu'elle avoit repriſe de
: cet ancien amant la rendit véri-

tablement ſenſible à ſa perte, elle n'attendit point la viſite du duc, & profitant de la confuſion pour ſe dérober à ſes propres domeſtiques, elle ſe rendit auprès de la reine à qui elle porta le détail de tant de triſtes événemens. On pourroit faire entrer auſſi dans les motifs de ſa fuite la crainte qu'elle eut de tomber entre les mains de ſon père, à qui elle attribuoit encore l'ordre qui l'avoit fait renfermer dans le couvent de Saxhead. Mais la ſuite de ſes aventures ne laiſſa aucun doute que ce ne fût la vue du duc d'Yorck qu'elle s'étoit empreſſée d'éviter.

Cette nouvelle empoiſonna tous les fruits qu'il alloit tirer de ſa victoire. Cependant le comte de Salisbury lui ayant repréſenté combien ſa préſence étoit néceſſaire à Londres, il y mena le roi, dans le deſſein de lui faire convoquer auſſi-tôt un parlement. On s'eſt étonné que dans les principes ſanglans qui étoient comme établis depuis Henri IV entre les deux maiſons de Lancaſtre & d'Yorck, il eût négligé cette occaſion de ſe mettre la couronne ſur la tête, en ſe défaiſant de ce prince, dont la vie étoit entre ſes mains. Mais outre ſa bleſſure, qui ne paroiſſoit pas encore ſans danger, il lui connoiſſoit une ſanté ſi foible, qu'il eſpéroit d'en être bientôt délivré ſans

violence; & tout le portoit à penſer que cette manière de s'établir ſur le trône étoit la plus ſûre. D'ailleurs ne voyant rien qui s'oppoſât à ſon autorité, il ſe flattoit qu'en attendant la mort du roi, il y auroit peu de différence entre le rang qu'il alloit tenir dans l'état, & le titre de maître abſolu. Le parlement, qui ne fut compoſé que de ſes créatures, fit d'abord cette déclaration : Que le gouvernement avoit été mal adminiſtré par la reine & par le duc de Sommerſet, & qu'ils avoient abuſé de la confiance & de la bonté du roi : Que le feu duc de Gloceſter avoit été accuſé injuſtement; & que, loin de faire un crime au duc d'Yorck, aux comtes de Salisbury & de Warwick, & à ceux qui les avoient ſuivis, d'avoir porté les armes contre le roi, l'état leur devoit de la reconnoiſſance, pour avoir délivré ce prince d'une odieuſe captivité. Enſuite, du conſentement même du roi, qui n'étoit pas plus en état de ſuivre ſes propres conſeils, que lorſqu'il avoit été ſous la tutelle de la reine & du duc de Sommerſet, le duc d'Yorck fut nommé protecteur du royaume.

La reine avoit vu tous ces changemens, ſans marquer par la moindre oppoſition, qu'elle penſât à troubler ſon triomphe. Elle étoit demeurée preſque ſeule à Greenwich, pendant

que le roi & Sommerſet s'étoient mis à la tête de l'armée. Leurs troupes, diſſipées après la bataille de Saint Albans, n'avoient trouvé perſonne qui eût oſé les rallier. Et la conſternation où elle étoit de la perte de ſon favori, avoit ſuffi ſeule pour la rendre comme inſenſible à tout ce qui ſe paſſoit autour d'elle. Les témoins de ſes regrets n'en ont pas fait connoître la nature; mais s'il n'y a que les grandes paſſions qui produiſent les douleurs profondes & les vifs reſſentimens, Marguerite étoit la proie de tout ce qu'il y a de plus impétueux dans les ſentimens de l'amour. Elle demeura quelques jours comme enſévelie dans ſes méditations. L'arrivée de milady Nevill fut un ſoulagement pour elle, lorſqu'elle la vit agitée des mêmes tourmens; & l'eſpérance qu'elle conçut tout d'un coup de la faire ſervir à ſa vengeance, l'empêcha d'examiner ſi la bienſéance lui permettroit de lui accorder un aſyle auprès de ſa perſonne, après tant d'aventures ſcandaleuſes par leſquelles elle s'étoit déshonorée. Mais ſur quoi fonder ſes entrepriſes, dans une cour déſerte, où elle ne voyoit plus perſonne à qui elle pût accorder ſa confiance? Il étoit temps néanmoins d'arrêter un ennemi, qui jouiſſoit de tous les avantages qu'il avoit remportés par les armes. C'étoit rendre le mal

qu'étant revêtu de la dignité de protecteur pour en jouir juſqu'à ce que le parlement l'en déchargeât, il ne croyoit pas qu'il fût comme auparavant dans leur pouvoir de l'en dépouiller. Ce fut cette ſécurité même, dont il avoit déjà été la dupe, que la reine entreprit de faire ſervir encore à ſa perte. On auroit peine à regarder tant de jeux de la fortune comme des événemens ſérieux, ſi ce récit n'étoit puiſé dans les plus pures ſources de l'hiſtoire.

Avec le ſecours de quelques potions cordiales, la reine fit reprendre au roi aſſez de forces & de couleur pour ſe faire tranſporter au parlement. Il y déclara, comme il avoit fait au conſeil dans les mêmes circonſtances, que le ciel lui rendant la ſanté néceſſaire pour les fonctions de la dignité royale, il étoit déterminé à ſe rengager dans les fatigues du gouvernement, & qu'il remercioit le duc d'Yorck de s'être chargé pendant ſa maladie d'un fardeau ſi pénible. On fut ſurpris à cette déclaration, de n'entendre perſonne qui oſât prendre les intérêts du duc. Et c'étoit le principal effet des meſures de la reine. Un moment avant que le roi ſe fût rendu dans l'aſſemblée, elle avoit fait répandre le bruit qu'il y alloit pour y faire arrêter le duc & ſes plus fidèles partiſans. On avoit ajouté que les environs de la ſalle étoient

remplis de gens armés, qui devoient paroître au moindre ſigne; & que pour les ſoutenir en cas de réſiſtance, la reine avoit fait avancer un corps de troupes dans les villages voiſins de Londres. Le duc, frappé d'une menace ſi imprévue, & ſans forces pour réſiſter, prit le parti de ſe retirer ſecrettement, & de gagner Yorck avec la dernière diligence. Le comte de Salisbury, qui avoit été revêtu peu auparavant de la dignité de grand-chancelier, & qui devoit accompagner dans cette qualité la perſonne du roi, s'échappa avec la même vîteſſe pour ſe rendre dans ſes terres. Le comte de Warwick prit le chemin de Calais, dont il avoit obtenu depuis peu le gouvernement. Enfin toutes les créatures du duc, entraînées par la même frayeur, ne pensèrent qu'à chercher leur ſûreté par la fuite.

On n'a jamais douté que la reine, dans les déſirs de vengeance dont elle étoit animée, n'eût fait arrêter effectivement le duc & les deux comtes, s'ils euſſent fait un plus long ſéjour à Londres; & ne s'imaginant point qu'ils cédaſſent ſi facilement à leur crainte, ſon deſſein en ſemant les bruits qui les avoient effrayés, n'avoit été que de s'ouvrir une carrière plus aiſée par le ſuccès de ſa première démarche. Mais rien ne lui parut difficile, après avoir

Salisbury dans sa terre de *Middleham* en Yorckshire, & le comte de Warwick dans son gouvernement de Calais.

Toutes leurs pensées se tournèrent à la vengeance de tant d'injures. Ils s'occupoient à lever des forces, qu'ils espéroient de réunir facilement, lorsque le roi d'Ecosse entra dans le Northumberland à la tête d'une puissante armée, & porta le ravage dans cette province. La prudence du comte de Salisbury lui fit sentir tous les avantages que le duc d'Yorck pouvoit tirer de cet incident. Il lui conseilla de hâter ses levées, & d'employer ses troupes contre les Ecossois. C'étoit tout à la fois justifier le parti qu'il avoit pris d'assembler une armée, & s'acquérir le droit d'en faire ensuite un autre usage, par le nouveau mérite qu'un si important service alloit lui faire aux yeux du public. Cette politique fut le chef-d'œuvre du comte. Les Ecossois s'étant retirés à la seule approche du duc, le roi qui avoit été d'autant plus effrayé de leur invasion, que les François prirent le même-temps pour faire une descente sur les côtes de Ken[illegible] si redevable au zèle du duc d'Yorc[illegible] la reine & les [illegible]ans les termes [illegible], & le pressa [illegible]moignages à la

lais. Le premier chagrin de ſon aventure
nba. ſur quelques navires de Hambourg &
Lubec qu'il rencontra dans le canal, &
'il dépouilla de leur cargaiſon. Elle montoit
lus de dix mille livres ſterling, ſomme con-
érable pour le temps, & d'une extrême uti-
é au comte, à la veille d'un guerre qui pa-
iſſoit inévitable. Mais ſur les plaintes que les
mbourgeois portèrent à la cour de Londres,
i prit occaſion d'une action ſi contraire à
utes les loix, pour lui ôter l'emploi de grand-
miral, qu'il ne pouvoit refuſer de rendre ſous
ucun prétexte, parce qu'il le poſſédoit au nom
i roi. Rapin, dans ſon hiſtoire d'Angleterre,
confondu l'ordre de tous ces événemens.

Fin du premier livre.

LIVRE DEUXIÈME.

LA reine ſembloit triompher; &, ſe repoſant ſur l'ordre qu'elle avoit donné au duc de Buckingham de raſſembler des troupes, elle entreprit une promenade avec le roi, dans différentes provinces, moins pour faire honneur à ce prince, que pour ſe concilier à elle-même l'eſtime & l'affection du peuple par ſes manières douces & inſinuantes. Elle entendoit merveilleuſement l'art de gagner les cœurs; & ſon autorité eût été bien mieux établie par cette voie, ſi la grandeur de ſon ame ne lui eût fait dédaigner un moyen qu'elle trouvoit indigne d'elle. Cependant, après tant d'efforts que ſes ennemis avoient faits pour s'attirer la faveur du public, elle ſe crut obligée d'employer contre eux les mêmes armes; & cet eſſai lui réuſſit ſi bien, que pluſieurs hiſtoriens lui attribuent le deſſein de profiter de la diſpoſition où elle avoit mis les peuples de pluſieurs provinces, pour s'emparer abſolument de l'autorité royale, en perſuadant à ſon mari d'abdiquer la couronne, & de lui réſigner tous ſes droits, juſqu'à la majorité du prince Edouard. Mais tout le détachement de Henri pour les grandeurs du monde,

e faire consentir à cette pro-

oit à croire le duc d'Yorck
ueur que cette princesse avoit
enant l'administration, lorsque
dit que le comte de Salisbury
n corps de troupes, pour de-
i roi de l'assassinat de son fils,
re de l'infraction d'une amnistie
ée solemnellement au conseil.
irrêtée, dans sa route, à Co-
:kshire. L'approche du comte
us d'épouvante, qu'on apprit,
, que le duc d'Yorck armoit
is le pays de Galles. Mais la
sur les ordres qu'elle avoit
istres, dépêcha seulement au
set, pour le charger de faire
mp dix mille hommes sous le
de milord Audley. L'ordre par-
it donner à ce général, fut de
sur le comte & sur sa troupe,
it monter le nombre qu'à cinq
mes. Mais c'étoit se promettre
sur un ennemi de cette pru-
e valeur. Quoiqu'il fût si infé-
re, la crainte ne put le faire
ra seulement la ruse, pour

qui ne leur permit plus de penſer qu'à la fuite. Le duc d'Yorck prit le parti de s'embarquer pour l'Irlande, tandis que les comtes de Saliſbury & de Warwick ſe retirèrent à Calais avec le comte de la Marche ſon fils, qui étoit alors âgé de dix-neuf ans.

Ce n'étoit pas la ſeule eſpérance de rétablir ſes affaires en Irlande, qui faiſoit prendre cette route au duc d'Yorck; il y étoit attiré ſur les traces de milady Nevill, qui, dans l'embarras où elle s'étoit trouvée par les propoſitions de la reine, avoit mieux aimé ſe dérober de la cour, que d'y acheter ſa faveur au prix dont on l'avoit fait dépendre. Cette princeſſe, en approuvant le conſeil qu'elle avoit reçu de Sommerſet, avoit pris occaſion du premier ſuccès de cet artifice, pour former un autre deſſein dont elle eſpéroit des fruits beaucoup plus importans. C'étoit pour quelque entrepriſe de cette nature, qu'elle avoit gardé ſi long-temps milady Nevill auprès d'elle. Ne pouvant douter qu'elle ne conſervât toujours ſon ancien pouvoir ſur le duc d'Yorck, elle lui avoit propoſé de ſe rendre, pendant la nuit, dans un village qui étoit à peu de diſtance de ſon camp, & de le faire avertir qu'elle y étoit venue pour ſe procurer encore une fois la ſatisfaction de le voir. Ce qu'elle auroit jugé à propos de lui

dire ou de faire pour lui dans le rendez-vous où elle l'auroit engagé, avoit été abandonné à ſon choix ; parce que la reine s'imaginant bien qu'il ne ſe feroit point accompagner d'un corps de troupes conſidérable dans une partie d'amour, ſe propoſoit de le faire enlever par l'élite de ſa cavalerie, dont elle avoit déjà diſpoſé les chefs à cette entrepriſe. Milady Nevill, accoutumée à joindre les plus nobles ſentimens aux foibleſſes du cœur, dédaigna intérieurement une ſi vile commiſſion ; &, quoiqu'il lui reſtât peu d'inclination pour le duc, elle ne put entendre ſans douleur qu'on lui propoſât de trahir un homme qu'elle avoit aimé. Mais, n'oſant rejeter ouvertement des inſtances qui étoient accompagnées d'autant de menaces que de promeſſes, elle feignit de s'y rendre, dans la réſolution d'avertir le duc du péril qui le menaçoit, & de chercher enſuite une retraite où elle pût trouver la fin de tant d'aventures dont elle commençoit à ſe laſſer. Elle ſe fit conduire dans le village que la reine lui avoit marqué ; mais, au lieu d'inviter le duc à s'y rendre, elle lui avoit écrit qu'il devoit ſe garder de quitter ſon camp, s'il ne vouloit expoſer ſa vie.

Cependant, comme le duc d'Yorck ne put recevoir cette lettre ſans apprendre du meſſa-

ger, que milady Nevill étoit dans un village peu éloigné, il y envoya deux de ſes plus fidèles Officiers, tant pour l'engager à ſe laiſſer conduire dans ſon camp, que pour tirer d'elle un ſecret qu'elle ne lui avoit communiqué qu'à demi. Ils eurent toute la facilité qu'ils ſouhaitoient de l'entretenir. Mais, après avoir reconnu, par leurs offres, qu'elle les trouveroit diſpoſés à la ſervir avec zèle, elle les pria de la conduire au port voiſin, en leur faiſant eſpérer que le duc leur tiendroit compte de ce ſervice. L'ordre que les gens du roi avoient de lui obéir, leva tous les obſtacles qu'elle en auroit pu craindre. Son intention étoit peut-être de paſſer en Irlande, où elle avoit demeuré aſſez long-temps pour s'y être formé des habitudes; & ſans doute qu'elle marqua ce deſſein à ſes guides, puiſqu'ils le rapportèrent au duc d'Yorck. Mais, dans les alarmes qui la faiſoient fuir, elle monta ſur le premier vaiſſeau qu'elle trouva prêt à faire voile. C'étoit un de ceux que le comte de Warwick avoit amenés de Calais, & celui qui avoit ordre de ſe tenir diſpoſé à partir pour ſervir à la retraite du jeune comte de la Marche, ſi le ſort des armes ſe déclaroit contre ſon père. Cette nuit étant la même que le chevalier Trollop avoit choiſie pour ſe ranger du parti du roi, c'étoit auſſi celle où le comte de

il oublia le juste ressentiment qu'il avoit de la conduite de sa fille, pour lui faire expliquer en quoi elle avoit offensé la reine. Milady Nevill, rentrant alors dans le cours de la vérité, dont elle lui apprit toutes les circonstances, obtint bientôt sa grace en faveur d'une si belle action. Mais on voulut savoir tout ce qu'elle avoit pu découvrir des desseins de la reine dans la familiarité où elle avoit vécu avec elle, & cette curiosité la replongea dans d'autres peines.

Si l'on a suivi toutes les circonstances de sa conduite, on trouvera son caractère assez extraordinaire pour avoir mérité justement l'attention des historiens, & l'admiration qu'elle a obtenue dans sa patrie. C'est un mêlange bizarre des vertus & des vices qui paroissent le moins faits pour être réunis ; toute la noblesse, la droiture & la générosité d'un sang illustre, avec le déréglement d'inclinations & la corruption de mœurs qui rendent une femme méprisable dans les conditions les plus communes. Elle résista long-temps à tout le poids de l'autorité paternelle ; & l'unique aveu que le comte put tirer d'elle, fut que la reine avoit juré la perte du duc d'Yorck ; & que les raisons d'état dont elle coloroit sa haine, n'étoient que le voile de ses ressentimens personnels. Il falloit qu'elle eût pénétré beaucoup plus loin dans les

crets du miniſtère, puiſqu'ajoutant un conſeil cette déclaration, elle preſſa ſon père de ppoſer au deſſein que le duc pourroit former rentrer en Angleterre; &, ſans ſe laiſſer anler par les prières ni par les menaces, e refuſa conſtamment de trahir la reine & duc de Sommerſet.

Cependant la conduite des vainqueurs jeta elque jour ſur ce qu'elle annonçoit avec tant bſcurité. La reine étant retournée à Londres nme en triomphe, convoqua l'aſſemblée du lement; &, craignant peu de réſiſtance tête de ſes troupes, elle fit déclarer le d'Yorck & ſes principaux adhérens, en- s de l'état, & coupables de haute trahiſon. leurs biens furent confiſqués par la même ice; & cette rigueur s'étendit juſqu'à leurs dans, qui furent déclarés incapables de r aucune charge publique juſqu'à la ne génération. Le duc d'Exceſter fut le la charge de grand-amiral, qui n'étoit re remplie; &, tandis qu'il mettoit un rdre dans la marine, le duc de Som- ut ordre d'aller prendre poſſeſſion de rnement de Calais. A la vérité, il paiſément que le comte de Warwick it cette place, ou qu'étant preſque , il ne ſeroit point capable d'une

ſorte réſiſtance. Cependant la valeur des officiers ſuppléant au nombre, le duc ſe vit contraint de ſe retirer à Guines, pour s'y donner le temps d'augmenter ſes forces. La reine fit équiper ſur le champ quelques vaiſſeaux à Sandwich, ſous le commandement du chevalier Manford. Mais le comte de Warwick étant remonté ſur les ſiens, les ſurprit dans le port au moment qu'on s'y attendoit le moins, fit tous les officiers priſonniers, & les mena à Calais, où le comte de la Marche en fit exécuter douze, par repréſailles de quelques exécutions auſſi ſanglantes que la reine avoit fait faire à Londres après la rencontre de Ludlow.

Quoique le comte de Salisbury n'eût tiré de ſa fille que des explications imparfaites, elles lui ſuffirent pour juger que la liberté ou la vie du duc d'Yorck étoit menacée par quelque trahiſon; & ce fut ſur cette crainte que, l'ayant fait avertir de ne pas abandonner l'Irlande, il forma le plus fatal deſſein que la reine eût à craindre pour la ruine de tous les ſiens. La province de Kent ayant marqué, dès le commencement de la guerre, un zèle éclatant pour la maiſon d'Yorck, il ne douta point que le même feu n'y pût être aiſément rallumé, ſur-tout dans des circonſtances où la cour y faiſoit faire les plus rigoureuſes informations contre les

chefs de l'ancienne révolte. Falcombrige, qu'il y fit paſſer de Calais, l'ayant confirmé dans cette eſpérance, il le chargea d'y répandre un manifeſte, où, pour s'aſſurer également de tous les ordres de la province, il atteſtoit le ciel, qu'il n'avoit point d'autre motif, en prenant les armes, que de délivrer le pauvre peuple de l'oppreſſion ſous laquelle il gémiſſoit, & de lui aſſurer ſes libertés & ſes privilèges. Ainſi, ſans nommer le duc d'Yorck, parce qu'il ſe tenoit sûr de ſes partiſans, il mettoit dans ſes intérêts juſqu'à ceux qui avoient le plus d'éloignement pour la ruine des Lancaſtre. Avec l'armée nombreuſe qu'il comptoit de lever en un moment par cette ruſe, il étoit réſolu d'aller droit à Londres, où ſon parti ne manquoit pas d'intelligences, de ſe rendre maître de la ville, & de fondre enſuite ſur la cour qui étoit ſans défenſe à Coventry, pour arracher auſſi-tôt le ſceptre de la main du roi, & l'offrir au duc d'Yorck, qu'il rappelleroit alors d'Irlande.

Un ſi grand projet ne pouvoit être formé par deux hommes plus capables de l'exécuter. Les comtes de Salisbury & de Warwick, partis de Calais avec quinze cens ſoldats, ſe trouvèrent à la tête de quarante mille en arrivant aux portes de Londres. Elles leur furent ouvertes par les habitans, qui étoient diſpoſés à

les recevoir. L'archevêque de Cantorbéry, les évêques de Londres, de Lincoln, & de pluſieurs autres villes ſe déclarèrent pour eux. Ils ne trouvèrent d'oppoſition que de la part du lord Scales, gouverneur de la Tour, qui, étant arrivé auſſi-tôt qu'eux avec quelques troupes, menaça de détruire la ville à coup de canons. Ils prirent le change, en ſe laiſſant amuſer par ſes eſcarmouches : & c'eſt la ſeule faute qu'il y eut à reprocher à leur prudence. Scales vouloit donner à l'armée du roi le temps de ſe raſſembler. Le duc de Sommerſet, revenu nouvellement de Guines, & le duc de Buckingham furent nommés pour la conduire ; ou plutôt, la reine la commandoit elle-même, puiſque, malgré la préſence du roi, rien ne s'y faiſoit que par ſes ordres. Elle s'avança vers les mécontens juſqu'à Northampton, où elle campa dans la plaine, ayant à dos une petite rivière, qu'elle s'étoit hâtée de paſſer, de peur que les ennemis ne ſe ſerviſſent de cette barrière pour retarder le combat.

Le jeune comte de la Marche, qui s'étoit mis à la tête de ſon parti, n'eut pas plutôt appris que le temps qu'on perdoit à Londres avoit donné au roi celui de raſſembler ſes troupes, qu'il pria le comte de Salisbury de demeurer dans la ville pour faire tête au lord Scales,

les principales circonſtances de cette mémorable journée, que j'emprunterai une partie de ſes termes. Le 19 juillet 1460, dit cet hiſtorien, l'armée des ſeigneurs s'avança vers celle du roi. Le comte de Warwick commandoit l'aile droite, le lord Cobham étoit à la gauche, & le comte de la Marche au centre. Les ducs de Sommerſet & de Buckingam étoient à la tête de l'armée royale, pendant que la reine ſe tenoit à quelque diſtance pour obſerver les événemens, & pour diſtribuer ſes ordres : le roi demeura au camp dans ſa tente, attendant le ſuccès d'un combat, qui, ſelon les apparences, devoit lui aſſurer la couronne, ou l'en priver pour jamais. La bataille ne commença qu'à deux heures après midi, après que les ſeigneurs eurent fait publier dans leur armée, qu'on ſe fît une loi inviolable de ne faire aucun mal au roi, d'épargner les ſimples ſoldats, & de faire main-baſſe ſur les officiers. Un hiſtorien anglois prétend que par ce dernier ordre, qui fut compris de tout le monde, ils entendoient les ducs de Sommerſet & de Buckingham, auxquels le comte de Warwick portoit une haine perſonnelle. On combattit deux heures (1) avec tant de furie, que le champ de bataille étoit couvert de morts.

(1) Quelques hiſtoriens diſent cinq heures.

Le comte de Salisbury, qui voyoit une partie de ſes projets exécutés par ſon fils, dépêcha auſſi-tôt en Irlande, pour inviter le duc d'Yorck à venir prendre poſſeſſion de la couronne. Le temps qui étoit néceſſaire au duc pour le voyage fut employé à convoquer un parlement; & dans cet intervalle, les vainqueurs uſèrent de l'autorité royale pour tout ce qui étoit convenable à leurs intérêts.

Il ſembloit effectivement que le duc d'Yorck n'eût qu'à paroître, pour recueillir tous les fruits de la victoire. Cependant, ſoit qu'il fût arrêté par quelques raiſons politiques qui l'obligèrent encore à la modération, ſoit qu'il ne trouvât point le parlement diſpoſé à ſeconder tous ſes déſirs, il ne fit point tout l'uſage qu'il pouvoit du ſuccès de ſes armes. S'étant rendu à la chambre des ſeigneurs qui étoient déjà aſſemblés, il ſe plaça près du trône, comme s'il eût attendu qu'on le priât d'y monter. Mais il eut, comme Jules Céſar, le chagrin de voir régner autour de lui un ſilence qui glaça ſon courage. L'archevêque de Cantorbéry augmenta ſa confuſion, en lui demandant s'il avoit ſalué le roi depuis ſon arrivée. Sa rougeur le trahit à cette queſtion. Il répondit au prélat, qu'il ne connoiſſoit perſonne à qui il dût cet honneur; & ſortant de la chambre avec les marques d'un vif dépit,

continuellement des bourgeois de Durham, dont tous les reſpects lui paroiſſoient forcés, & qui lui faiſoient trop valoir le péril auquel ils s'expoſoient en lui accordant un aſyle. Elle étoit ſans argent, ſans armes, ſans relations, dont elle pût eſpérer des ouvertures, enfin ſans la moindre apparence de ſecours & de conſeils. Ce fut dans une ſituation ſi accablante, qu'elle reçut l'ordre de retourner à Londres. L'intérêt de ſa gloire, ſa tendreſſe pour ſon fils, la haine qu'elle portoit à ſes ennemis, furent les aiguillons qui excitèrent toute la grandeur de ſon ame, & qui lui firent entreprendre ce qu'elle n'auroit oſé ſe promettre au plus heureux temps de ſon autorité & de ſa puiſſance. Mais ſi l'on a peine à reconnoître une femme dans les héroïques deſſeins qui lui réuſſirent, on reconnoîtra bien moins une reine dans les triſtes aventures dont ils furent ſuivis; & cette variété d'événemens va former une lecture ſi intéreſſante, que, ſi je ne parlois ſur la foi de tous les hiſtoriens, on me ſoupçonneroit d'avoir transformé en roman une des plus ſérieuſes parties de l'hiſtoire.

Après avoir excité ſa mémoire à ſe rappeler tous les noms qui avoient fait quelque bruit dans la guerre, & ceux qui avoient été mêlés particulièrement dans la querelle de la maiſon royale, la reine ſe ſouvint que les lords Roos &

rurent de toutes les provinces voiſines, avant que le duc d'Yorck & ſes amis euſſent le moindre ſoupçon de l'orage qui les menaçoit.

Il croyoit la reine en France; & s'il avoit ſouhaité ſon départ comme le ſeul moyen de jouir tranquillement de tous ſes avantages, il regrettoit depuis quelque temps qu'elle fût échappée à ſa vengeance. Milady Nevill, rétablie dans l'amitié de ſon père, avoit perdu les idées de retraite qui lui avoient fait quitter ſa patrie; & rappelée à Londres par la diſgrace de la reine, dont le reſſentiment ne lui paroiſſoit plus à redouter, elle n'avoit pas réſiſté à l'ambition qui lui avoit fait revoir avec plaiſir le premier homme de l'état dans ſon amant. Le duc s'étant attaché à elle avec de nouveaux empreſſemens, elle s'étoit rendue plus facilement à ſes inſtances qu'à celles de ſon père. L'éloignement de la reine ſembloit lever le ſcrupule qu'elle avoit eu de la trahir. Enfin, dans les explications qu'elle avoit eues avec lui ſur l'aventure de Ludlow, non-ſeulement elle lui avoit découvert le riſque qu'il avoit couru pour ſa liberté, mais le félicitant encore d'avoir ſuivi les conſeils de ſon père, qui l'avoient retenu en Irlande, elle lui avoit appris que ſa mort avoit été jurée entre la reine & le jeune duc de Sommerſet. Sans approuver leur ſerment, milady

t-elle le moyen de la ſatisfaire par les défis & es menaces qu'elle lui fit continuellement, en ui reprochant qu'un homme qui aſpiroit à la couronne, avoit la lâcheté de ſe laiſſer enfermer ar une femme. Le duc avoit marqué juſqu'alors eaucoup de prudence & de conduite ; mais mporté par ſes reſſentimens, il ne s'impoſa plus e bornes. Ces reproches lui étoient faits par rit : il y répondit de même par les plus injuieuſes accuſations. Il traita la reine d'inceſeuſe & d'adultère, dans le commerce qu'il i attribuoit avec les deux Sommerſet ; &, peignant comme un monſtre d'incontinence d'ambition, il ſe glorifioit d'être appellé par iel à la punition de ſes crimes. Ils s'irrint ainſi mortellement pendant huit jours ; le comte de Salisbury n'eût retenu le duc, oit couru mille fois à la vengeance, ſans pour le nombre, & au mépris de tous ſards.

eine, qui le tenoit trop bien renfermé aindre qu'il pût lui échapper, jouiſſoit plaiſir de voir ſa victime entre ſes & s'occupoit à méditer ſon ſupplice. lenteur néanmoins l'auroit expoſée à evers, ſi le duc ſe fût aſſez modéré dre le comte de la Marche ſon fils, éja levé vingt-trois mille hommes,

avec lesquels il accou
Mais il crut s'appercev
avoit divisé ses forces da
les vivres, n'avoit re
corps de troupes qui ne
Il se flatta qu'en fonda
temps de la défaire en
ou de l'enlever, avant
de son armée pussent
conseils du comte de S
capables de lui faire a

Il ne se trompoit p
assez mal accompagn
que c'étoit un artifice
l'attirer hors de ses
quinze mille homme
les déroboit à la vu
duc se fut-il avancé
connut son imprude
de la réparer, en se
pas; mais la honte
suppléer à la petite
périence & son co
contre la premièr
repoussa même ave
se présentant pas
quinze mille hom
lui, il se soutint qu

rencontre ineſpérée d'un mi
à la reine autant de ſurpriſe
lui avoir rendu co
pour ſon ſervice
vengeance qu'elle
père, il lui appri
belle occaſion de
wick, & peut-
ſes mains, en
aimoit avec la
d'*Elizabeth Wo*
France avec lu
rendant auprès
de Northampt
pour y paſſer
Jacqueline de
& née de ſo
Richard Wo
dans ſon enf
plus zélés p
elle avoit e
perdre ſon
& celui de
le vainquei
état de ſa
le voyage
cuillir qu
mère. Le

déſordre, à peine eut-elle le pouvoir d'arrêter une armée ſéditieuſe, qui ſe croyoit en droit de lui faire acheter ſes ſervices. Elle la fit rentrer néanmoins dans ſon camp ; &, tandis qu'elle retournoit au château du duc de Sommerſet, on lui préſenta Eliſabeth Woodwille, qui, dans l'alarme où elle étoit avec toute la ville, venoit lui demander volontairement ſa protection. Rien n'étoit ſi propre à lui faire oublier le chagrin qu'elle avoit reſſenti du mépris de ſes ordres. Elle la reçut avec l'admiration qu'on ne pouvoit refuſer à ſes charmes ; &, rappelant les ſervices que ſon mari avoit rendus à la maiſon de Lancaſtre, elle en prit naturellement occaſion de la combler de careſſes.

Pendant ce temps-là, le comte de Warwick apprenoit, du meſſager de la reine, le beſoin que ſa maîtreſſe avoit de ſon ſecours. Il ſeroit parti ſur le champ, s'il n'avoit conſulté que ſon amour & ſon courage ; mais, étant déjà informé des avantages de la reine, & jugeant que ſon deſſein étoit de le venir ſurprendre à Londres, ſa prudence lui fit penſer qu'il avoit plus d'un intérêt précieux à défendre, & qu'il falloit trouver quelque moyen de les réunir. La vengeance de ſon père, la garde du roi & la ſûreté de ſa maîtreſſe étoient trois moyens dont le moindre auroit ſuffi pour

infailliblement mis en déroute, ſi la ſituation du lieu n'eût été favorable aux troupes de la reine. Mais, tandis qu'elles en tiroient avantage pour ſe défendre, celles du camp, qui eurent le temps de s'avancer, le mirent à ſon tour dans un déſordre qui ne put être réparé par l'habileté & la valeur. Il eut peine à ſe dégager, après avoir perdu trois mille hommes; &, ſe ſauvant avec ceux qui purent le ſuivre, il abandonna le roi, qui ſe trouva ainſi libre au milieu des vainqueurs. Les bourgeois de Saint-Albans, irrités du deſſein que l'armée de la reine avoit eu de les piller, firent quelques mouvemens pour ſecourir le comte; mais ils payèrent cette hardieſſe par la ruine de leur ville.

Le roi étoit accompagné, dans ſon caroſſe, de milady Nevill, que le comte de Warwick ſon frère avoit crue propre à lui adoucir les rigueurs de ſon ſort par les agrémens de ſon entretien. Ainſi, la même fortune qui avoit fait remporter deux victoires à la reine, lui livroit encore tout ce qui reſtoit de cher à ſon ennemi depuis la malheureuſe fin de ſon père. Elle jugea que deux femmes qui avoient tant de pouvoir ſur le cœur du comte, lui ſerviroient tôt ou tard à le faire tomber dans le piège qu'il venoit d'éviter; &, ſans leur faire appréhender aucun mauvais traitement, elle donna ordre

qu'elles fuſſent gardées ſoigneuſement. Elle n'ignoroit pas néanmoins qu'elles l'avoient trahie toutes deux ; l'une, en faveur du duc d'Yorck ; & l'autre, par le ſervice qu'elle venoit de rendre au comte de Warwick. Mais ce n'étoit point une vengeance ſubalterne qui étoit capable de flatter la reine ; ou du moins, dans une ame telle que la ſienne, les petits reſſentimens étoient aiſément ſacrifiés aux mouvemens d'une haine plus violente. Si elle fit couper la tête à quelques ſeigneurs qui furent arrêtés dans leur fuite, ce fut moins pour les punir d'avoir pris les armes contr'elle, que pour ôter à ſon ennemi ſes plus braves défenſeurs. Ainſi, en faiſant exécuter le lord *Bouville* & le chevalier *Kiriel*, elle fit grace à pluſieurs autres priſonniers de guerre, qu'elle mépriſoit trop pour les craindre.

Cependant, le comte de Warwick fut d'autant plus heureux dans ſa retraite, que les deux détachemens qui l'avoient attendu ſur le chemin du pays de Galles ayant été battus par le comte de la Marche, il ne trouva point d'obſtacle qui l'empêchât de ſe joindre à ce prince. Leur rencontre ſembloit annoncer une nouvelle bataille à la reine, & perſonne ne s'attendoit, qu'animés comme ils l'étoient tous deux par tant de pertes & d'outrages, ils duſſent choiſir, pour ſe venger, la voie la plus incer-

taine & la plus lente. Ce fut néanmoins Warwick même, qui conseilla au jeune comte de négliger quelque temps la reine, & d'aller droit à Londres pour se faire couronner. Sa maxime avoit toujours été, que le duc d'Yorck se perdoit par ses délais & ses ménagemens. Après avoir aspiré ouvertement au trône, il falloit tout oser, disoit-il, pour s'en assurer promptement la possession; & les compositions auxquelles le duc avoit consenti avoient été comme autant de basses rétractations, qui lui avoient ravi le fruit d'une si noble entreprise. Peut-être ce conseil venoit-il de la confusion qu'il avoit de s'être laissé enlever le roi. Il prévoyoit tout l'usage que la reine alloit faire du nom de son mari; & cherchant à réparer sa faute, il s'imaginoit que le parti du comte de la Marche agiroit avec plus d'audace en servant un chef qui seroit revêtu du même titre.

L'événement fit connoître que c'étoit la meilleure idée qu'il pût inspirer au comte. Ils se hâterent de gagner Londres. L'accueil qu'ils y reçurent augmenta leur confiance. On y avoit appris les désordres que l'armée de la reine avoit commis dans toutes sortes de lieux, l'exemple de Saint-Albans avoit jeté tant de consternation parmi les bourgeois, qu'ils ouvrirent leurs portes & leurs bras à ceux

ronne, étoit dépouillé juſtement de tous les droits qui lui avoient été conſervés pour le reſte de ſa vie.

Quelle fin des travaux de la reine, & quel nouveau changement dans le ſort de Henri, qu'elle croyoit ramener triomphant dans ſa capitale ! elle apprit que c'étoit au comte de Warwick qu'elle devoit attribuer tout ſon malheur. Dans la première chaleur de ſon reſſentiment, elle laiſſa échapper un ordre ſanglant contre ſa ſœur & ſa maîtreſſe ; mais l'ayant auſſi tôt rétracté, elle ſe fit amener ces deux dames, les exhorta à ſe ſouvenir que leur vie étoit entre ſes mains ; ſans les informer de l'étrange révolution qui venoit de ſe faire à Londres, elle leur demanda laquelle des deux ſe ſentoit diſpoſée à rendre au comte de Warwick un ſervice qu'il ne pourroit payer de trop de reconnoiſſance. La défiance qu'elles eurent toutes deux de cette propoſition dans la bouche d'une ennemie déclarée, les empêcha de répondre ; mais reprenant avec une franchiſe capable de lever tous leurs doutes, elle leur déclara que dans la juſte haine qu'elle portoit au comte, elle étoit réſolue de mettre ſa tête à prix ; qu'elle devoit ce châtiment à un ſujet rebelle, qui n'avoit pu être rappelé à ſes obligations par le tragique exemple de ſon père ;

ſon mari, & n'ayant plus d'autre reſſour[ce] qu'une armée dont elle avoit peine à réprimer[la] licence, il ne lui reſtoit peut-être rien de pl[us] favorable à tenter, que de gagner le comte p[ar] des offres extraordinaires. Il connoiſſoit la fier[té] de celle qui prenoit le ton de ſuppliante. C'étoi[t] un appas pour un cœur tel que le ſien. C'en étoi[t] encore un, de trouver une aſſez haute opi[nion] de ſa généroſité dans ſon ennemie, pou[r] le croire capable de ſe laiſſer toucher par l[a] confiance qu'elle marquoit à ſa vertu. Enfin, l'alternative de vengeance & d'amitié qu'elle propoſoit étant un motif preſſant pour ces deux dames, elle s'imagina que le cœur le plus endurci à la haine pouvoit être vaincu par les inſtances d'une ſœur & d'une maîtreſſe. Mais en cédant à la néceſſité qui la forçoit à cette compoſition, elle n'en étoit pas moins réſolue de ſe défaire du comte, s'il rejetoit ſes offres; & la menace de mettre ſa tête à prix n'étoit qu'un voile, pour déguiſer le deſſein où elle étoit de lui ôter la vie par une voie plus courte. Elle laiſſa donc aux deux dames à décider pour laquelle il auroit le plus d'égard & de ſoumiſſion; & la permiſſion qu'elle offrit à l'une des deux, fut de lui donner un rendez-vous dans le lieu qui leur paroîtroit le moins ſuſpect.

La modeſtie ne permettant point à Eliſabeth

Woodwille d'accepter ſeule cette commiſſion, quoiqu'il fût aſſez clair que les ſollicitations de l'amour ſont toujours les plus puiſſantes, ce fut un embarras pour la reine, qui s'étoit propoſé d'en garder une pour lui répondre de la fidélité de l'autre. Cependant, par le conſeil de Sommerſet & de Clifford, elle paſſa ſur cette difficulté. Mylady Nevill eut la liberté d'écrire au comte. Elle lui propoſa de ſe rendre à quatre milles de Londres, dans une terre qui appartenoit à leur maiſon, où elle devoit le joindre par l'ordre de la reine avec Eliſabeth Woodwille, qui étoit chargée, comme elle, de lui faire des ouvertures importantes. Elle lui marquoit, que la reine la faiſant eſcorter de cinquante hommes, il ne devoit point être accompagné d'une ſuite plus nombreuſe.

Le voiſinage de la ville ſembloit propre à bannir toute défiance, & l'amour, ſoutenu par la valeur, ne connoît aucun danger. Cette partie ne parut au comte qu'une aventure de galanterie. La ſeule précaution qu'il obſerva, fut de ſe faire précéder d'une partie de ſes gens en approchant du rendez-vous; & s'étant aſſuré par leur rapport que les dames y étoient déjà avec leur eſcorte, il s'avança d'un air intrépide. Leur conférence dura peu. Ayant rejeté dès le premier mot toutes les propoſitions qui pou-

voient bleſſer ſa gloire, il fut bien plus curieux d'apprendre ce qui retenoit les deux dames au camp de la reine ; & ſachant d'elles-mêmes qu'elles y avoient été gardées fort étroitement, il leur propoſa à ſon tour de profiter d'une ſi belle occaſion pour le ſuivre. S'il prévoyoit quelque réſiſtance de la part de leur eſcorte, il ſe flattoit qu'à nombre égal ſa valeur mettroit l'avantage de ſon côté. Mais il ne ſe défioit pas d'être écouté par Clifford, qui avoit promis à la reine de le tuer auſſi-tôt qu'il le verroit obſtiné à rejetter ſes propoſitions. Ce ſeigneur, dont la main étoit accoutumée à ces actions barbares, s'étoit déguiſé en femme avec deux des officiers qui avoient perdu leur père à Calais. Ils s'étoient rendus au château du comte deux heures avant les dames, ſous prétexte d'être des femmes de leur ſuite, & s'étant approchés du lieu de leur conférence ſans avoir fait naître le moindre ſoupçon à l'eſcorte du comte qui faiſoit la garde à la porte, ils s'étoient poſtés aſſez avantageuſement pour l'écouter & pour le ſurprendre. Cependant ils ne purent entrer dans la chambre où il étoit, ſans ſe trahir par l'ardeur de leur mouvement. Il eut le temps de ſe mettre en défenſe. Armé comme il étoit de toutes pièces, ſon bonheur le garantit des premiers coups, tandis que les cris des

: marques éclatantes. Mais ce que Warwick gnoit par l'arrivée d'un ſi galant homme, ne mpenſoit pas dans ſon eſtime la perte qu'il fit un autre bien, ſans en avoir eu la moindre fiance, & ſans en avoir encore le moindre eſſentiment. On avoit appris avec quelle réſolution Eliſabeth Woodwille l'avoit ſauvé des ains de Clifford, & ceux à qui une action ſi xtraordinaire avoit inſpiré la curioſité de la oir, avoient encore plus admiré ſes charmes, u'ils n'avoient été ſurpris de ſon courage. douard ne s'étoit pas mieux défendu que mille utres, contre la beauté de cette héroïne. Je ne fais qu'obſerver l'origine d'une paſſion qui coûta au comte de Warwick ſa fortune & ſa vie, après avoir fait ſon ennemi mortel d'un prince ingrat qui lui devoit ſa gloire & ſa couronne.

Ils ſe hâtèrent tous deux de partir, avec eſpérance que donne la valeur & la ſupériorité nombre, ſur des ennemis qu'on déteſte & on mépriſe. Mais la reine, qui étoit informée eurs forces, n'avoit pas jugé à propos de ver une bataille ſans avoir augmenté les nes. Si jamais elle avoit été ſenſible à quelque race, c'étoit à l'humiliation que lui avoit ée le triomphe du comte de Warwick, & délivrance de ſes deux captives. Elle étoit tie preſque auſſi-tôt avec ſon mari, pour

aller cacher ſa douleur & ſa confuſion dans les provinces du nord, où la maiſon de Lancaſtre avoit toujours eu beaucoup de partiſans. Elle les trouva ſi peu refroidis, qu'ils s'empreſſèrent de fortifier ſon armée par des recrues conſidérables, & par des corps entiers de nouvelles troupes. Leur diligence ayant égalé leur zèle, elle ſe vit dans peu de jours à la tête de ſoixante mille hommes.

Edouard, qui redevenoit le plus foible, quoiqu'il fût parti de Londres avec quarante mille hommes, n'en perdit pas un moment le deſir d'avancer, ni l'eſpérance de vaincre. Il prit ſa marche vers Yorck, où il apprit qu'Henri & la reine s'étoient rendus. Etant arrivé à Pontefract, la vue d'un lieu où le plus ardent de ſes défenſeurs avoit perdu la vie par la main d'un bourreau, réveilla tout ſon courage avec ſes reſſentimens. Mais quels furent les mouvemens du comte de Warwick en viſitant une place qui lui parut teinte encore du ſang de ſon père! ils avoient à paſſer le pont de *Ferrybridge* pour joindre l'ennemi, qui étoit campé à quelque diſtance de la rivière d'Aire. Le lord *Fitzwater* eut ordre de s'emparer du pont, avec un détachement aſſez conſidérable; mais il y trouva le furieux Cliſford, qui tailla en pièces une partie de ſes gens, & qui le tua lui-même, avec le

bâtard

rappeler tous ſes eſprits. Elle prit l'air & le ton de majeſté, qu'une ſi longue habitude du trône lui avoit rendu comme naturel, & le faiſant même éclater avec plus de force dans une extrémité ſi preſſante, elle préſenta le prince de Galles au voleur : *Mon ami, lui dit-elle, ſauve le fils de ton roi.*

Le nom de roi pénétra de miſérable d'un ſi vif ſentiment de reſpect & de frayeur, qu'il laiſſa tomber ſon épée aux pieds du prince, & ne penſant qu'à lui rendre ſes ſervices, il offrit à la reine tout ce qu'elle le croiroit capable d'entreprendre pour la ſauver elle & ſon fils. Elle lui propoſa de ſe charger du jeune prince, qu'elle n'avoit plus la force de ſoutenir. Il le prit entre ſes bras, tandis que ſe ſaiſiſſant de ſon épée, elle ſe mettoit en état de lui faire à loi, s'il eût été capable de rétracter ſes offres. lais ſon zèle fut ſi conſtant, que ſur la relation 'elle lui fit de la barbarie de ſes compagnons, voulut lui perſuader de retourner à eux, en ſurant qu'il trouveroit le moyen de leur faire ituer ce qu'ils lui avoient enlevé. La reine égardoit plus ſes joyaux comme une perte. éprouvoit que rien ne donne tant de force 'adverſité aux ſentimens de la nature, & ls lui tenoit lieu de tout. La ſeule prière ; fit au voleur, fut de la conduire dans

s'ils avoient avec eux; mais par une
digne d'un autre ſort, il lui défendit
ter, & s'affligeant même de n'avoir
écieux à leur offrir dans leur néceſ-
it éprouver à la reine un ſentiment
ois doivent peu connoître, quand ils
er de leur puiſſance. « De toute ma
, lui dit-elle, ce que je regrette le
e moment, eſt le pouvoir de vous
nſer ». Elle arriva heureuſement à
les ſoins du guide Anglois lui firent
e grande barque, qui la tranſporta
mière province d'Ecoſſe.
eut-elle touché la côte, qu'elle
re toutes les vues que la misère de
utôt que la ſienne, & les alarmes
t eues continuellement pour ſa vie,
mme étouffées depuis la bataille
lle dépêcha les ducs d'Exceſter &
ſet à la cour du duc de Bourgogne,
ter de nouvelles marques de l'an-
lement de ce prince à la maiſon de
Ils étoient deſtinés, comme elle, à
ore par d'étranges épreuves, avant
r quelque jour à relever leur fortune.
alheurs qu'ils eſſuyèrent avant que
en Flandres, les firent tomber dans
nde misère, que n'ayant oſé ſe pré-

avoient été forcés par le comte de Warwick & ſon frère, qui les avoient renvoyés en France, en leur faiſant regarder comme une grace, la vie qu'ils leur accordoient. Edouard avoit cimenté ſon trône par le ſupplice de tout ce qui reſtoit de ſeigneurs attachés à la maiſon de Lancaſtre, & ce déplorable parti ſembloit avoir perdu pour jamais l'eſpérance de ſe relever.

La reine voulut connoître toute l'étendue de ſon infortune, avant que d'expliquer ſes intentions. Son ame ſe roidiſſant contre les plus affreuſes diſgraces, il ſembloit qu'elle ne fût jamais plus forte que dans les momens où tout ſe déclaroit contre elle, & où elle n'eſpéroit plus rien que d'elle-même au-dehors. Elle ſe plaignit que l'écuyer eût abrégé ſon récit pour la ménager; & ſouhaitant même que ſon fils n'ignorât rien de ce qui pouvoit endurcir ſon courage, & le former tout à la fois à la hardieſſe & à la patience, elle voulut qu'il apprît le détail des infortunes de ſon père, & celles qui le menaçoient lui-même.

L'écuyer, qui avoit paſſé effectivement ſur les plus funeſtes circonſtances du malheur de Henri, fut forcé de les reprendre par ſes ordres. Il lui raconta que ce prince, en ſe retirant ſur frontière d'Ecoſſe après la bataille d'Exham,

n'avoit paru négliger ſa femme & ſon fils, que par la perſuaſion où il étoit que le ſénéchal de Normandie, les ducs d'Exceſter & de Sommerſet, & quantité d'autres ſerviteurs fidèles qui veilloient à la ſûreté de deux têtes ſi précieuſes, prendroient ſoin de favoriſer leur fuite, & de les eſcorter dans quelque lieu inacceſſible à leurs ennemis. Il s'étoit imaginé que dans la néceſſité de tourner le dos au vainqueur, leur intérêt commun étoit de ſe diviſer, pour lui faire trouver plus de difficulté à les pourſuivre. Mais s'étant arrêté à Berwick, il y avoit paſſé pluſieurs jours dans une mortelle inquiétude, en voyant arriver les débris de ſon armée ſans recevoir les moindres nouvelles de la reine & du prince. Il s'étoit encore flatté qu'ils avoient pénétré directement dans l'Ecoſſe, & cette eſpérance l'avoit fait avancer juſqu'à Selkirk. Mais après une longue attente & des recherches inutiles, il s'étoit livré à de ſi cruelles alarmes, que ſans conſidérer ce qu'il avoit à redouter pour lui-même, il avoit pris la réſolution de rentrer en Angleterre. Ce n'étoit plus l'eſpoir de ranimer ſon parti, qui le rendoit capable de cette témérité. Il en avoit vu comme expirer les reſtes à Exham, & les Ecoſſois qui étoient échappés au carnage, paroiſſoient rebutés d'une ſi malheureuſe entrepriſe. Mais

n'ayant

ement ; mais quand le mauvais état de
eau ne l'auroit pas retenue malgré elle
e, elle auroit cru faire injure au duc
ogne en le ſoupçonnant d'une lâche
Loin de s'arrêter à cette penſée, elle
nander la permiſſion de traverſer une
ès états, pour ſe rendre dans le duché
ui appartenoit au duc de Calabre ſon
a peu d'apparence que les ducs
& de Sommerſet fuſſent encore à
duc de Bourgogne, & qu'ils y
long-tems des libéralités de ce
y avoir été reconnus dans leur
qu'on ne trouve nulle part qu'ils
la reine à l'Ecluſe ou dans ſon
landres. Peut-être n'y vinrent-ils
ès ſon départ, & lorſqu'elle ſe fut
s de Louis XI à Chinon.
ıſtifia, par toutes ſortes de ſoins
s, l'opinion qu'elle avoit eue de
. Il étoit à Heſdin, ſon ſéjour
où il lui envoya non-ſeulement
'argent, dont il lui fit dire galam-
croyoit moins pourvue que de
courage, mais encore un déta-
ſidérable pour la garantir des in-
garniſon de Calais, & pour la
ſu'à la frontière de ſes états. Sans

laquelle elle recevoit ſes ſoins, devoit lui perſuader qu'elle regrettoit de ſe voir arrêtée par des raiſons qu'elle ne pouvoit vaincre. Mais il étoit marié. Quelle apparence qu'une veuve de ſon âge pût lui ſacrifier, non-ſeulement ſon honneur, mais encore toutes les eſpérances de fortune qu'elle pouvoit fonder naturellement ſur ſa jeuneſſe & ſur ſa beauté? Si elle ne ſe flattoit pas encore que le roi penſât à l'élever ſur le trône, peut-être lui avoit-elle déjà connu aſſez de foibleſſe pour eſpérer de le mener bien loin, avec un peu d'art & de ménagement. L'inconſtance même qui lui faiſoit chercher continuellement de nouveaux plaiſirs juſques dans les familles bourgeoiſes de Londres, ne la réfroidiſſoit pas pour les ſoins qu'il lui rendoit ſecrètement. Outre qu'il faiſoit valoir lui-même ſa légèreté, comme le déſeſpoir d'un cœur qui travaille à ſe ſoulager de ſes peines, elle en concluoit qu'un prince, à qui l'amour faiſoit commettre tant d'indécences, pourroit bien oublier quelque jour la diſtance qu'il y avoit entre elle & lui, & paſſer ſur toutes ſortes de difficultés pour ſe ſatisfaire, lorſqu'elle l'auroit enflammé juſqu'à ſe rendre néceſſaire à ſon bonheur.

Ainſi ſe partageant entre ſon goût & ſon ambition, Eliſabeth recevoit ſucceſſivement le

à ce prince, que, pour éviter de ſe commettre avec un homme auſſi fier que le comte, il étoit à propos qu'il daignât ſe dérober par une porte ſecrète, & reprendre furtivement le chemin de Londres. Cette propoſition jeta Edouard dans une agitation furieuſe. Après avoir délibéré quelques momens, il ſe plaignit de la néceſſité où il étoit, pour l'honneur d'Eliſabeth, de céder à un ſujet préſomptueux, qui ſembloit le braver continuellement. Et donnant enſuite un autre tour à ſes plaintes: Quelles ſont donc ſes prétentions, dit-il à Eliſabeth? Il eſt marié, & je ne le ſuis pas. Ce reſſentiment ne l'empêcha point de ſe retirer; & le comte de Warwick, qu'on avoit trouvé le moyen d'arrêter un moment, n'apperçut rien qui bleſſât ſes yeux.

Eliſabeth raiſonnant ſur les dernières expreſſions du roi, y trouva plus que jamais de quoi nourrir ſes flatteuſes prétentions. Elle en devint beaucoup plus réſervée pour le comte, quoique, dans la vue de ſe délivrer d'un obſtacle qu'il ſe voyoit oppoſer ſouvent, il eût pris occaſion de l'aventure de ſa fille, pour faire paſſer ſa femme & ſes enfans à Calais. C'étoit dans le même tems que Vauclerc arrivoit à Londres. Il étoit ſi diſpoſé par ſes noires agitations à recevoir tous les conſeils

ère qu'il étoit d'Edouard, paroiſſoit auſſi
que les autres à ſa ruine.
e ſavoit déjà, par l'aveu de milady Nevill,
le duc étoit ſon amant; & qu'étant d'ail-
attaché au comte de Warwick par ſon
age avec ſa fille, il étoit naturel qu'il prît
que part au reſſentiment des Nevill. Elle
prenoit de même que le marquis de Mon-
u devoit être ſenſible à la diſgrace de ſon
re; & l'archevêque, qui étoit leur proche
rent, avoit pu s'affliger auſſi de voir oublier
ôt leurs ſervices. Mais, quelque expérience
'elle eût faite, pendant toute ſa vie, de
nconſtance des Anglois, elle eut tant de peine
concevoir une révolution de ſentimens qui
oit juſqu'à faire violer, à l'un, les droits du
g; à l'autre, les engagemens de l'honneur; &
prélat, la fidélité qu'il avoit jurée le premier
eu duc d'Yorck & à ſes deſcendans, que,
rapportant à peine au témoignage de ſes
es yeux, elle preſſa milady Nevill de
re mieux comprendre une ſi étrange al-
on.

Cauſe en étoit ſi ſimple, que ce fut un
ujet d'étonnement pour la reine. Burchier
attendu de la reconnoiſſance d'Edouard
icitations à la cour de Rome, pour lui
btenir la dignité de cardinal. Il n'avoit

vues plus profondes, dont toutes les raiſons qu'on lui ſuppoſoit n'étoient que le prétexte. Il étoit l'héritier préſomptif de la couronne. Il voyoit ſon frère haï d'une partie des grands & de ceux qui l'avoient le mieux ſervi. Sans faire éclater encore ſes eſpérances, il ſe flattoit qu'en laiſſant échauffer la querelle, il ſeroit peut-être aſſez heureux pour en recueillir les fruits. S'il eſt étonnant qu'il n'eût pas fait cette confidence au comte de Warwick & à ſa ſœur, c'eſt apparemment qu'il ſe croyoit sûr de les faire entrer tôt ou tard dans ſes deſſeins ; & que, dans la néceſſité où ils étoient d'employer le ſecours & le nom de la maiſon de Lancaſtre, il ne vouloit pas les expoſer tout d'un coup au remords d'une double trahiſon; à moins qu'on ne veuille ſuppoſer qu'elle étoit déjà commune entr'eux, & qu'ils agiſſoient de concert. Quoi qu'il en ſoit, autant qu'il étoit important pour la reine de ſavoir quel fond elle avoit à faire ſur les motifs de ceux qui s'offroient à la ſervir, autant deviendra-t-il agréable au lecteur d'avoir connu les premiers reſſorts des grands événemens qui ſe préparent, & d'admirer combien les plus étranges révolutions ſont quelquefois légères & faciles à prévenir dans leur ſource.

Il reſta ſi peu de défiance à Marguerite après cette

)lication, que, s'ouvrant avec la même
, elle ne fit pas difficulté de confeſſer
r Nevill, que ſes propres deſſeins
encore fondés que ſur de ſimples eſ-
Elles étoient même diminuées depuis
ée d'Ecoſſe, par mille contre-tems
ſoient craindre plus d'obſtacles qu'elle
it prévu à ſe procurer des ſecours
)it crus preſqu'infaillibles. Sans comp-
ıs qu'elle avoit déjà eſſuyé du duc
gne, & celui même du duc de Ca-
ne lui avoit pas mieux fait eſpérer
Sicile ſon père, elle apprenoit à
ne lui reſtoit pas beaucoup plus de
ı côté de la France & de celui du
tagne, quoiqu'elle eût également
ces deux puiſſances. Louis XI ayant
)jet de rendre ſon autorité abſolue
l'étendue de ſes états, penſoit à
pouvoir exceſſif des grands. Les
ırgogne & de Bretagne étoient les
ıbles, autant par l'habitude qu'ils
née de l'indépendance, que par la
: leur domaine & la multitude de
Les attaquer tous deux à la fois,
ıtrepriſe qui ſurpaſſoit ſes forces;
)it flatté de les ruiner ſucceſſive-
: duc de Bretagne fut le premier

contre lequel il résolut de tourner ses armes. Il en avoit un prétexte dans le refus qu'Arthus III avoit fait de prêter l'hommage-lige au roi Charles VII. François II, successeur d'Arthus, l'avoit refusé de même ; & le roi, trop foible alors pour exiger une soumission que les ducs de Bretagne contestoient depuis long-tems, n'avoit pu suivre l'exemple de Charles V, qui, sur quelques démêlés de la même nature, avoit fait confisquer & réunir le duché de Bretagne à la couronne, par arrêt de la cour des pairs. Louis XI, résolu d'entreprendre ce qui n'avoit pu être exécuté par son prédécesseur, avoit déjà fait filer quelques troupes dans l'Anjou; & Morvilliers, son chancelier, avoit défendu de sa part au duc de Bretagne, de s'attribuer le droit de souveraineté dans ses états. A la vérité, le duc, qui s'étoit trouvé surpris, avoit eu recours à la ruse. Il avoit demandé un délai de trois mois pour consulter ses sujets. Mais s'étant servi de ce tems pour cabaler en France parmi les grands, il avoit formé contre Louis une ligue formidable, sous le nom de *ligue du bien public*.

Cette nouvelle commençoit à se répandre, lorsque la reine étoit arrivée à Paris. En découvrant ses craintes à milady Nevill, elle ne lui promit pas moins de tout entreprendre pour

obtenir l'assistance de Louis. Si elle n'en obtenoit pas un corps de troupes réglées, elle ne doutoit pas du moins qu'il ne lui accordât la permission qu'elle avoit déjà eue, d'engager des volontaires à son service. Le sénéchal, qui fut appelé à la fin de cet entretien, offrit tout son crédit & toutes ses richesses. Enfin, ne demandant à la sœur du comte de Warwick que le tems de se rendre à la cour, Marguerite la pria d'attendre son retour, & de faire savoir à son frère la reconnoissance dont elle étoit pénétrée pour ses offres. Elle partit pour Chinon, où Louis étoit avec toute sa cour. Ses demandes & la manière de les faire étoient méditées. Comme milady Nevill n'avoit pas exigé que les propositions de son frère fussent cachées au roi, elle se promit que, malgré tous les projets que ce prince méditoit lui-même, il ne laisseroit pas échapper une si belle occasion de porter le trouble en Angleterre. L'alliance d'Edouard & du duc de Bourgogne avoit commencé à lui donner de l'ombrage. Il savoit même que le duc de Bretagne avoit cherché à se ménager un appui du côté des Anglois. Dans les principes de sa politique, la ruine ou l'abaissement d'un ennemi étoit pour lui un accroissement de grandeur & de puissance.

Des idées si flatteuses occupèrent agréable-

ment la reine jusqu'à Chinon. Mais, avant qu'elle eût pu se présenter au roi, milady Nevill, arrivée aussi-tôt qu'elle, lui fit demander avec tant d'impatience à lui parler, qu'elle rompit tout autre engagement pour la recevoir. Cette dame venoit, non-seulement lui témoigner une honte extrême d'avoir été employée par son frère à des ouvertures dont les fruits s'évanouissoient tout d'un coup, mais lui conseiller à elle-même de ne pas les hasarder au roi, si elle ne vouloit avoir la confusion de les voir désavouées. En un mot Vauclerc, dépêché par le comte de Warwick, étoit arrivé à Paris presque au même instant que la reine en sortoit, avec ordre d'imposer silence à milady Nevill, si elle ne l'avoit point encore rompu ; ou de lui faire rétracter toutes ses propositions, si elle les avoit faites à la reine.

Une inconstance si extraordinaire ayant rempli cette princesse de colère & d'indignation, la sœur du comte, qui se crut intéressée à se justifier dans un lieu où elle ne se croyoit pas à couvert de son ressentiment, lui raconta par quel nouveau caprice d'Edouard tous les projets des seigneurs mécontens avoient été renversés. On n'a pas su s'il s'étoit défié de quelque trame secrète ; mais, se rendant aux avis de son conseil qui le pressoit de se marier, & n'osant

s'expliquer ſur le ſeul mariage qu'il déſiroit au fond du cœur, il avoit conſenti à faire demander au roi Louis XI la princeſſe *Bonne* de Savoie, qui étoit élevée à la cour de France auprès de la reine Charlotte ſa ſœur. Il avoit propoſé au comte de Warwick de ſe charger de cette négociation ; &, dans la réſolution feinte ou ſincère d'oublier Eliſabeth Woodwille, il avoit dit au comte mille choſes obligeantes ſur l'eſpérance qu'il avoit de racheter ſon amitié par ce ſacrifice. C'étoit effectivement le droit le plus inviolable qu'il pût acquérir ſur un homme ſi paſſionné. Le comte avoit étouffé auſſi-tôt ſa haine ; & faiſant entrer ſes complices dans les mêmes ſentimens, il avoit accepté l'ambaſſade de France, ſans autre ſûreté que la parole de ſon maître. Dès le même jour, le roi avoit ceſſé de voir Eliſabeth. Le regret d'avoir manqué le trône la fit retourner à Northampton ; & le comte, qui avoit aſſez pénétré ſes vues pour craindre qu'une ardeur empreſſée à la revoir n'eût l'air d'un triomphe qui pouvoit irriter ſon chagrin, feignit de ne pas remarquer qu'elle ſe fût éloignée de Londres. Mais, ayant fait avertir auſſi-tôt ſa ſœur, il ſe hâtoit de faire les préparatifs d'une ambaſſade, dont le ſuccès lui paroiſſoit moins important pour le roi que pour lui-même.

Marguerite avoit écouté ce récit avec une curioſité qui n'avoit pas diminué ſon indignation. Elle avoit partagé ſon attention entre la conduite du comte de Warwick, & celle qu'elle devoit tenir avec ſa ſœur. Il étoit indigne d'un cœur tel que le ſien, de tourner ſa vengeance ſur une femme : mais elle ſe ſouvint qu'elle étoit reine ; &, n'ayant point oublié les engagemens de ſes deux frères & ceux du duc de Clarence & de l'archevêque, qu'elle avoit vus entre ſes mains, elle prit la réſolution de ſe faire remettre toutes ces pièces, dont elle pouvoit faire un terrible uſage contre ſes ennemis. Elle les demanda à milady Nevill, du ton d'une reine qui veut être obéie. Heureuſement pour ſes frères, elle avoit eu la prudence de les laiſſer à Vauclerc. Marguerite n'en croyant point ſes proteſtations, uſa peut-être avec trop de rigueur du droit qu'elle croyoit conſerver encore ſur une ſujette. Elle appela quelques gentilshommes qui la ſuivoient ; &, leur ordonnant de lui apporter tout ce qu'ils trouveroient ſur une femme qu'elle nomma ſon ennemie, elle ſe retira pour l'abandonner à leurs recherches indiſcrètes. Milady Nevill fut traitée avec trop peu de reſpect par des gens qui croyoient ſe faire un mérite de leur zèle. Ils ne trouvèrent ſur elle qu'une lettre de ſon

frère, qui ne contenoit rien d'assez important pour lui nuire ; & le chagrin qu'ils eurent d'avoir servi si mal le ressentiment de la reine augmenta leur dureté pour la sœur du comte.

N'ayant aucun espoir d'obtenir vengeance ou justice du roi Louis XI, elle emporta sa douleur à Paris, où elle résolut d'attendre l'arrivée de son frère. Vauclerc, désespéré de l'outrage qu'elle avoit reçu, lui offrit de la venger avec éclat ; mais, dans le dessein qui amenoit le comte de Warwick en France, elle se flatta que, pour peu que le roi sentît de penchant à donner sa belle-sœur au roi d'Angleterre, il traiteroit favorablement son ambassadeur, & qu'elle trouveroit l'occasion de susciter quelque mortification à la reine. Les secrets qu'elle lui avoit confiés ne l'exposoient à rien, lorsqu'ils n'étoient accompagnés d'aucunes preuves.

Marguerite avoit aussi l'avantage de ne s'être engagée dans aucune ouverture dont on pût abuser pour rompre ses projets. Mais, n'ayant plus que son infortune à faire valoir, elle trouva, de la part de Louis, toutes les difficultés qu'elle avoit prévues. Dans le besoin qu'il avoit de troupes & d'argent, il lui refusa jusqu'à la permission qu'il lui avoit accordée dans d'autres tems, de lever elle-même des volontaires ; &, lui représentant qu'une entreprise exécutée

ville lui en parut un qui pouvoit être employé. Si, dans le tems qu'il faiſoit paſſer le comte en France, on pouvoit le rengager plus que jamais à voir ſa maîtreſſe, & bâtir là-deſſus quelque aventure vraiſemblable, qui pût inſpirer au comte le moindre ſoupçon d'avoir été trompé, elle ne douta point que le reſſentiment ne fît rompre toutes meſures à un homme ſi fier, & que le déſir de la vengeance ne devînt bientôt ſa paſſion la plus violente. Mais, quelle apparence de faire jouer les reſſorts qui étoient néceſſaires à Londres? La fortune, nom vague auquel on eſt toujours forcé de recourir quand on ignore le nœud ſecret des événemens, favoriſa la reine au-delà de ſes eſpérances.

Elle avoit auprès d'elle une femme extrêmement adroite, qui ſe nommoit madame Trott, liée d'aſſez près, par le ſang, à Eliſabeth Lucy, qui avoit été long-tems maîtreſſe d'Edouard, & que le chagrin d'avoir été abandonnée par ce prince faiſoit vivre depuis quelque tems dans la retraite. Eliſabeth Lucy étoit de Northampton, *c'eſt-à-dire*, du même lieu où Eliſabeth Woodville avoit ſa famille & ſon bien. La reine *prit aſſez* de confiance à une femme qu'elle *avoit comblée* de bienfaits, pour lui propoſer de *faire le voyage* d'Angleterre,

le fit consentir à tourner ses voiles vers l'Angleterre, aussi-tôt qu'ils auroient remis le comte de Charolois dans le premier port de France. Quoiqu'il y eût une imprudence extrême dans un engagement de cette nature, que le bâtard ormoit sans la participation de son maître, il en eut moins dans la composition qu'il fit vec le duc pour la certitude de sa récompense. 'eut-être étoit-il pardonnable à un aventurier, ui n'avoit rien à se promettre que de son cou- age, de saisir une ouverture qu'il regardoit omme une faveur du ciel, & de se laisser même enivrer par les idées de gloire & de ortune dont son imagination se remplit tout l'un coup. Mais, ne se fiant point à des pro- nesses douteuses, il apprit au duc que la reine toit en France, & il lui proposa de se rendre uprès d'elle pour lui faire approuver leur réso- ution. Outre le dessein de s'assurer la récom- ense de ses services, il savoit que cette prin- esse ne respiroit que l'occasion de repasser la r; & il ne doutoit pas que sa présence & le de son fils ne contribuassent, autant que secours, à ranimer leurs partisans. Ainsi, rciant le duc de l'offre qu'il lui faisoit de mpagner en Hollande, il le pressa, au ire, de se rendre à Paris, & de concerter tion de leur entreprise avec la reine. Le

qu'il se plaignit d'avoir engagé sa parole au comte de Warwick, elle lui demanda si le comte n'étoit pas assez heureux qu'une femme qu'il aimoit, se disposât à l'aller trouver en France, sans prétendre gêner ses inclinations pendant le peu de séjour qu'elle avoit fait en Angleterre, dans son absence ? Cette question, dit l'auteur d'après lequel j'écris, fut le plus adroit des artifices de la dame Trott. Edouard paroissant offensé d'un discours qui enflammoit sa jalousie, elle retracta aussi-tôt ce qui lui étoit échappé, comme si elle n'eût donné cette plainte qu'au regret de perdre Elisabeth ; & se précipitant au contraire dans un autre excès avec le même air de simplicité, elle ne craignit point de dire au roi, que ce qui affligeoit le plus Elisabeth, étoit de s'attendre à trouver le comte à Paris, tandis qu'elle n'avoit point d'autre raison de quitter l'Angleterre, que le mal qu'il lui causoit, en la privant de l'estime & de la faveur du roi.

Je ne fais que traduire un écrivain, dont je ne répondrois pas que cette variété d'artifices ne soit une invention ; mais il paroît certain, par le témoignage des auteurs les plus sérieux, qu'Edouard se laissa engager à faire le voyage de Northampton, sous prétexte que cette province est commode pour la chasse ; & que se

manda si, dans ce qui dépendoit de son pouvoir, elle ne connoissoit rien qui fût capable de l'arrêter, elle prit un air embarrassé, que le monarque ne manqua point d'expliquer à son avantage. Je sens combien il est difficile d'ôter l'apparence de roman à cette scène; mais les plus graves historiens n'en ont pas negligé les détails, & je n'écris que d'après eux.

La conclusion de cette aventure fut que le roi, enflammé jusqu'au transport, conjura Elisabeth de ne le pas rendre plus misérable que le dernier de ses sujets, en lui ôtant le seul bonheur pour lequel il vouloit vivre; & que la belle veuve, répandant adroitement quelques larmes, se plaignit qu'à la veille de se marier comme il l'étoit, il y avoit trop de rigueur & trop peu de sincérité à se former des idées de bonheur du côté qu'il n'en attendoit pas. Un langage si clair fit naître au roi des réflexions, qui ne lui étoient point encore entrées si vivement dans l'esprit. Cependant il demanda à Elisabeth, si elle ne mettoit pas une juste différence entre un mariage qu'il devoit aux nécessités de l'état, & un engagement de cœur qui pouvoit satisfaire ses plus tendres désirs. Voilà, sire, répondit-elle, ce que je me flattois que vous m'auriez épargné, & ce qui va me faire précipiter mon départ.

Laissons ce qui ressemble trop aux intrigues

Sommerſet lui ſauv
de faire les premi
chant à ſe lier avec
point les difficultés
Cette dame, qui
haine, parut char
avances de leur réc
eût ordre de ſon fr
que Sommerſet pa
de lui propoſer, ſo
même à ce qu'elle
la reine & au comt
les facilités qu'il
Mais ce qui paroît
explications ſans
frère, ou du m
lui en avoir fai
elle convint
contre Edouar
les propoſitio
temps de les
voyage qu'il

On ne pe
crainte où le
ment ſa cor
qu'il avoit
projets, il
ner en Ang

l'orage eût été formé par le comte de Warwick, & qu'il fût conduit par ſes influences. Cette ſécurité laiſſa le tems au comte de prendre des meſures plus juſtes que jamais pendant l'hiver. Quelques hiſtoriens aſſurent qu'il fit le voyage de Rouen, pour conférer avec Louis XI, qui s'étoit avancé dans cette ville. A moins qu'on ne veuille ſuppoſer dans ce prince un déſir aveugle de troubler l'Angleterre, ſans avoir rien eu de fixe ni de bien éclairci dans ſes vues, cette continuation d'intelligence avec le comte de Warwick s'accorde mal avec les démarches qu'il faiſoit d'un autre côté en faveur de la reine Marguerite.

Cette princeſſe connoiſſoit trop bien les deſſeins du comte par les avis qu'elle recevoit continuellement de la dame Trott, pour ſe perſuader qu'il penſât à la ſervir. Elle ſavoit que les intérêts de la maiſon de Lancaſtre le touchoient peu, & qu'en ſatisfaiſant ſa haine contre Edouard, il ſe propoſoit de ſeconder l'ambition du duc de Clarence. Cependant l'eſpérance qu'elle avoit de profiter de leurs entrepriſes pour avancer les ſiennes, lui fit faire de nouveaux efforts auprès de Louis XI. Ce n'étoit plus des vaiſſeaux ni des troupes qu'elle eſpéroit d'en obtenir; il étoit trop occupé lui-même par l'inquiétude continuelle du duc de Berry,

qui l'enviſagea fixement, en lui trouvant, diſoit-il, beaucoup de reſſemblance avec la reine. Sa fermeté la tira de ce péril. Elle feignit de n'avoir rien entendu, & n'en étant pas moins attentive à la ſûreté du jeune prince, qu'un de ſes gens conduiſoit par la main, elle ſervit encore à favoriſer ſon paſſage. Le duc de Sommerſet les conduiſit tous deux dans une maiſon qui lui appartenoit, & qui n'avoit pas été compriſe dans la confiſcation générale de ſes biens, par la fidélité du concierge, qui avoit trouvé le moyen d'en ſauver cette partie. Ils y paſſèrent quelques jours avec autant de tranquillité que d'abondance, prêtant néanmoins l'oreille à tous les bruits, & tirant des conjectures pour leur fortune de tous les événemens qui pénétroient dans leur ſolitude.

Il fut impoſſible à la reine d'être ſi proche du malheureux Henri, ſans déſirer ardemment de voir ce bon roi, cet époux tendre & complaiſant, dont le nom étoit déjà comme enſéveli avec le ſouvenir d'un règne de quarante ans. Mais quelle apparence de ſe faire ouvrir les portes d'une priſon auſſi impénétrable que la Tour? Le gouverneur étoit dévoué à la maiſon d'Yorck. Une garde terrible veilloit ſans ceſſe à l'entrée du cachot de Henri. On doutoit même à Londres qu'il conſervât encore la vie, & mille gens

vice eut moins d'effet sur ce fidelle serviteur que la satisfaction d'obéir à sa reine. Il ne déguisa point la grandeur du péril, & sa propre vie n'étoit pas ce qu'il paroissoit regretter. Mais lorsqu'il la vit résolue de prendre tous les déguisemens qu'il n'avoit osé lui proposer, il parut soulagé d'une partie de ses craintes. Celui qu'il crut le plus sûr, fut de la recevoir chez lui en qualité de domestique. Elle y consentit. En vain les seigneurs, qui lui tenoient lieu de garde & de conseil, lui représentèrent de quelle importance il étoit qu'elle n'exposât point sa liberté; ses mesures lui sembloient si certaines, qu'elle ne put être ébranlée par aucune crainte.

On sait qu'elle sortit heureusement d'une entreprise, où elle n'avoit point effectivement d'autre risque à courir que par l'infidélité de son guide. On sait encore, que de quelque manière qu'il s'y fût pris pour l'introduire dans le cachot du roi, elle trouva ce prince dans une situation plus triste qu'on ne peut la représenter. Regardant sa vie comme un bien qui pouvoit lui être ôté à tous momens, il sembloit avoir perdu le soin de tout ce qui étoit nécessaire pour la conserver. Ceux qui ont attribué cette indifférence à sa piété, ont eu raison de la croire digne du culte de l'église, & l'ont proposée effectivement à la cour de Rome, pour

lui faire obtenir l'honneur de la canoniſation. Mais les hiſtoriens les plus ſenſés n'ont pas rapporté à la religion ce qui paroît n'avoir été qu'un abattement de courage ou une foibleſſe naturelle d'eſprit, ſur-tout quand on en rapproche les quarante ans que ce prince avoit paſſés ſur le trône dans une langueur & une inaction, qui ne peuvent lui faire obtenir qu'un rang mépriſable parmi les rois. Depuis qu'il étoit à la Tour, il n'avoit ni changé d'habits, ni pris de repos dans un lit. A peine conſentoit-il à recevoir quelques alimens groſſiers, dont il faiſoit toute ſa nourriture. Sa barbe & ſes cheveux étoient négligés; & dans la ſolitude où il étoit continuellement, il paroiſſoit avoir perdu toute attention pour ce qui ſe paſſoit dans un monde où il n'étoit plus. Cependant, il s'attendrit juſqu'aux larmes en reconnoiſſant la reine. Elle ne put réſiſter elle-même à ce ſpectacle, & tout leur entretien ſe reſſentit de cette première impreſſion. On n'a pas dû s'attendre au récit d'une conférence ſi ſecrète; elle a l'air trop romaneſque dans les auteurs Anglois qui en ont orné leurs ouvrages, pour être regardée un moment comme une partie ſérieuſe de l'hiſtoire que j'écris; mais il eſt naturel de s'imaginer que la reine y prit de nouveaux motifs pour animer ſon courage, & qu'elle s'efforça d'en inſpirer au roi. Elle tira un

avec leur famille. Il avoit été tém
tation de leurs gens, & divers é
qu'il avoit tirés de sa maîtresse
pas permis de douter que le cor
veille de repasser la mer, avec
devoient être funestes à Edoua
Ces observations s'accord
les avis que Marguerite rec
Trott, que l'hiver approch
s'attendit à voir ouvrir la ca
entreprise éclatante. Tous
nés dans cet intervalle à d
ses propres desseins, & à
ou par ses émissaires, l'a
partisans. A peine le mo
que le duc & le comt
Ils y arrivèrent sans
d'observer les diff
affectation de co
par le plus étra
gré les soupço
dant l'hiver, E
une commiſſi
les révoltés
se déchirer.
rien ne leur
cet ordre,
Londres, u

eu d'être avertis les premiers, pour fuir av[illegible] toute la vitesse de leurs chevaux.

Mais ce contretems n'étoit pas moins [illegible] pour Marguerite. Il étoit vrai qu'Edouard avoit trompé la vigilance de l'archevêque d'Yorck, s'il ne l'avoit pas même gagné par ses promesses, comme divers historiens l'ont prétendu. Ce prélat s'étoit laissé persuader qu'il ne [illegible]quoit rien à permettre au roi de chasser à [illegible] dans le parc de Middleham; &, le suivant [illegible]corter seulement de vingt gardes, il lui avoit accordé cet amusement dès le lendemain de [illegible] arrivée. Dans un canton qui appartenoit en partie au comte de Warwick, ce n'étoit pas effectivement des vassaux de son ennemi, qu'Edouard avoit espéré du secours pour sa fuite; mais, connoissant le pays, il avoit gagné facilement un de ses gardes par la promesse d'une récompense égale au service; & il l'avoit employé pour faire avertir un gentilhomme voisin, qu'il connoissoit attaché à ses intérêts, de se trouver, avec deux chevaux, sous les murs du parc. Rien ne lui avoit été si facile que de passer le mur, à la vue même de ses gardes, qui avoient pris l'envie qu'il en marquoit pour un badinage. Il étoit monté à cheval aussi-tôt, sans autre guide que le gentilhomme, dont la fidélité avoit répondu à son attente;

quiétude au roi avant qu'il eût le tems lui-même de fortifier les ſiennes. Ce fut aſſez pour lui faire prendre le parti de s'arrêter dans une maiſon de campagne de la province de Kent, où le duc de Sommerſet lui répondit de la fidélité du maître. Mais, dans une ſituation ſi incertaine, elle n'oſa retenir ſon fils avec elle; &, profitant du voiſinage de la mer, elle le fit paſſer à Boulogne ſous la conduite du duc.

Le comte de Warwick avoit chargé effectivement un jeune ſeigneur, fils du lord Wells, de lever des troupes dans une province où il lui connoiſſoit beaucoup de crédit. L'ardeur de ce jeune-homme lui avoit fait exécuter ſi heureuſement ſa commiſſion, qu'il s'étoit vu, dans peu de jours, à la tête de douze mille hommes; & le comte n'épargnant rien, de ſon côté, pour raſſembler ſes partiſans, Edouard, qui ne ſe trouvoit encore qu'une armée très-foible, ſe crut menacé d'un péril plus preſſant que celui dont ſon bonheur l'avoit délivré. L'impatience de voir ſes ennemis ſi obſtinés à ſa ruine, lui fit commettre une action cruelle. Il ſe vengea du jeune Wells en faiſant couper la tête à ſon père, vieillard reſpectable qui s'étoit rendu à la cour ſur ſes premiers ordres, & qui penſoit bien moins à ſoutenir ſon fils dans ſa révolte, qu'à ſe ſauver lui-même par ſes excuſes & ſes

pour lui ; & que, par des raiſons qu'il ſe réſervoit à lui expliquer un jour, il lui conſeilloit d'aller prendre terre dans quelque port de France. Commines ajoute que ces apparences de fidélité dans Vauclerc charmèrent Edouard, qui n'en pénétroit pas les motifs. Il lui donna auſſi-tôt le gouvernement de Calais ; & le duc de Bourgogne, qui ne fut pas moins ſenſible au zèle qu'il lui croyoit pour ſon beau-frère, lui fit une penſion annuelle de mille écus. Cependant Warwick, conſolé par l'explication qu'il avoit reçue, ne douta point qu'en ſe réfugiant en France, il ne fût traité favorablement par Louis XI, dont il avoit gagné particulièrement l'eſtime & l'amitié. Mais ſon vaiſſeau n'étant qu'un *pacquetboat*, il n'eut pas plutôt repris le large, qu'un coup de vent le mit en danger de périr. Les alarmes de la ducheſſe & de quelques autres dames qui étoient avec elle, l'auroient obligé de gagner indifféremment la côte la plus voiſine, s'il n'eût apperçu un vaiſſeau françois que ſa grandeur rendoit plus capable de réſiſtance, & qui paroiſſoit remonter, comme lui, vers la côte de France. Il fut forcé, par les cris des dames, de faire tous ſes efforts pour l'aborder. S'étant aſſuré qu'il alloit à Dieppe, il pria le capitaine d'y recevoir trois dames, qui étoient ſes deux filles & ſa ſœur ; &,

Mais le cœur des grands n'a proprement qu'une paſſion, dont toutes les autres ſuivent la loi & à laquelle elles ſont ordinairement ſacrifiées : c'eſt l'intérêt préſent, quel qu'en ſoit l'objet ; & celui de la reine & du comte conſiſtant alors également à perdre Edouard, il leur faiſoit oublier tout ce qui leur paroiſſoit plus éloigné, & qui leur étoit par conſéquent moins ſenſible.

Je joindrois à ces réflexions un autre ſujet d'étonnement, ſi je ne trouvois dans les hiſtoriens une grande variété d'opinions ſur ce qui me paroît capable de le cauſer. Par le traité de la reine & du comte, le duc de Clarence devenoit beau-frère du prince de Galles comme il étoit gendre du comte de Warwick, & c'étoient ſans doute des nœuds bien étranges que ceux qui lioient volontairement l'héritier préſomptif de la couronne aux plus mortels ennemis de ſa maiſon & de ſes propres droits. Mais, quoique pluſieurs écrivains attribuent cet aveuglement à l'empire que milady Nevill conſervoit encore ſur le duc, d'autres aſſurent, avec plus de vraiſemblance, que n'ayant approuvé que malgré lui des conventions auxquelles il lui auroit peu ſervi de s'oppoſer, il les a, dès ce moment, les réſolutions que nous lui verrons bientôt exécuter ; quoique

ceux qui ſont d'une opinion différente les rapportent plus tard, & les attribuent à d'autres cauſes.

Marguerite étant partie pour Angers, où le roi ſon père avoit obtenu la liberté de revenir, le comte de Warwick, obligé de laiſſer quelque tems à la ducheſſe de Clarence pour réparer les ſuites de ſon accident, réſolut de ne pas demeurer oiſif à Dieppe, pendant le ſéjour qu'il y fit faire à ſa famille. La France n'étoit pas mieux avec Charles, nouveau duc de Bourgogne, qu'avec le duc de Bretagne; & ces deux princes, ne ſe bornant point aux embarras qu'ils avoient cauſés par terre au roi leur ſouverain, tenoient quelques armateurs dans la Manche, qui avoient répandu l'alarme ſur toute la côte. Outre une eſpèce d'indignation dont le comte ne put ſe défendre en ſongeant quel riſque il avoit couru de la part des vaiſſeaux flamands, qui, dans l'intime liaiſon de leur maître avec l'Angleterre, n'auroient pas manqué de le livrer à Edouard, s'ils l'avoient ſurpris ſans défenſe, il crut ſe faire un mérite conſidérable auprès de Louis XI, en purgeant ſes côtes de ces incommodes obſervateurs. Il équipa promptement deux vaiſſeaux mal en ordre, qu'il trouva dans le port de Dieppe; & choiſiſſant dans la garniſon de la ville & du

à Calais l'année d'auparavant ; & ſon penchant pour la galanterie en étant moins reſſerré par la bienſéance, il s'obſervoit beaucoup moins que le duc, qui avoit, tout-à-la-fois, la ducheſſe ſon épouſe & une ancienne maîtreſſe à ménager. Auſſi ne ſe contraignit-il point pour amuſer ſon étrangère à Paris par toutes ſortes de plaiſirs & de fêtes ; tandis que le duc de Clarence, agité de mille nouveaux ſentimens, étoit réduit, par les conjonctures, à ſe faire violence pour les diſſimuler.

Ils ne laiſſèrent point de ſe rendre enſemble à la cour de Louis. Ils y trouvèrent la reine, qui avoit déjà fait venir le prince de Galles auprès d'elle. Louis étoit trop irrité du ſecours d'hommes & de munitions qu'Edouard avoit envoyé contre lui au duc de Bretagne, pour ne pas ſaiſir avidemment une ſi belle occaſion de le chagriner à ſon tour. Il reçut non-ſeulement la reine, mais les ſeigneurs qui s'étoient réunis pour lui compoſer un cortège, avec les marques de la plus vive affection, & ne ſe bornant point à les plaindre, il leur offrit tout ce qui étoit en ſon pouvoir pour le rétabliſſement de leurs entrepriſes & la réparation de leur fortune. Ses faveurs & ſes diſtinctions s'attachant ſpécialement au comte de Warwick, il l'aſſura que quelque deſſein qu'il pût tenter, il trouveroit tou-

ce ſoupçon ſuffiſoit pour leur faire garder plus de meſures avec lui. En effet, la dame Trott, qui arriva peu de jours après, & qui étoit celle qu'Edouard avoit choiſie pour la charger de ſes ordres, confeſſa d'abord à cette princeſſe qu'elle étoit envoyée pour faire honte au duc de l'attachement qu'il venoit de jurer à la maiſon de Lancaſtre ; & que les liaiſons qu'elle avoit eues avec la ducheſſe de Clarence, ayant fait croire au roi qu'il pouvoit s'ouvrir librement à elle, il lui avoit dévoilé pluſieurs ſecrets d'importance.

Cette fidelle amie de Marguerite étant arrivée le ſoir à Amboiſe, avoit pris le tems de la nuit pour ſe procurer une conférence avec elle. Elle ſe félicitoit d'avoir été choiſie par Edouard dans une occaſion où la confiance qu'il avoit eue pour elle, la mettoit en état non-ſeulement de rendre des ſervices ſignalés à la reine, mais de la ſauver de pluſieurs périls dont elle la croyoit menacée ; & ſe flattant que ſon artifice méritoit un nom plus honorable que celui de trahiſon, elle lui apprit en même tems, qu'avec les ſollicitations qu'elle étoit chargée de faire au duc pour le rappeler en Angleterre, elle avoit ordre de l'engager, par des promeſſes extraordinaires, à profiter de la familiarité où le roi ſon frère ſavoit déjà qu'il vivoit avec Mar-

qu'il y avoit pour lui d'être assuré de sa bonne foi pour y prendre quelque confiance, soit qu'elle eût assez de foiblesse pour oublier ses propres vues, ou pour s'en fier à des espérances vagues, après lui avoir fait l'aveu de ses sentimens, il obtint des gages de sa tendresse, qui le rassurèrent entièrement contre les prétentions de son rival.

Après le mariage du prince de Galles, qui avoit été célébré à Amboise avec beaucoup de magnificence, Louis XI avoit pensé si sincèrement à l'exécution de ses promesses, que dans un terme beaucoup plus court qu'il ne se l'étoit imposé, il avoit équipé une flotte au Havre-de-Grace, sous le commandement du bâtard de Bourbon. Les ducs d'Exceſter & de Sommerset s'étant hasardés, dans cet intervalle, à repasser en Angleterre pour y réveiller les partisans de la maison de Lancastre, ils étoient revenus avec d'heureuses assurances de la disposition où ils les avoient trouvés. Vauclerc s'étoit mis, de son côté, en état de servir le comte, en se défaisant adroitement de quelques émissaires du duc de Bourgogne, qui sembloient avoir reçu d'Edouard la commission de veiller à la sûreté de Calais & à la conduite du gouverneur. Ainsi, avec les secours d'argent que la reine avoit mendiés de toutes parts, il

avec autant de peine qu'ils en avoient peu à s'éloigner. Là, ſans être tenté de l'inutile honneur d'aller recueillir des applaudiſſemens à la cour, il ne ſe donna que le tems d'attendre la fin de la tempête, & preſſant auſſi-tôt la reine de s'embarquer, il alla heureuſement prendre terre au port de *Darmouth*.

A peine avoit-il quatre mille hommes ſur ſa flotte, car Louis XI avoit été plus fidelle que libéral dans l'exécution de ſes promeſſes, comme ſi ſon unique but eût été d'entretenir la diviſion parmi les anglois, pour leur ôter le pouvoir de ſe mêler de ſes affaires. Cependant, Warwick n'eut pas plutôt paru ſur la côte avec cette petite troupe, qu'il ſe vit à la tête d'une armée. Elle s'accrut en peu de jours juſqu'au nombre de ſoixante mille hommes. Auſſi-tôt il fit proclamer Henri VI, ſuivant ſon ancien projet, & publier au nom de ce prince un ordre à tous ſes ſujets depuis l'âge de ſeize ans juſqu'à ſoixante, de prendre les armes pour chaſſer le tyran & l'uſurpateur.

Edouard qui avoit eſſuyé, depuis qu'il étoit ſur le trône, aſſez de marques de l'inconſtance de la fortune, pour avoir appris par ſa propre expérience à ſe défier des périls dont il étoit environné dans ſa ſituation, n'en parut pas plus alarmé à la première nouvelle du débar-

ne d'Edouard, lui paroiſſoient des condi-
ſi néceſſaires à ſon bonheur, que le déſir
en avoit étoit proportionné à ſa folle
on, ou devenoit plutôt lui-même une
on, à laquelle il auroit tout ſacrifié. On
droit ce récit pour une exagération, s'il
oit prouvé par d'autres excès du duc, qui
rent auſſi long-tems que ſon aveuglement.
a ducheſſe ſon épouſe n'avoit accepté la
miſſion d'Edouard, que pour en prendre
ſion de l'abandonner & de rejoindre ſon
& ſon mari. Il parut à la reine qu'il étoit
auſſi de retenir ſa fidelle Trott auprès
. Cette double trahiſon augmenta les
urs du malheureux Edouard. Burchier,
vêque de Cantorbéry; Montaigu, qui
trouvé le moyen de faire ſa paix avec
ur après la fuite de ſon frère; le comte
ord; l'archevêque d'Yorck, malgré la
oit il avoit été auprès d'Edouard depuis
voit contribué, du moins par ſa négli-
à ſon évaſion de Middleham; enfin la
des ſeigneurs, dont l'exemple eſt
une loi pour le peuple, s'empreſsèrent
ndre l'armée de la reine. Il s'y étoit
u un air de joie & de ſécurité, qui
oit être moins une préparation à com-
qu'à jouir tranquillement d'un bie

comprenoit que le ſpectacle qu'il alloit avoir à Londres ne pouvoit le flatter beaucoup. Ils y arrivèrent néanmoins enſemble, & il ne refuſa point de ſe rendre à la tour avec elle. Le comte de Warwick s'y trouva pour les recevoir. Il avoit rétabli le calme dans l'eſprit d'Eliſabeth, en lui rendant compte des diſpoſitions de la reine ; & quoiqu'il eût trouvé tous les habitans de Londres dans la ſoumiſſion, il avoit employé le reſte du tems à les y confirmer.

Marguerite perdit une partie de la ſatisfaction qu'elle avoit eſpérée en ſe réſervant le ſoin d'annoncer elle-même à ſon mari le changement de ſa fortune. Soit foibleſſe, ſoit vertu, ce prince reçut la déclaration de ſa liberté avec un ſoupir, comme s'il eût regretté la ſolitude & le repos dont il paroiſſoit qu'on le tirât malgré lui. Il avoit été ſix ans entiers dans les chaînes. La perte de ſa couronne ne lui avoit pas arraché une ſeule plainte, & il ne put ſortir de la tour ſans s'attendrir juſqu'aux larmes. Mais la reine s'arrêtant peu à ce qu'il penſoit de ſa ſituation, ſ'pria de ſe repoſer ſur elle des ſoins qui conve-ient aux circonſtances. Elle le fit monter à eval, accompagné du prince ſon fils, & pré-é du comte de Warwick, pour traverſer dres avec un air de triomphe. Il étoit ſuivi corps de quatre mille hommes, qu'elle

leva vers le milieu du jour, il se déroba quelque tems à la vue de ses ennemis ; mais n'ayant osé avancer qu'avec beaucoup de précautions, dans une mer dont l'obscurité de l'air augmentoit le danger, & conduit par des matelots qui ne s'étoient peut-être jamais éloignés de leurs côtes, il retomba l'après-midi dans les mêmes frayeurs, lorsque le brouillard s'étant dissipé, il apperçut les corsaires qui continuoient de le poursuivre. Leur avidité se seroit peut-être refroidie, s'ils avoient su combien ils avoient peu de fruits à espérer de leurs peines. Non-seulement Edouard & sa suite étoient sans argent, mais le bâtiment sur lequel ils se trouvoient n'étant qu'un vaisseau de transport, il étoit si mal pourvu de vivres, qu'avant la fin du jour ils se virent sans pain & sans autre nourriture. Cependant, ne pouvant échapper aux corsaires qu'en redoublant leurs efforts pour gagner la terre, ils s'approchèrent de la côte avec si peu de mesures, que ne s'étant point apperçus que la mer descendoit, ils donnèrent dans un banc de sable d'où il leur fut impossible de se dégager. Les Esterlings (c'étoit le nom que les anglois donnoient aux corsaires de la basse Allemagne, parce que ce pays est à l'Est d'Angleterre) se crurent assurés de leurs proie ; & quoique la crainte du même accident les forçât de jeter l'ancre à quelque distance, ils

ne doutèrent point de leur avantage au retour de la marée. L'approche de la nuit auroit fait renaître l'espérance d'Edouard, s'il n'avoit été pressé par un ennemi plus redoutable que les corsaires. C'étoit la faim. Elle lui devint si insupportable, que les ténèbres ayant enveloppé son vaisseau, il parla de se mettre dans la chaloupe pour aller volontairement se rendre aux Esterlings, qui ne pouvoient lui causer plus de mal qu'il n'en ressentoit déjà. Mais le lord Hastings qui l'accompagnoit, charmé de lui voir assez de résolution pour tenter les périls de la mer dans la chaloupe, lui proposa de s'en servir pour gagner la côte à quelque prix que ce fût. Ils étoient si peu versés dans la navigation, qu'ils ignoroient absolument le lieu où ils étoient. Cependant, ils croyoient avoir apperçu la terre avant l'accident qui les avoit arrêtés, & la chaloupe pouvant résister aux flots dans un tems d'ailleurs assez tranquille, ils se flattèrent de se dérober ainsi tout à la fois à la mer, à la faim, & aux corsaires.

Edouard, suivi seulement du duc de Glocester, du lord Hastings & du capitaine de son vaisseau, ne balança point à confier sa vie aux vents & à l'adresse de quelques matelots. Ils avancèrent long-tems sans être sûrs de leur route; mais la vue de diverses lumières ne leur

valle qu'ils eurent pour répandre leurs douces influences, ils ſervirent du moins à diſſiper l'horreur de tant de guerres ſanglantes, dont les traces ſubſiſtoient encore dans toutes les parties de la nation. Le comte de Warwick, porté par ſes inclinations naturelles, à tout ce qui pouvoit contribuer au progrès de la politeſſe, ſeconda les intentions de la reine, en donnant des exemples éclatans de magnificence & de galanterie. Ils ſervirent à établir la fortune de milady Nevill, par l'occaſion qu'elle eut de faire briller tous ſes charmes aux fêtes de ſon frère, dont elle avoit comme la direction. Quoiqu'on ne lui donne pas moins de trente-cinq ans, & que ſes aventures ne puſſent être ignorées, elle fit la conquête du marquis de Carnavan, un des plus riches ſeigneurs du royaume, qui fixa enfin ſa condition par un heureux mariage.

De quelque nature qu'on veuille ſuppoſer la liaiſon du comte de Warwick avec la reine, elle ne l'empêcha pas de retomber dans quelque foibleſſe pour ſon infidelle étrangère. Soit que ne s'étant attachée qu'à la fortune, elle ſe fût refroidie pour le duc de Clarence à meſure qu'elle voyoit baiſſer ſon autorité, ſoit que la ſeule coquetterie l'eût portée à faire une nouvelle expérience de ſes charmes ſur un cœur

avoit cachés avec tant de précaution. Les efforts qu'elle fit pour l'arrêter augmentèrent ſes ſoupçons. Il s'empara des papiers malgré elle. C'étoit un mémoire de la main du duc de Clarence, dans lequel ce prince avoit pris ſoin de lui marquer par articles ſur quoi elle devoit ſonder le comte, & par quels moyens elle pouvoit approfondir ſes ſecrets. Une trahiſon ſi noire porta tout d'un coup ſa fureur au comble. Il ne s'arrêta point à chercher ſi elle étoit concertée depuis long-tems, ou ſi c'étoit l'ouvrage du même jour. Il étrangla ſur le champ cette perfide, en lui ſerrant la gorge du mouchoir qu'elle portoit autour du cou.

Cette cataſtrophe fut enſevelie ſi facilement, que le duc même n'en eut point d'autre certitude que les ſoupçons de quelques domeſtiques, à qui il reſta de juſtes défiances d'une mort qu'on fit paſſer pour un accident naturel. Mais c'en étoit aſſez pour ne lui laiſſer aucun doute que le comte n'eût découvert ſon intrigue. Dès ce moment il le regarda plus que jamais comme un ennemi, dont le reſſentiment n'attendoit que l'occaſion d'éclater; & ſe jetant tout entier du côté de ſon frère, il ne s'occupa que des intelligences ſecrètes qu'il entretenoit depuis long-tems avec lui.

Ce roi fugitif avoit tiré peu de fruits juſ-

la cour, eût acquis tant d'avantages extérieurs dans le pays barbare d'où il ſortoit, ou qu'il n'en fût redevable qu'à la nature. Enfin, après l'avoir regardé long-tems, il ſe ſentit enflammé d'une ardeur extraordinaire; & levant les yeux au ciel, d'où il croyoit recevoir l'inſpiration qui l'agitoit, il prédit que ce jeune prince monteroit un jour ſur le trône, & qu'il termineroit la querelle des deux maiſons.

La difficulté ne regarde point l'événement, puiſque perſonne n'ignore que les maiſons de Lancaſtre & d'Yorck furent heureuſement réunies vingt-ſix ans après, par le mariage du comte de Richemont, alors en poſſeſſion du trône, avec la princeſſe Eliſabeth, fille aînée d'Edouard IV. Mais cette prophétie a-t-elle plus de poids que celle que j'ai déjà rapportée? Elle eſt digne, ſans doute, de l'idée que divers hiſtoriens nous ont voulu donner de la ſainteté de Henri VI; car le comte de Richemont étant le plus éloigné de tous ceux qui pouvoient avoir quelque prétention à la couronne, & ne deſcendant même de la maiſon de Lancaſtre que par un bâtard que des circonſtances favorables avoient fait légitimer, il n'y avoit que la lumière du ciel qui pût faire pénétrer à quelle élévation il étoit deſtiné. Mais il ſe trouve malheureuſement que ce fait célèbre

n'a été connu que ſous le règne de Henri VII, & dans le tems qu'on ſollicitoit à Rome la canoniſation de Henri VI. La difficulté que le pape fit d'y conſentir, parce qu'il ne voyoit rien dans la vie de ce prince qui fût d'un ordre ſupérieur à la nature, inſpira ſans doute à ſes partiſans la penſée d'en faire un prophète; & leur deſſein ne laiſſa pas de manquer, parce qu'ils manquèrent eux-mêmes de preuves. On n'en a pas moins adopté ce fait dans toutes les hiſtoires; mais s'il falloit choiſir entre Marguerite & Henri pour leur attribuer à l'un ou à l'autre l'art de pénétrer dans l'avenir, je m'imagine que ce qu'on a lu juſqu'ici ne laiſſeroit d'incertitude à perſonne.

Cependant, en reconnoiſſant dans la reine autant de prudence que de fermeté & de courage, on ne peut l'excuſer de s'être trop livrée à un frivole reſſentiment, dont ſa chaleur ne lui permit point aſſez d'enviſager les ſuites. La ducheſſe d'Exceſter, ſœur d'Edouard, avoit mérité par ſa conduite, non-ſeulement l'indifférence de ſon mari, pour lequel elle avoit toujours manqué de ſoumiſſion, mais l'averſion même de Marguerite, dont elle avoit parlé avec mépris, & qu'elle s'étoit efforcée de noircir par diverſes accuſations. Il ſembloit qu'en faiſant tant de ſacrifices à la politique,

nce. Mais la reine, trop attachée aux
mes de bonté & de douceur qu'elle ſe glo-
it de devoir à ſes infortunes paſſées, rejeta
propoſition qui lui parut trop violente.
mme elle n'avoit jamais conçu quels avoient
les motifs du duc en la ſervant, elle ſe
mit, ſans le comprendre mieux, que ſes
eſſes & ſes bienfaits continueroient de l'atta-
er à ſon ſervice. Si elle ne lui donna pas
s de part au gouvernement, elle redoubla
marques de ſa confiance dans toutes les occa-
s où elle pouvoit l'employer ſans témérité,
lle fit trouver bon au comte de Warwick
ſa faveur fût partagée entre eux preſque
ment. Qu'avoit-elle à redouter? Elle con-
it d'être aſſurée par des informations cer-
que le duc de Bourgogne traitoit toujours
rd avec la même froideur. La France &
eterre n'avoient jamais été en meilleure
gence. Rien ne la menaçant au dehors,
voyoit encore moins de ſujets d'alarmes
ſes états. Montaigu, frère du comte de
ick, tenoit le Nord de l'Angleterre dans la
ſion. Les comtes de Pembroock & d'Ox-
avoient pas moins d'autorité au Sud & à
nt du royaume. C'étoit Warwick même
endu le garant de la province de
lerc, toujours fidelle dans ſo

Richard II. Un évènement ſi imprévu confon-
oit la politique de la reine & du comte de
'arwick. Il n'y avoit point de reproche à faire
leur prudence, puiſqu'ils n'avoient pu s'y
tendre ni le prévenir. Le duc de Bourgogne,
ec cette diſſimulation que Louis XI avoit miſe
mme à la mode dans toutes les cours de
:urope, ne s'étoit pas laſſé en apparence de
ſiſter aux ſollicitations d'Edouard, & l'avoit
ème prié de ſe retirer à la Haie, pour ſe déli-
er de la néceſſité de le mortifier ſans ceſſe par
nouveaux refus. Mais dans le tems qu'il
roiſſoit l'avoir oublié, il conſentit à lui
re équiper à *Véere* en Zélande, ſous le nom
quelques particuliers qui étoient attachés au
mmerce, quatre vaiſſeaux ſur leſquels on
ıſporta ſecrètement, au lieu de marchandiſes,
prodigieuſe quantité d'armes & d'autres mu-
ons. D'un autre côté, le ſeigneur de Groo-
ſe, chargé des ordres de ſon maître, emprun-
uze vaiſſeaux de ces mêmes Eſterlings, qui
ent cauſé tant d'inquiétude à Edouard lorſ-
étoit arrivé en Hollande. Le ſervice qu'il
emanda pour ce prince, fut de l'eſcorter
la côte d'Angleterre, & de ſe tenir prêts
t quinze jours à le recevoir, ſi la fortune
ɔriſoit pas ſon entrepriſe. Une groſſe
d'argent, qui lui fut comptée avec le

même ſecret, acheva de lui procurer tous les ſecours qu'il jugea néceſſaires. Ces préparatifs ſe firent avec ſi peu d'affectation, que tous les eſpions d'Angleterre y furent trompés; & pour ne laiſſer rien manquer à cette comédie, Edouard ne fut pas plutôt en mer, que le duc fit publier, ſous peine de mort, une défenſe à tous ſes ſujets, de l'aſſiſter de leurs armes ni de leur argent. Que ce fût ſa propre inclination, ou les inſtances de la ducheſſe ſon épouſe, qui l'euſſent porté à cet artifice, il y a beaucoup d'apparence que ſi les évènemens euſſent pris un autre cours, le comte de Warwick ne l'auroit pas laiſſé impuni.

Cependant, Edouard ne trouva point dans les habitans de Ravenſpurg le penchant & le zèle qu'il leur avoit ſuppoſé pour ſes intérêts. Les uns faiſoient profeſſion d'être attachés à la maiſon de Lancaſtre. Les autres furent refroidis par le petit nombre des ſes troupes. Perſonne n'entreprenant de ſe déclarer pour lui, il ſe contenta pendant quelques jours de tenir ſes deux mille hommes ſous les armes, pour contenir du moins ceux dont il appréhendoit l'oppoſition, & dans l'eſpérance que ſes partiſans ſe raſſembleroient des autres parties de la province. Enfin n'eſpérant aucun fruit de ce délai, il prit, par le conſeil du lord Haſtings, une réſolution fort oppoſée en apparence au deſſein de

Comme la relation de cette célèbre journée conſiſte dans un petit nombre de faits ſimples & précis, il y a peu de différence entre les hiſtoriens ſur les circonſtances. Soit qu'ils n'aient fait que ſe copier les uns les autres, ſoit qu'ils aient écrit ſur des mémoires d'une fidélité égale, ils emploient juſqu'aux mêmes termes, & l'on n'eſt point embarraſſé ici par la variété des témoignages. La bataille de Barnet commença au lever de l'aurore & dura juſqu'à midi. On n'a peut-être jamais vu deux armées combattre avec plus de valeur & d'obſtination. Celle du comte de Warwick, quoiqu'inférieure en nombre, commença l'attaque, & ſon premier choc fut ſi impétueux, que le comte ſe flatta d'abord de la victoire, ſur-tout lorſqu'ayant détaché quelques eſcadrons de ſa troiſième ligne pour redoubler la première charge, il eut fait perdre tant de terrein aux ennemis, qu'il en vit fuir un grand nombre à toute bride. Mais Edouard, qui entendoit mieux la guerre que le gouvernement, fit avancer auſſi-tôt ſon corps de réſerve, & prenant l'armée du comte en flanc, il la mit à ſon tour dans un déſordre qui changea la face du combat. Il fut difficile au comte de former aſſez tôt un détachement pour l'oppoſer à une attaque ſi preſſante. Le comte d'Oxford, qui avoit pouſſé les troupes d'Edouard, fit volte-

Comme la relation de cette célèbre journée conſiſte dans un petit nombre de faits ſimples & précis, il y a peu de différence entre les hiſtoriens ſur les circonſtances. Soit qu'ils n'aient fait que ſe copier les uns les autres, ſoit qu'ils aient écrit ſur des mémoires d'une fidélité égale, ils emploient juſqu'aux mêmes termes, & l'on n'eſt point embarraſſé ici par la variété des témoignages. La bataille de Barnet commença au lever de l'aurore & dura juſqu'à midi. On n'a peut-être jamais vu deux armées combattre avec plus de valeur & d'obſtination. Celle du comte de Warwick, quoiqu'inférieure en nombre, commença l'attaque, & ſon premier choc fut ſi impétueux, que le comte ſe flatta d'abord de la victoire, ſur-tout lorſqu'ayant détaché quelques eſcadrons de ſa troiſième ligne pour redoubler la première charge, il eut fait perdre tant de terrein aux ennemis, qu'il en vit fuir un grand nombre à toute bride. Mais Edouard, qui entendoit mieux la guerre que le gouvernement, fit avancer auſſi-tôt ſon corps de réſerve, & prenant l'armée du comte en flanc, il la mit à ſon tour dans un déſordre qui changea la face du combat. Il fut difficile au comte de former aſſez tôt un détachement pour l'oppoſer à une attaque ſi preſſante. Le comte d'Oxford, qui avoit pouſſé les troupes d'Edouard, fit volte-

un corps de troupes, ils avoient
joindre & de les avertir qu'ils
vis. Le jeune prince, qui se
urnées d'avance, fut peu alarmé
z pour lui. Toutes ses craintes se
son épouse. Il l'avoit laissée à
s un tems où l'on se croyoit sûr
'avoit point de troupes dans la pro-
doutant point que toute l'attention
e Londres ne se tournât bientôt vers
elle apprendroit que Marguerite se
trée avec son fils, on s'étoit flatté
, qu'après avoir servi à favoriser leur
a princesse les rejoindroit d'autant plus
nt, qu'Edouard cesseroit d'avoir les
verts sur la province de Hamshire.
son premier mouvement, le prince de
ut prêt à retourner sur ses pas avec les
ens hommes de Sommerset. Cependant
on lui eut représenté que le détachement
nley étant de huit mille hommes, il n'y
rien à espérer de la valeur avec tant
alité, il prit une autre résolution, où il
t peut-être encore plus d'imprudence,
qui ne fut combattue de personne, par le
Ju'il prit de la déguiser même à sa mère. Ce
choisir quatre seigneurs des plus résol
& de partir avec eux pour gag

ſes mille cavaliers. La fidélité qu'on
bbaye de répondre que la reine étoit
depuis deux jours, fit perdre à ſes
: déſir de la pourſuivre. Outre l'avance
voit gagnée ſur eux, ils demeuroient
ıs de la route qu'elle avoit choiſie.
ſe conſola de cette mortification, par
)ſſe contribution qu'il impoſa au monaſ-
Beaulieu à titre de châtiment.
:omte de Devonshire, & Venlock, deux
urs qui étoient demeurés fidelles à la reine
avoir quitté le parti d'Edouard, propo-
t de s'arrêter à *Bath*, en attendant qu'on ſe
ſſuré de la diſpoſition de Gloceſter. Outre
uation du lieu, qui le rendoit capable d'une
ſue défenſe, on y pouvoit attendre les levées
provinces de Cornouaille & de Sommerſet,
ıt que de s'engager dans le pays de Galles.
habitans de cette ville reçurent la reine & le
ce avec des témoignages d'affection, qui
vèrent un peu leurs eſpérances. Mais elles
ıt augmentées par la promptitude avec
elle ils virent arriver auprès d'eux, non-
ment les nouvelles troupes qu'ils faiſoient
dans les provinces voiſines, mais encor
les reſtes de l'armée du comte de Wa
qui, après avoir erré pluſieurs jours
par pelotons, marquèrent, par

ennemis. Sur la nouvelle qu'il reçut en même tems de ſes nouveaux préparatifs, il ſe mit à la tête de toutes ſes troupes, pour l'accabler avant que le comte de Pembroock pût la rejoindre avec les ſecours du pays de Galles. Quelque diligence qu'on eût apportée à la ſervir, elle étoit encore bien éloignée de ſe trouver auſſi forte que le roi. D'ailleurs, elle manquoit d'armes & de munitions. Les ſeigneurs lui conſeillèrent d'abandonner Bath, & de gagner le pays de Galles, qui lui donneroit, par ſa ſituation, la facilité d'éviter pendant quelque tems le combat. Il n'étoit queſtion que de paſſer la Saverne avant que le roi ſe fût approché. Gloceſter, qui étoit ſur la route, devoit favoriſer ſon paſſage. On partit dans cette attente. Mais, après les promeſſes qu'on avoit tirées de Gloceſter, on fut extrêmement ſurpris de s'en voir fermer les portes. Le bruit de la marche du roi avoit fait changer d'inclination aux habitans. Avec ſi peu de tems pour s'ouvrir un paſſage par la force, il fallut gagner celui de Teukeſbury. Edouard les ſuivoit de ſi près, qu'en arrivant dans cette ville, ils mirent en délibération s'ils commenceroient à paſſer la rivière, au riſque de le voir tomber ſur leur arrière-garde, ou s'ils ſe retrancheroient dans le parc

e, pour y attendre les troupes
ıbroock.
ité inévitable de s'attacher à
artis, la reine, qui ne penſoit
e de ſon fils à couvert, étoit
La plupart des ſeigneurs em-
pinion ; & s'il en falloit juger
'étoit s'attacher au meilleur
ns. Mais celui du duc de Som-
e pas ſe déshonorer par une
ta de honteuſe. Il repréſenta
er la ruine infaillible de l'ar-
e fuite ſi précipitée, à la vue
oit décourager tous ceux qui
re pour la maiſon de Lancaſtre;
ıge du nombre pouvoit être
ons retranchemens, dont on
ette utilité, que, rendant la
e la rivière, elle ſeroit toujours
ir par cette voie le comte de
avis l'emporta malgré elle.
ne puiſſe douter que, dans
du tems & du lieu, ce ne
y eût à ſuivre, il demandoit
ar d'autres meſures de pru-
uelles il ne pouvoit être que

dans ſon caractère, étoit d'avoir ſu réunir à cette humeur martiale une paſſion déſordonnée pour les plaiſirs des ſens, qui le rendoit auſſi efféminé pendant la paix, qu'il paroiſſoit dur & infatigable dans les exercices de la guerre. Son premier coup d'œil étoit sûr pour juger de la foibleſſe ou des forces d'un ennemi ; & toutes les ruſes militaires lui étoient ſi familières, qu'il pénétroit tout d'un coup ce qu'il avoit à craindre de l'artifice. C'eſt même une ſupériorité que tous ſes hiſtoriens lui donnent ſur le comte de Warwick, qui, dans ſes idées de grandeur d'ame & de valeur héroïque, s'arrêtoit auſſi peu à découvrir les ſtratagèmes de ſes ennemis, qu'il dédaignoit d'en employer, & mépriſoit tous les avantages qu'il ne devoit point à la force ouverte. J'appuyerois moins ſur le mérite d'un prince dont mon ſujet ne me porte point à faire l'éloge, ſi cette pénétration même que je lui attribue ne ſervoit à juſtifier les plus braves défenſeurs de la reine, en diſſipant les ſoupçons dont quelques hiſtoriens ont noirci leur fidélité. Edouard avoit obſervé, dans les retranchemens de ſes ennemis, une ouverture qui ne lui parut pas ménagée ſans deſſein ; & rendant juſtice à l'habileté du duc de Sommerſet, il ne douta point que ce ne fût une voie qu'il s'étoit préparée pour le pour-

ſuivre, en ſuppoſant qu'il repouſsât heureuſement la première attaque. Il ſe promit de faire tourner la ruſe contre lui-même. Le duc de Gloceſter, qui commandoit ſa ſeconde ligne, eut ordre de s'avancer de ce côté-là, & d'attaquer d'abord le retranchement avec la dernière furie; mais de mollir enſuite par dégrés, juſqu'à feindre d'être entièrement rebuté. Edouard s'étant poſté derrière lui à quelque diſtance, demeura tranquillement témoin de l'aſſaut. Son frère n'eut pas plutôt feint de reculer, que le duc ſe précipitant ſur lui par l'ouverture, le força de tourner ſérieuſement le dos; & peut-être l'artifice d'Edouard auroit-il été funeſte pour ſa propre ligne, ſi Venlock eût été auſſi prompt que Sommerſet à ſortir avec ſon corps de troupes. Mais celles du duc de Gloceſter s'étant ouvertes en fuyant, ſuivant l'ordre qu'elles en avoient reçu, laiſsèrent voir à l'ennemi, Edouard, qui s'avançoit en bon ordre pour le recevoir. Faiſant même un demi-cercle pour retourner auſſi-tôt à la charge, elles paroiſſoient prêtes des deux côtés à prendre le duc en flanc, & rien ne l'auroit ſauvé d'une attaque ſi habilement partagée. Il conçut tout d'un coup qu'il s'étoit livré avec imprudence. Le déſeſpoir qu'il en eut lui fit même ſoupçonner Venlock de l'avoir trahi. Il

encore abuſer. Sur cette ſeule crainte, il prononça la ſentence de ce malheureux prince. Le duc de Gloceſter ambitionna la gloire de l'exécution; ſa main, qui venoit de ſe plonger dans le ſang du fils, ne devoit pas être plus tremblante à percer le ſein du père. Il ne ſe fit pas répéter deux fois le même ordre, & ſe rendant ſeul à la tour, il accompagna ce barbare office de toutes les circonſtances qui pouvoient en faire un amuſement pour ſon humeur cruelle & ſanguinaire.

Henri vivoit dans les exercices qui convenoient à ſa ſolitude & à ſon naturel. Il s'en étoit fait une habitude, pendant une longue priſon, qui n'avoit été interrompue que par ſept ou huit mois de liberté. Des reliques, quelques livres de religion, un oiſeau qu'on lui avoit laiſſé par faveur, le ſoin d'entretenir lui-même de la propreté dans ſa demeure, faiſoient ſes occupations continuelles & bornoient peut-être tous ſes déſirs. Ses geoliers avoient eu l'humanité de lui cacher le ſort de ſon fils, & la curioſité ne lui venoit pas de s'en informer. Un prince de ce caractère étoit du moins reſpectable par ſa ſimplicité & ſon innocence. Mais le duc de Gloceſter, ſe faiſant un jeu de ce qui auroit attendri un cœur moins farouche, le railla d'abord du goût qu'il prenoit à des

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L

Elle tomba sans connoissance en voyant la plaie sang
qu'on eut soin de lui montrer au Sein de son mari.

occupations si frivoles; & lui déclarant qu'il étoit question d'affaires beaucoup plus sérieuses, lui apprit les derniers malheurs de sa maison & celui qui le menaçoit lui-même. Il se vanta dans la suite d'avoir voulu mettre son courage à l'épreuve, en observant s'il étoit capable de quelque fermeté au récit de ses infortunes, & en lui laissant le tems de recueillir son attention & ses forces, pour éloigner du moins sa mort par quelque ombre de résistance. Mais l'attente du cruel fut trompée. Le roi pensa aussi peu à lui répondre qu'à défendre sa vie. Ayant compris, en l'écoutant, qu'il touchoit à sa dernière heure, il ne marqua l'impression que faisoit sur lui la mort du prince de Galles, que par une espèce d'ardeur pour le rejoindre. Il se jeta à genoux, en levant les yeux & les bras vers le ciel, & il tendit l'estomac au duc, qui n'attendit pas plus long-tems à lui enfoncer son poignard dans le cœur.

Cependant cette scène devint encore plus terrible par sa fin. Le duc de Gloceſter, après avoir vu expirer le roi, fit prendre son corps par les soldats, & s'étant fait conduire au cachot de Marguerite, il lui offrit brusquement cet affreux spectacle, pour ne lui laisser aucun doute qu'elle fût perdu tout reste d'espérance ou de droit au trône d'Angleterre. Elle tomba sans con-

noiſſance, en voyant la plaie ſanglante qu'on eut ſoin de lui montrer au ſein de ſon mari. Le duc la laiſſant dans cet état, fit tranſporter le cadavre à l'égliſe de Saint-Paul, où il demeura expoſé pendant pluſieurs jours; la haine d'Edouard alla juſqu'à lui refuſer la ſépulture dans l'égliſe de Weſtminſter, & ce fut comme à regret qu'il donna la permiſſion de l'enterrer dans un village (1) obſcur à quelque diſtance de Londres.

Cependant, comme ſi cette mort eût achevé de calmer toutes ſes craintes, il affecta bientôt de traiter la reine avec plus de douceur. Un hiſtorien attribue l'honneur de ce changement à la reine Eliſabeth, qui ne pouvoit avoir oublié les faveurs qu'elle avoit reçues d'elle dans ſa diſgrace. Marguerite fut transférée de ſon cachot dans un appartement commode, où elle eut la liberté de recevoir ſes amis, & où le roi permit même à la fin qu'elle reçût indifféremment tous ceux qui ſe préſentoient pour la voir. Les hiſtoriens laiſſent ici un vide de quelques années, pendant leſquelles on ignore de quoi elle s'occupoit particuliérement dans ſa priſon. Cependant, ce fut néceſſairement dans cet intervalle qu'elle vit les comtes de

(1) A Chelſea.

Pembroock & de Richemont, dont l'hiſtoire ſe trouve liée dans la ſuite avec la ſienne par quelques événemens qui ne peuvent avoir eu leur ſource dans un autre tems.

Pembroock, qui n'avoit pu ſe hâter aſſez pour la rejoindre avant la bataille de Teukeſbury, étoit obligé ſans doute à la fortune de l'avoir ſauvé avec ſon neveu des périls de cette fatale journée; mais ſon embarras n'en étoit pas moindre dans les montagnes du pays de Galles, où il ſe trouvoit encore avec ſes troupes. Trop foible pour entreprendre ſeul de ſoutenir la maiſon de Lancaſtre, il prit enfin le parti de les congédier, & il ſe retira avec le jeune comte dans la partie des montagnes où il ſe flattoit d'avoir le plus d'amis. Edouard, quoique ſatisfait en apparence de leur avoir vu prendre le parti de la ſoumiſſion, déſiroit ardemment d'avoir entre les mains ces deux ſeigneurs, les ſeuls qui puſſent encore lui cauſer de l'inquiétude. Il ne pouvoit faire marcher ſes troupes contr'eux ſans leur inſpirer de la défiance; c'eût été les avertir poſitivement de ſortir du royaume; & dans un pays d'ailleurs où ils avoient autant d'amis qu'il y avoit d'habitans, rien n'étoit ſi incertain que le ſuccès de la force ouverte. Mais ayant recours à la ruſe, il envoya dans les montagnes un Ecoſſois

nommé *Vaugham*; homme adroit & réſolu, qu'il chargea de tout employer pour ſe ſaiſir d'eux, ou pour leur ôter la vie. Vaugham manqua de diſcrétion. S'étant vanté mal-à-propos de ſa commiſſion, le comte de Pembroock en fut averti, & feignant de donner le premier dans le piège qui lui fut tendu, il ſurprit ſon aſſaſſin & le tua. Après une action ſi hardie, il fallut penſer à ſe défendre, ou à chercher une retraite hors du Royaume. Le dernier de ces deux partis lui parut le plus ſûr pour la conſervation du jeune comte, qui étoit déſormais l'unique eſpérance de la maiſon de Lancaſtre. Mais ne pouvant douter que le roi n'eût pris d'autres meſures pour les faire arrêter dans les ports voiſins, il forma un deſſein fort téméraire en apparence, & le ſeul néanmoins qu'il crût propre à mettre ſon neveu à couvert. Ce fut de ſe déguiſer avec lui, & de partir ſans ſuite pour traverſer le royaume juſqu'à Londres. Edouard ne s'imagina point en effet qu'il dût chercher ſes ennemis dans le centre de ſes états, ni les attendre au milieu de ſa capitale. Ils arrivèrent heureuſement à Londres, & le haſard leur fit trouver un vaiſſeau prêt à partir pour la Bretagne, dans lequel ils auroient pu s'embarquer ſur le champ, ſi le comte de Pembroock qui apprit avec quelle

dans ce désordre aussi long-tems qu'Edouard n'emploieroit pas des forces supérieures pour les réduire. Que ne les engagez-vous, dit Row au comte, à seconder votre entreprise? Ou plutôt, que ne faisiſſez-vous une si belle occasion pour tenter quelque chose de plus important contre les assassins de Henry?

Cette proposition fut si avidement reçue du comte d'Oxford, que rentrant aussi-tôt dans son vaisseau, il n'eut d'embarras qu'à trouver ceux dont on lui garantissoit les services. Ne doutant point que pour leur propre sûreté, ils ne cherchassent les lieux d'où ils pouvoient prendre à tout moment le large, il tourna malheureusement au sud de l'Angleterre, & cotoyant toujours la terre, il se flatta pendant plusieurs jours de ne pouvoir les manquer. Cependant, après avoir fait inutilement le tour d'une partie de l'île, jusqu'à la province de Cornouailles, le besoin d'eau & de vivres le força de prendre terre à Saint-Michael-Mont. Il n'y avoit rien à redouter dans un lieu si éloigné de la capitale. Au contraire, l'inclination des habitans s'étant déclarée pour lui au premier bruit de son nom, il se flatta peut-être trop légérement, que sans le secours des vaisseaux qu'il cherchoit, il se feroit un parti d'autant plus considérable dans la province, qu'il ne paroîtroit demander que des secours volon-

s'étant laissé gagner à ses promesses, il se remit entre ses mains sous la foi de l'honneur & de l'amitié. Cependant, si le roi n'osa violer les engagemens de son général, il répondit mal à l'attente que le comte avoit conçue pour sa liberté & pour sa fortune. Il fut non-seulement condamné à une prison perpétuelle, au château de *Hames* dans le Boulonnois; mais la rigueur de ses juges s'étendant jusqu'à sa femme, qui étoit sœur du comte de Warwick, elle fut dépouillée de tous ses biens, dont on n'avoit point pensé jusqu'alors à lui ôter la possession.

Si Marguerite ne put ignorer l'infortune du comte d'Oxford, elle fut bien éloignée de s'attribuer la part qu'elle avoit eue à son entreprise. Jugeant aussi mal de ses soins que de ceux du comte de Pembroock, elle crut la mémoire de ses bienfaits effacée dans le cœur de tous ses amis, & toutes les voies fermées pour faire arriver ses lettres ou ses plaintes à la cour du roi son père. Il lui en restoit une néanmoins qu'elle avoit jusqu'alors refusé d'accepter, par la seule considération qu'elle croyoit devoir à l'un de ses plus fidelles serviteurs, qu'elle ne vouloit point envelopper tout à fait dans sa ruine. Ce brave duc d'Excester, qui avoit suivi si constamment sa fortune, & qui ne s'étoit sauvé de la bataille de Barnet qu'après y avoir versé son sang pour la

ſervir, s'étoit retiré, après d'autres infortunes, dans l'aſile de Weſtminſter, où ſa ſanté avoit été long-tems à ſe rétablir. Quoiqu'il ne pût s'écarter de cette retraite ſans expoſer ſa vie à des dangers plus certains que ceux d'une bataille, il avoit mépriſé cette crainte pour ſe procurer la ſatisfaction de voir ſa reine; & s'étant introduit pluſieurs fois dans ſa priſon à la faveur de divers déguiſemens, il s'étoit attendri avec elle ſur la malheureuſe fin de toutes leurs eſpérances. Ayant pénétré que ſon unique déſir étoit de donner de ſes nouvelles au roi de Sicile, il n'étoit point à lui offrir d'entreprendre lui-même le voyage d'Aix à toutes ſortes de riſques, & de l'abréger par ſa diligence. Mais la reine, qui ſavoit bien que chaque pas qu'il feroit hors de Londres l'expoſeroit au ſupplice, avoit ſi peu conſenti à cette propoſition, qu'elle l'exhortoit au contraire à faire ſa paix avec Edouard. La ducheſſe ſa femme étant ſœur de ce prince, il ſembloit qu'il dût tout ſe promettre d'une interceſſion ſi puiſſante. Enfin, les ſollicitations de Marguerite le forcèrent d'employer cette voie. Il fit prier la ducheſſe, qui s'étoit diſpenſée juſqu'alors de le voir, ſous des prétextes qui n'avoient pas manqué de vraiſemblance, d'implorer pour lui la clémence du roi ſon frère; mais au lieu de répondre à ſes intentions, elle

demanda au contraire d'être séparée de lui par les voies ordinaires de la justice. Edouard affecta de ne prendre aucun intérêt dans cette affaire, quoique personne n'ignorât qu'en secret il sollicitoit les juges contre le duc, & que le refus qu'il fit d'ailleurs de recevoir ses soumissions, ne pût laisser aucun doute sur la haine qu'il lui portoit personnellement. Le jugement lui fut si peu favorable, qu'en le nommant dans la sentence, on ne lui accorda pas même les titres dûs à sa naissance & à son rang, en qualité de petit fils d'une sœur du roi Henri IV.

Il se vit donc réduit à demeurer dans son asile, sans aucune espérance de grace, & n'ayant pour subsister que ce qu'il recevoit secrètement de ses amis. La reine en fut pénétrée de douleur, & quoique les craintes qui l'avoient empêchée de consentir à son voyage dussent augmenter, elle fut la première à lui conseiller d'employer toutes sortes de voies pour se délivrer d'un si triste esclavage. Elle ne souffrit point qu'il s'exposât à de nouveaux périls pour la voir; mais lui ayant fait remettre une lettre pour le roi René, elle le chargea de ménager une vie dont elle s'étoit apperçue que ses malheurs lui rendoient le cours insupportable, & qui pouvoit devenir plus douce à la cour de son père. Il partit avec un seul domestique. On ne s'apperçut point assez

tôt de ſon départ, pour ſoupçonner Edouard de l'avoir fait pourſuivre. Cependant, à peine eut-il paſſé Rocheſter, par où il avoit pris pour gagner quelque port écarté de la province de Kent, qu'il s'apperçut qu'on l'obſervoit. Ce n'étoit d'abord qu'un homme ſeul, qui ne pouvoit lui cauſer par conſéquent beaucoup d'alarme. Il rejeta même la penſée qui lui vint de l'attendre ſans affectation & de s'en défaire. Son valet, plus porté à la défiance, l'en preſſa, juſqu'à lui prédire qu'il étoit perdu ſans cette précaution. Il ne reconnut combien elle étoit juſte, qu'après avoir fait quelques milles de plus, en voyant à ſa ſuite douze ou quinze hommes armés. Il n'eut point d'autre reſſource que de ſe jeter dans une forêt, à l'entrée de laquelle il obſerva la contenance de ſes ennemis. Lorſqu'il leur vit redoubler leur courſe pour prendre le même chemin, il s'enfonça dans un lieu difficile, dont il ne connoiſſoit point les routes, avec l'eſpérance de le traverſer entièrement, & de n'en être pas plus reculé pour gagner le bord de la mer. Mais quoique ceux qui le pourſuivoient ne puſſent avancer plus vîte que lui, & qu'ayant enfin quitté ſon cheval, il en eût plus de facilité à pénétrer dans l'épaiſſeur des arbres, les traces de ſa marche, qu'il ne pouvoit éviter de laiſſer derrière lui, ſervirent toujours à faire décou-

vrir sa route. Impatient de cette contrainte, il se seroit précipité mille fois sur ces misérables, si dans l'impuissance de résister au nombre il eût pu s'assurer du moins de recevoir la mort par leurs armes; mais ayant à risquer d'être arrêté malgré lui, & ne voyant de ce côté là, pour terme de sa vie, qu'un infame supplice, il prit une résolution qui ne peut être justifiée que par son désespoir. Il s'arrêta, presque à l'extrémité de la forêt, lorsqu'il vit moins d'apparence que jamais à se sauver par la fuite. Il remit la lettre de la reine à son valet, avec tout ce qu'il avoit d'argent dans sa bourse, & sans lui avoir déclaré son dessein, il le conjura par tout ce qui pouvoit faire impression sur un homme de cette sorte, de passer promptement la mer, & de porter au roi René la lettre qu'il lui confioit. Ensuite, sans ajouter un mot de plainte, & sans se soulager même par un soupir, il tira son épée, & s'en perça le cœur. Les cris du valet devinrent un guide fort sûr pour ses ennemis. Ils se saisirent de son corps, qu'ils gardèrent pendant quelque jours sur le sable, en faisant payer la vue de ce spectacle à tous les habitans des lieux voisins, qui vinrent en rassasier leurs yeux. Le duc d'Exceſter étoit le dernier des descendans collatéraux de la maison de Lancastre, & le seul qui pût disputer au comte de

& de ſon beau-père, lui fit un ſup-
pétuel d'une ſi honteuſe fortune, &
me renoncer pour jamais à la conſola-
voir la reine & tous ſes amis. On verra
mort fut digne d'un mariage ſi monſ-

nt-Robert fut long-tems à Londres ſans
oir exécuter ſa commiſſion. Edouard, qui
it ignorer ce qui l'amenoit en Angleterre,
a d'avoir peu compris quel ſervice l'arche-
ue d'Yorck avoit entrepris de lui rendre,
ui laiſſa chercher les moyens de réuſſir plus
ureuſement. A juger des ſentimens de ce
nce par cette conduite & par celle dont il
ſe relâcha point pendant pluſieurs années,
n ſeroit porté à croire qu'en diminuant quel-
ue choſe de la rigueur avec laquelle il avoit
ommencé par faire reſſerrer la reine, ſon in-
ention n'avoit été que de reconnoître ceux qui
ui étoient encore aſſez attachés pour uſer, au
népris de toutes les conſidérations, de la li-
berté qu'il accordoit de la voir. Ainſi cette
courte faveur ne peut paſſer que pour une nou-
velle trahiſon, dont on a vu même que les effets
ne pouvoient guères être plus cruels, puiſ-
qu'elle ſervit à la ruine de tout ce qui reſtoit
de ſerviteurs fidelles à la reine.

Ce n'étoit pas Marguerite ſeulement qui

Flandre & de l'Artois, & de celles qu'il lui accordoit par le traité. Il prétendoit que cette donation, ou ce transport, fût aussi ferme que si les états généraux de France y avoient consenti, & il s'engageoit à leur faire confirmer là-dessus toutes ses volontés, lorsqu'il seroit en possession de la couronne. Enfin portant la prudence jusqu'à prévenir les moindres difficultés, les deux princes convenoient, par un acte particulier, qu'Edouard & ses successeurs auroient toujours la liberté d'entrer à Rheims pour s'y faire sacrer; précaution nécessaire, parce que la Champagne se trouvoit comprise dans les états du duc.

Les historiens anglois qui ont senti le ridicule d'un traité de cette nature, excusent Edouard, en prétendant qu'il feignoit de se laisser gagner par l'espoir de conquérir la France, pour se remettre seulement en possession de la Guyenne & de la Normandie. Mais il fit pas moins tous les préparatifs qui noient à l'importance de son entreprise. oya des ambassadeurs dans toutes les de l'Europe, jusqu'à celles de Hongrie icile, pour les presser d'entrer dans sa l s'assura contre les diversions des écos- ar le mariage d'une de ses filles avec le l'Ecosse. Il leva une grosse armée &

des ſubſides extraordinaires. Enfin il s'embarqua à Sandwich le 20 de Juin 1475. Un hiſtorien aſſure qu'il trouva à Douvres cinq cens vaiſſeaux de tranſport, que le duc de Bourgogne y avoit envoyés. Mézerey dit qu'on employa trois ſemaines à faire paſſer toutes les troupes angloiſes à Calais; ce qui marque qu'il y avoit ou peu de vaiſſeaux, ou un très-grand nombre de troupes. On n'en ignore pas moins à quoi montoit l'armée angloiſe, & Philippe de Commines, qui étoit alors au ſervice de Louis XI, aſſure ſeulement que jamais Roi d'Angleterre n'en avoit mené en France une ſi nombreuſe.

Les premières démarches d'Edouard répondirent à ſon traité & à ſes préparatifs. Il envoya de Calais un héraut à Louis, » pour le » ſommer de lui reſtituer tout le royaume de » France, & pour lui déclarer la guerre en » cas de refus ». Si cette bravade dût paroître ſingulière au roi, ſa réponſe & ſa conduite ne furent pas moins ſurprenantes pour les anglois. Il répondit au héraut « qu'il étoit bien infor- » mé que ce n'étoit pas de ſon propre mou- » vement qu'Edouard venoit le trouver dans » ſes états, mais à la ſollicitation du duc de Bourgogne & du connétable de Saint-Pol; » & qu'il pouvoit aſſurer ſon maître que tous

une ſi heureuſe nouvelle au roi René ; & le roi d'Angleterre oubliant de bonne grâce ſes reſſentimens & ſes craintes, voulut que Marguerite ne reçût pas d'un autre que de lui les premières aſſurances de ſa liberté. Commines raconte qu'après cette entrevue Louis ſe rendit à Amiens, où le lord Howard le ſuivit en qualité d'ôtage. Pendant que ce prince étoit à ſe laver les mains pour ſe mettre à table, Howard lui rappela à l'oreille la propoſition qu'il avoit faite à ſon maître, d'aller paſſer quelques jours à Paris. Louis ne fit aucune réponſe. Howard renouvela ſouvent le même diſcours pendant le repas, mais le roi feignit toujours de ne pas l'entendre ; & lorſqu'il eut quitté la table, il lui fit dire que ſes affaires ne lui permettant point de retourner ſi-tôt à Paris, il étoit fâché de ne pouvoir accepter l'honneur que le roi d'Angleterre paroiſſoit diſpoſé à lui faire. Il ne craignoit rien tant, remarque Commines, que de voir prendre à Edouard trop de goût pour la France ; & ſe repentant de s'être imprudemment avancé, « il ſouhaitoit avec paſſion de lui voir » tourner le dos pour repaſſer dans ſon île ». Cependant il ſe fit honneur par les careſſes & les libéralités dont il combla tous les ſeigneurs de la cour d'Edouard. L'armée angloiſe s'étant approchée d'Amiens, il en fit tenir les

portes ouvertes, & l'ordre fut donné dans toutes les hôtelleries de bien traiter les anglois qui viendroient voir la ville ſans rien exiger d'eux pour leur dépenſe. Il envoya au roi ſon allié, un préſent de trois cens chariots chargés de vin, pour en faire la diſtribution à ſon armée. Enfin il n'épargna rien pour empêcher qu'Edouard n'ouvrit les yeux ſur la foibleſſe des raiſons qui l'avoient alarmé, & ne ſentît le ridicule dont il s'étoit couvert par une ſi folle & ſi vaine expédition.

Quelque déſir que les deux rois euſſent marqué de tenir quelque tems ſecrète la convention qui regardoit la liberté de Marguerite, cette princeſſe fut informée du changement de ſon ſort avant qu'Edouard eût repaſſé la mer. Elle eut l'obligation de cette nouvelle au comte de Dunois, à qui Louis ne l'avoit point cachée, & qui ſe hâta d'en donner avis au roi ſon père & à elle-même. Mont-Robert avoit enfin trouvé le moyen de pénétrer à la Tour. Il étoit parti enſuite pour retourner vers le roi de Sicile, avec les commiſſions de la reine, qui conſiſtoient moins en affaires politiques, qu'en témoignages de tendreſſe pour ſa famille. Cependant l'occaſion qu'il avoit eue à Londres de ſe lier avec quelques partiſans de la maiſon de Lancaſtre, lui ayant fait pénétrer une partie de leurs ſentimens, dont ils avoient fait peu

la reine, n'étoit que pour ſe délivrer d'un obſtacle auquel il étoit réſolu de ne pas céder. Son meſſager avoit même ordre de faire aſſez de diligence pour prévenir les amis du comte, & de faire entendre à la reine qu'elle devoit s'attendre à des ſollicitations auxquelles on la prioit de ne pas prêter l'oreille.

Cet incident la chagrina peu; mais il l'expoſa, dans la ſuite de ſon voyage, à perdre miſérablement la vie. Ayant pris ſa route par la Normandie, elle ſe trouva forcée le ſoir, avec une ſuite peu nombreuſe, de s'arrêter dans un village pour y paſſer la nuit. Cette province étoit encore remplie d'anglois, qui s'y étoient établis ſous les règnes de Henri V & de Henri VI; gens dont l'inclination pour leur patrie ne s'étoit point altérée par une ſi longue abſence, & qui en avoient ſuivi toutes les révolutions avec la même chaleur que s'ils y euſſent été intéreſſés par la perte de leur ſang ou de leurs biens. La reine marchoit ſans défiance & ſans précaution. Elle avoit même refuſé une eſcorte que le roi avoit fait préparer à Rouen pour l'accompagner auſſi loin qu'il lui plairoit de s'en ſervir. Ses gens n'avoient pas ordre non plus de cacher ſon nom ni ſa marche; & penſant auſſi peu au déguiſement qu'à l'oſtentation, elle ne s'occupoit que du terme de ſon voyage. Tandis qu'elle

au commencement de la même année, avoit cédé à la France tous ſes droits ſur la Provence, ſur l'Anjou, & ſur les duchés de Lorraine & de Bar. La ſeule condition qu'il avoit attachée à ce beau préſent, avoit été que Louis XI payeroit la rançon de ſa fille, & feroit à cette princeſſe une penſion convenable à ſon rang. Elle fut obligée de confirmer auſſi cette diſpoſition du roi ſon père.

La ſatisfaction qu'elle reſſentoit de ſe voir libre, ne l'empêcha point de remarquer ce que lui coûtoit cette faveur. Elle ſe trouvoit dépouillée dans le même inſtant, non-ſeulement de tout ce que le droit établi lui accordoit en Angleterre, mais de tous les avantages qu'elle tiroit de ſa naiſſance pour la ſucceſſion de la maiſon d'Anjou dont elle étoit l'unique héritière. Il n'étoit pas tems de réclamer contre des loix ſi dures. Elle s'en plaignit au roi ſon père; mais elle dut être conſolée par la réponſe de ce bon vieillard, qui ne s'étoit déterminé au ſacrifice de tous ſes biens que pour ſe procurer la douceur de la revoir. Elle ſe rendit à Aix, où il étoit retourné; & juſqu'à la mort de ce prince, qui arriva le 10 de Juillet 1480, le ſilence des hiſtoriens ſemble marquer qu'elle y vécut dans l'éloignement abſolu de toutes ſortes d'affaires.

Cependant, ſon repos y fut troublé par une

visite qu'elle étoit fort éloignée de prévoir, & qui la rengagea malgré elle dans des souvenirs trop capables de r'ouvrir toutes les plaies de son cœur. La duchesse de Clarence, fugitive d'Angleterre après la mort de son mari, vint chercher un asile & de la consolation près d'elle. Son malheur étoit si récent, qu'étant encore baignée de larmes & pénétrée d'amertume, elle ne put manquer de communiquer à la reine une partie de sa douleur. Madame Trott, qui étoit demeurée attachée à elle après avoir obtenu grâce d'Edouard par son entremise, lui avoit conseillé de s'éloigner pendant quelque tems de sa patrie; & dans la confiance qu'elles avoient toutes deux à l'amitié de Marguerite, elles avoient entrepris le voyage de Provence. Ce ne pouvoit être la fin tragique du duc de Clarence, qui excitoit la compassion de la reine. Elle ne devoit point ce sentiment au meurtrier de son fils. Mais elle n'avoit point oublié que la duchesse l'avoit toujours respectée comme une mère, & le mouvement de tendresse qui lui avoit fait mépriser toutes sortes de considérations pour lui venir faire ses adieux à Greenwich, étoit une preuve d'attachement qui ne pouvoit être sorti de sa mémoire.

Ceux qui connoissoient le caractère d'Edouard & celui du duc, ne s'étoient jamais persuadé

chaſſé dans le parc du chevalier *Burdett*, avec qui le duc de Clarence étoit lié d'une étroite amitié, y tua un daim blanc que ce gentilhomme aimoit beaucoup. Cette perte fut ſi ſenſible à Burdett, que dans le premier feu de ſa colère, il ſouhaita, en jurant « que le bois du daim fut » dans le ventre de celui qui l'avoit tué ». Cette ridicule imprécation, qui n'auroit paſſé dans un autre que pour un emportement puérile, fut tournée en crime de haute trahiſon dans un ami du duc de Clarence. En deux jours Burdett fut condamné à mort & exécuté publiquement. Le duc étoit alors en Irlande. Ceux qui n'avoient sollicité le ſupplice de ſon ami que pour lui donner occaſion d'irriter le roi par quelque auſſe démarche, ſe hâtèrent de le faire avertir de cet évènement. Il revint furieux, & ne ména-geant perſonne à ſon arrivée, il reprocha au roi même, avec la dernière hauteur, d'avoir manqué de conſidération pour un frère à qui il étoit redevable de ſa couronne. Ce tranſport étoit peut-être pardonnable à l'amitié; mais il y ajoutoit des menaces ſi inconſidérées, qu'Edouard balança point à le faire arrêter. Ses ennemis, ou le plus dangereux étoit toujours le duc de Gloceſter, eurent ſoin d'éloigner du conſeil ceux qui pouvoient lui être favorables. Ils firent eux-mêmes pluſieurs chefs d'accuſa-

soutenu long-tems avec tant de gloire. Ses raisons étoient simples. « Ou vous prendrez le » parti, lui dit-il, de vous assujettir tout à fait » aux loix du cloître, ou vous vous bornerez » à vous y faire une retraite qui ne changera » rien au genre de vie que la bienséance exige » d'une reine. Dans le premier cas, vous ne » considérez point assez ce que votre imagina- » tion vous prépare de tourmens; & dans le » second, vous ne voyez pas que vous ne » cherchez qu'à vous gêner vous-même & à » incommoder les autres ».

Quelque impression que ce raisonnement pût avoir faite sur son esprit, elle n'étoit point destinée par la providence à se voir dans la liberté de suivre son inclination. A peine fut-elle arrivée en Anjou, que Louis XI lui fit proposer une nouvelle confirmation du testament de René, par un acte authentique, tel que celui que Genlis & Raguenet avoient reçu d'elle à Rouen. Cette proposition, qui sembloit marquer quelque doute de la validité de son premier acte & de la disposition même du roi son père, lui fit naître, à l'instigation de Vignoles, la pensée d'examiner si la justice ne l'autorisoit pas effectivement à revenir contre une donation sur laquelle on ne l'avoit point consultée, & qu'elle avoit signée dans des circonstances où le misérable état de sa

fortune lui en faiſoit une loi. Elle ne ſe flattoit pas ſans doute de forcer le roi à lui reſtituer malgré lui les provinces auxquelles elle avoit renoncé ; mais la penſion qu'il devoit lui donner en échange n'étant pas payée auſſi exactement que le prix de ſa rançon l'avoit été au roi d'Angleterre, Vignoles lui faiſoit eſpérer qu'un peu de réſiſtance ſerviroit du moins à rendre Louis plus fidelle, & peut-être à lui faire augmenter une indemité qui n'avoit aucune proportion avec les biens qu'il lui enlevoit. Ce conſeil ne tourna point à ſa ſatisfaction. Les commiſſaires que le roi lui avoit envoyés ayant marqué à ce prince qu'ils trouvoient quelque difficulté dans l'exécution de ſes ordres, en reçurent un d'autant plus mortifiant pour elle, que dans l'eſpérance de tirer quelque fruit de ſon oppoſition, elle avoit déjà pris des engagemens qui ſuppoſoient plus d'exactitude dans le paiement de ſa penſion. Le roi lui fit dire, qu'elle oublioit trop tôt de quelle ſituation il l'avoit tirée, & que ſi elle regrettoit la ſucceſſion de ſon père, il étoit prêt à la lui reſtituer, mais à condition qu'elle en iroit jouir à la tour de Londres. Il fallut changer de langage, & ſigner un nouvel acte, qui fut paſſé au château de *Reculée*, près d'Angers, le 19 Octobre 1480.

Les engagemens qu'elle avoit pris, & qui la

jetèrent

jetèrent dans une ſuite de mouvemens & d'embarras fort oppoſés à ſes réſolutions, regardoient les comtes de Richemont & de Pembrook, que le duc de Bretagne continuoit de faire garder à Vannes. Ils n'avoient pu ignorer qu'elle s'étoit rapprochée d'eux, & ſe flattant auſſi-tôt qu'ils en pourroient tirer quelque avantage, ils n'avoient pas manqué de lui faire demander avec ſon amitié, quelque marque de l'intérêt qu'elle prenoit encore à la maiſon de Lancaſtre. Outre la médiocrité de leur fortune, qui la porta à leur promettre un ſecours annuel en forme de penſion, ils la firent informer du péril auquel ils étoient expoſés continuellement de la part d'Edouard. Ils avoient eu le bonheur d'en éviter un, dont on trouve toutes les circonſtances dans *Argentré*, & qui commençoit à leur rendre la ſimplicité du duc de Bretagne auſſi redoutable que la haine & les artifices d'Edouard. La trève qui avoit été ſouvent violée entre l'Angleterre & la Bretagne demandant à être renouvelée avec des conditions plus ſolides, le roi avoit pris cette occaſion pour envoyer des ambaſſadeurs extraordinaires au duc ; & l'on n'avoit point eu de peine à rétablir les deux nations dans une parfaite intelligence. Mais, après les diſcuſſions d'intérêt, les ambaſſadeurs s'étoient ouverts au duc ſur le principal objet

broock, qui l'avoit preſſé mille fois de profiter de la facilité qu'ils avoient continuellement à s'évader. Cette fille, qui étoit d'une naiſſance commune, & qui ſe nommoit *Lée*, pénétra l'artifice d'Edouard, en ſe voyant enlever ſon amant. Elle engagea ſon père à ſe rendre avec la dernière promptitude à la cour, où il repréſenta au duc « que la démarche qu'il venoit de » faire le couvroit d'une éternelle infamie; ſans » compter que ſa conſcience ne lui permettoit » pas de livrer un prince qui ſe croyoit en ſû- » reté ſous ſa protection, à ſon plus mortel en- » nemi ». Ce diſcours fit ouvrir les yeux au duc. Il fit partir ſur le champ Pierre Landais pour Saint-Malo, avec ordre d'employer juſqu'à la force pour tirer le comte de Richemont des mains des ambaſſadeurs, s'il pouvoit faire aſſez de diligence pour prévenir leur embarquement. Ceux qui ont accuſé le duc de s'être laiſſé gagner par une groſſe ſomme qu'il avoit reçue d'Edouard, & de n'avoir changé de ſentiment que par la force de ſes remords, n'ont pas fait attention que ſi les ambaſſadeurs euſſent employé cette voie pour ſéduire le maître, elle leur auroit réuſſi bien plus facilement avec un miniſtre auſſi corrompu que Pierre Landais, qui étoit en même-tems ſon favori. Cependant, étant arrivé à Saint-Malo, dans le moment où les

reine même que le comte de Pembroock les adreſſa, & dans les excuſes qu'il en fit à cette princeſſe, il lui marquoit que ſon neveu & lui ne ſeroient pas deux jours à les rejoindre.

Marguerite étoit alors au château de Dampierre, qui appartenoit à Vignoles. Si elle fut ſurpriſe que le comte l'eût choiſie pour dépoſitaire de Lée & de ſa fille, elle n'en reçut pas cette jeune perſonne avec moins de bonté & d'admiration. C'étoit au comte de Richemont qu'elle croyoit devoir le premier de ces deux ſentimens; mais la conſidération du comte ne déroboit rien de l'autre à Catherine Lée, que Marguerite trouva digne de toute la paſſion qu'elle avoit inſpirée au premier prince d'Angleterre. Les témoignages qu'on avoit de ſa ſageſſe lui faiſant joindre l'eſtime à l'inclination, non ſeulement elle conſentit à la garder auprès d'elle, mais elle prit un intérêt à ſa conduite & à ſa fortune, qui ſervit dans la ſuite à la rendre une des plus heureuſes femmes de ſon tems. Huit jours entiers ſe paſſèrent, ſans qu'on entendît parler du comte de Pembroock. La reine inquiète envoya ſecrètement Vignoles à Vannes. Il revint avec de fâcheuſes nouvelles. Les deux comtes ayant manqué de précautions dans les préparatifs de leur fuite, avoient été arrêtés par les gardes qui les obſervoient; & le duc de

Bretagne, irrité de leur entrepriſe, les avoit fait tranſporter dans l'île d'Oueſſant, où ils étoient gardés avec une rigueur qu'il n'avoit jamais marquée pour eux pendant leur ſéjour à Vannes. Leur perte, à laquelle il ſembloit que le duc voulût contribuer lui-même par la facilité qu'il donnoit au premier vaiſſeau d'Angleterre de les enlever dans une priſon fort mal défendue, alarma ſi vivement la reine, qu'elle ſe reprocha d'avoir pris trop de part à des intérêts qui n'étoient plus propres qu'à troubler ſon repos. Quels rapports avoit-elle déſormais avec la maiſon de Lancaſtre & la ſucceſſion d'Angleterre? étoit-ce l'eſpoir de ſe voir rétablie dans des droits qu'elle avoit abandonnés? étoit-ce l'ambition ou la vengeance, qui pouvoient lui faire ſouhaiter une révolution favorable au jeune comte? Elle avoit enſéveli toute ſa haine à la Tour, pendant cinq années qu'elle y avoit paſſées à rétablir la paix dans ſon cœur; & le ſéjour qu'elle avoit fait en Provence, avoit achevé de calmer toutes ſes paſſions. Pourquoi s'expoſer en faveur d'autrui à de nouvelles agitations, qu'elle n'auroit pas voulu reſſentir pour elle-même?

Cependant, ſa généroſité, plus forte que toutes ces réflexions, ne lui permit point d'abandonner un jeune prince à qui elle ne voyoit

re reſſource que ſon ſecours. Vignoles
omme d'expérience, qui avoit accom-
ſa jeuneſſe le roi de Sicile dans toutes
s. Elle le chargea d'employer tout ce
roit trouver d'expédiens dans ſa pru-
dence & dans ſon courage pour délivrer les
ntes. Lée s'offrit à l'accompagner. Ils
avec peu de gens, dans la crainte de
res apparences ; &
me condérable, qui
au beſoin un vaiſſeau
lirent à la Rochelle,
ner l'île d'Oueſſant.

La ſeule place de qui fût capable de quelque défenſe étoit le château où les deux comtes étoient renfermés. Vignoles n'avoit pris avec lui que dix hommes, parce qu'il faiſoit plus de fond ſur ſon adreſſe que ſur la force ouverte. S'étant informé, ſans affectation, de tout ce qui ne pouvoit être inconnu aux habitans de l'île, il apprit que la garniſon étoit compoſée de ſoixante hommes, & que les deux comtes, à qui l'on accordoit quelquefois la liberté de chaſſer, ne ſortoient jamais ſans les avoir à leur ſuite. Il n'en eſpéra pas moins de les enlever, dès la première fois qu'ils ſortiroient du château. S'étant déguiſé en payſan, il fit rentrer ſes gens dans ſon vaiſſeau, avec ordre de ſe tenir

comtes à ſe cacher, & bientôt la vue des ſoldats de l'île, qui parurent en troupe ſur le rivage, leur firent juger qu'ils avoient beſoin de quelque précaution. Une légère réſiſtance les auroit d'abord écartés, ſi les deux ſeigneurs n'euſſent point été ſans armes, & ſi Vignoles n'eût pas cru que la prudence les obligeoit à ſe cacher. Il fut trop tard pour ſonger à ſe défendre lorſque le vaiſſeau fut ren[illegible]oldats, qui apprirent par les cris de ceux qui étoient à terre, que c'étoit le comte de Richemont qui leur échappoit.

Il fut conduit au duc de Bretagne avec Vignoles & tous ſes gens. L'indignation du duc fut ſi vive à la première nouvelle qu'il eut de leur hardieſſe, qu'il les eût envoyés ſur le champ au ſupplice, s'ils ne s'étoient fait connoître pour des domeſtiques de la reine Marguerite, qui n'avoient formé leur entrepriſe que par ſes ordres. Lée ſeul étoit ſon ſujet. Il ordonna qu'on lui fît ſon procès avec la dernière rigueur; & s'étant fait préſenter les deux comtes, il les menaça de les envoyer dans une priſon plus ſûre en Angleterre. Mais le jeune comte lui reprocha d'un ton ferme, l'abus qu'il faiſoit de la force, pour lui impoſer un joug qu'il n'étoit obligé de ſouffrir par aucune loi; & lui faiſant honte de la ſoumiſſion qu'il marquoit pour

d'Anjou. Outre les précautions qu'ils prirent toujours pour cacher leur abſence, ils eurent ſoin qu'on ne pût leur reprocher d'avoir violé leur engagement. Il conſiſtoit à demeurer fidellement ſous la garde & la protection du duc de Bretagne. Loin de penſer à s'y ſouſtraire, l'un demeuroit toujours à Vannes dans l'abſence de l'autre, autant pour être le garant de ſon retour, que pour déguiſer mieux la liberté qu'ils s'accordoient ſucceſſivement. Ainſi, l'on peut s'imaginer qu'ils n'étoient gardés que lorſqu'ils s'écartoient de leur demeure, & qu'avec un peu d'adreſſe, il leur étoit d'autant plus aiſé de s'échapper alternativement, que le moindre prétexte d'incommodité pouvoit perſuader que l'un gardoit ſon appartement, lorſqu'on voyoit paroître l'autre. Auſſi tous les hiſtoriens ne donnent-ils point d'autre idée de leur priſon.

L'uſage qu'ils firent de cette facilité à viſiter la reine, rendit bientôt la retraite de cette princeſſe comme le centre de tous les deſſeins qui furent formés en faveur de la maiſon de Lancaſtre. Ce fut de-là que le comte de Richemont, ſenſible à l'infortune du comte d'Oxford, qui étoit toujours étroitement reſſerré au château de Hames, & prévoyant l'utilité qu'il auroit tôt ou tard à tirer de ſes ſervices, envoya Lée & Vignoles pour tenter de lui ouvrir les portes

de ſa priſon. Il y étoit chargé de fers, & dans un état qui juſtifie bien la haine qu'il porta toute ſa vie à Edouard & à tout ſon ſang. Vignoles, pour ſatisfaire non-ſeulement l'héritier des Lancaſtres, mais la reine même, qui ne devoit pas moins de reconnoiſſance que lui au comte d'Oxford, eut la conſtance de paſſer pluſieurs mois aux environs de Hames, occupé, ſans affectation, à ſe lier avec le gouverneur du château, & avec tous ſes gens. Il obtint aiſément dans cette familiarité la permiſſion de voir le comte ; mais n'ayant pu trouver un moment favorable pour lui apprendre le ſervice qu'il cherchoit à lui rendre, il forma ſur d'autres circonſtances un projet dont le ſuccès lui parut certain. Ayant remarqué que les jours de fêtes, on amenoit le comte & quelques autres priſonniers dans une chambre voiſine de la chapelle, pour y entendre la meſſe, il ne douta point qu'il ne ſe trouvât quelqu'un parmi eux qui entendît la langue latine. Il gagna le prêtre par une groſſe ſomme, & à la place de l'épître ou de l'évangile, il lui fit réciter un avis en latin aux priſonniers, de ſe tenir prêts à ſeconder les efforts qu'on entreprendroit un certain jour pour leur liberté. On ne les amenoit à la meſſe qu'après avoir pris ſoin de leur mettre des entraves aux mains ; mais comme ſi cette précaution eût été ſuffiſante à l'égard de cinq ou

fix perſonnes, dont la ſoumiſſion paroiſſoit tournée en habitude, on les abandonnoit ſeuls à leur dévotion. Ils ne manquèrent point de s'aider mutuellement de toute leur adreſſe pour ſe défaire de leurs chaînes. Vignoles & Lée, qui avoient fait toutes leurs obſervations, s'étoient chargés de courtes épées & d'armes à feu, qu'ils tenoient cachées ſous leurs manteaux. Ils ſortirent ſucceſſivement de la chapelle pour les diſtribuer aux priſonniers; & l'uſage où l'on étoit de les voir au château, éloignant toutes les défiances, ils eurent toute la liberté qu'ils avoient eſpérée pour gagner la porte de leur chambre. Enfin, par une hardieſſe dont la ſuite eſt beaucoup moins vraiſemblable, ou qui doit faire ſuppoſer du moins que le château de Hames étoit fort mal gardé, ils ſe ſaiſirent du gouverneur & des gardes, ſans avoir fait d'autre emploi de leurs armes que de les menacer, & ils partagèrent tous le bienfait qui n'étoit deſtiné que pour le comte d'Oxford. Ayant été pourſuivis néanmoins avec beaucoup de diligence, le comte ſe ſépara de Vignoles en fuyant, & ne le rejoignit qu'en Anjou.

L'arrivée de ces nouveaux hôtes apportoit toujours à la reine quelque renouvellement de douleur, par les ſouvenirs que leur préſence & leur entretien ſervoient à lui faire rappeler.

rs, elle les bannit pendant
a préſence. Aux plaintes &
mte, elle répondit par une
oite, qu'en le mettant dans
répliquer, elle ſe fit de nou-
ſon embarras & de ſon ſilence
ſageſſe de Catherine. Voulez-
e parti, dit-elle à ce prince; de
rtement, c'eſt-à-dire, à la face
e & de la France, pour qui le
homme tel que vous ne doit
myſtère? Vous verrez finir auſſi-
poſitions. Le jeune comte, épou-
te offre, & n'oſant même en mar-
nſée dans l'abſence du comte de
, demeura ſi long-tems à répondre;
rine crut ſentir elle-même qu'on
nſé qu'à la tromper.
aires plus importantes interrompire
ette galante intrigue, & lui ſi
enſuite un autre cours. Avant
omte fût retourné à Vannes,
la reine ſe remit le n
nt préſenté à elle, &
audience particuliè
ſeigneur
pour intéreſſ
repriſe.

roit ardemment, devoit recevoir d'elle des éclairciſſemens ſur la ſituation du jeune prince, & des inſtructions ſur la conduite qu'il falloit tenir avec lui. La lettre de Morton à cette princeſſe, celle du duc de Buckingham & de quelques autres ſeigneurs qui s'étoient déjà aſſociés, n'étoient que pour la diſpoſer à recevoir leur député ſans défiance, & à croire de ſa bouche ce qu'une juſte précaution ne leur avoit pas permis de confier au papier. Ils avoient choiſi pour cette importante commiſſion un gentilhomme gallois nommé *Jeffreys*, qui avoit des biens conſidérables dans ſa province, & qui s'étoit retiré de la cour par haine pour la maiſon qui occupoit le trône.

Marguerite conféra long-tems avec lui ſur les diſpoſitions du duc de Buckingham, qu'elle auroit eu peine à ſe figurer ſincères, ſi elle n'en eût été aſſurée par un garant tel que l'évêque d'Ely. Les grandes qualités que l'hiſtoire attribue au duc étoient mêlées de tant de vices, & la reine connoiſſoit ſi bien le fond de ce caractère, que ſi elle ne voyoit perſonne plus propre à former un parti, & à le pouſſer avec autant de conduite que de courage, elle étoit perſuadée auſſi que le moindre caprice étoit capable de lui faire abandonner tout d'un coup ſon objet, & ſacrifier non-ſeulement les intérêts

ordres sans faire quelque fond sur sa fidélité, marqua de l'empressement à la reine pour se trouver seul avec elle, & reprenant le discours du comte de la manière qu'il l'avoit conçu, il offrit à cette princesse de pressentir l'esprit de son maître sur l'inclination du jeune prince, c'est-à-dire, de lui proposer son mariage avec Anne de Bretagne sa fille, qui étoit digne du premier trône du monde, & que le duc, dans les dispositions où il étoit pour le comte, accorderoit peut-être volontiers à l'héritier de l'Angleterre.

La reine comprit aisément son erreur ; mais n'en trouvant pas cette ouverture moins avantageuse pour le comte de Richemont, & jugeant même par l'envie qu'elle voyoit au député de se rendre nécessaire, qu'elle pouvoit lui abandonner la conduite d'un projet dont il étoit comme l'inventeur, elle évita dans sa réponse tout ce qui auroit été capable de le détromper. Il retourna vers son maître, dans la prévention que le jeune prince étoit amoureux de la princesse de Bretagne, & qu'il n'étoit parti de Vannes que pour consulter la reine sur les moyens de faire approuver sa tendresse au duc. D'un autre côté, Marguerite qui s'étoit assez expliquée avec le député pour augmenter son zèle, & pour se promettre quelque chose

n'auroit jamais fait de ſon amour. Outre les préſens dont il prit plaiſir à la combler, il s'engagea, ſi le ciel ſecondoit ſes eſpérances, à rendre un jour ſon ſort digne d'envie; & l'on voit dans l'hiſtoire de ſon règne, qu'il ne perdit pas le ſouvenir de cette promeſſe. Marguerite, qui avoit pris une vive affection pour cette belle fille, & qui n'avoit point d'héritiers aſſez proches ni aſſez avides pour s'oppoſer à ſes bienfaits, lui donna la meilleure partie des reſtes de ſa fortune, ſans autre condition que de vivre auprès d'elle juſqu'à ſa mort.

Cette loi étoit une nouvelle faveur, mais Catherine n'en devoit pas jouir long-tems. Le mal qui avoit conſumé inſenſiblement la reine, touchoit au comble, & des parties intérieures où il avoit étendu depuis long-tems ſes ravages, il ſe communiqua viſiblement au-dehors. Son ſang corrompu par tant de noires agitations devint comme un poiſon, qui infecta toutes les parties qu'il devoit nourrir. Sa peau ſe deſſecha juſqu'à s'en aller en pouſſière. Son eſtomac ſe rétrécit, & ſes yeux auſſi creux que s'ils euſſent été enfoncés avec violence, perdirent tout le feu qui avoit ſervi ſi long-tems d'interprète aux grands ſentimens de ſon ame. Il lui en reſta néanmoins toute la tendreſſe & toute la bonté juſqu'à ſon dernier ſoupir. Elle employa

ſa dernière heure à diſtribuer le peu de bien qui lui reſtoit, entre ſes domeſtiques; & ſa mort arriva le 25 d'août 1482, au château de Dampierre, qui appartenoit à Vignoles, où l'on ne dit point par quel motif elle s'étoit fait conduire.

L'hiſtoire ne nous apprend point d'autres circonſtances de ſa mort, & *Baudier* (1) même, ſi fécond d'ailleurs en harangues & en réflexions, s'eſt abſtenu, comme par reſpect, de mêler ici les ornemens de ſon imagination au ſimple récit de la vérité. Il aſſure ſeulement, comme pluſieurs autres écrivains, que la reine mourut de douleur; c'eſt-à-dire, qu'ayant langui dans une continuelle triſteſſe, elle ſuccomba enfin à des impreſſions que le tems n'eut pas le pouvoir d'effacer : car douze ans qui s'étoient paſſés depuis la mort de Henri VI & du prince de Galles, ne permettent point de regarder la ſienne comme un de ces accès violens qui épuiſent tout d'un coup les forces de la nature.

On trouve dans quelques écrivains, que le roi Edouard fut ſoupçonné de lui avoir fait donner du poiſon. Un autre en accuſe le duc

(1) Il a écrit une vie de Marguerite d'Anjou, d'où j'ai tiré pluſieurs choſes. Mais il n'a pas connu les écrivains anglois.

ici les médecins du même nom, & leur attribuer des commiſſions ſi différentes? Il me ſemble fort naturel que la comteſſe de Richemont, impatiente peut-être du retardement de Jeffreys, eût envoyé Bray en Bretagne & en Anjou, pour ſe délivrer des inquiétudes qu'elle en pouvoit reſſentir. Ainſi, loin d'avoir ſervi d'inſtrument aux fureurs d'Edouard & de ſon frère, il n'auroit paru chez la reine qu'à titre d'ami, & pour contribuer à ſa ſanté plutôt qu'à ſa mort.

La perte d'une reine ſi reſpectable par ſes grandes qualités, & ſi digne de compaſſion par ſes infortunes, ne fut pleurée ſincèrement que de ſes domeſtiques, & peut-être du jeune comte de Richemont, qui ſentit bientôt ce qu'il avoit à regretter dans ſon amitié & dans ſes conſeils. Edouard commença de ce jour à ſe croire bien affermi ſur ſon trône, quoiqu'il lui reſtât fort peu de tems pour en jouir. Il affecta néanmoins de donner des éloges à la mémoire de ſon ennemie, & déclarant que toute ſa haine étoit enſévelie avec elle, il donna une marque publique de cette réconciliation, en faiſant tranſporter le corps du roi Henri VI de Chelſea dans l'égliſe de Weſtminſter, où il lui fit élever un fort beau monument. Son deſſein étoit d'y rejoindre les deux époux, & l'ordre fut envoyé

à ſon ambaſſadeur en France de demander le corps de Marguerite à Louis XI; mais l'exécution en fut interrompue par la nouvelle de ſa mort. Louis s'imagina auſſi-tôt qu'il ne reſtoit perſonne en Angleterre qui déſirât fort impatiemment ce tranſport. Il parut fort indifférent lui-même aux dernières circonſtances de la mort de la reine, comme il avoit été peu ſenſible aux embarras où elle s'étoit quelquefois trouvée pendant ſa vie. Le goût de ce prince n'étoit pas pour le mérite héroïque. Dans le beſoin continuel où il étoit d'argent pour les dépenſes de la guerre, il regardoit ſa penſion comme un fardeau. D'ailleurs, une mort qui mettoit le dernier ſceau à la donation du roi René, ne pouvoit lui cauſer des regrets bien ſincères. Auſſi avoit-il négligé Marguerite, juſqu'à la laiſſer quelquefois dans la néceſſité de recourir pour vivre à la généroſité de Vignoles. Elle étoit en Anjou ſans aucune ombre de majeſté royale. Quelques anglois, qui s'étoient attachés à elle, compoſoient toute ſa cour, & lui faiſoient payer cher ce reſte de grandeur, par la difficulté qu'elle avoit à l'entretenir. Cependant, au milieu de ſes beſoins, elle avoit ſu trouver dans ſon économie, de quoi fournir à ceux du comte de Richemont, ou de quoi ſuppléer du moins aux médiocres ſecours qu'il

recevoit de la comteſſe ſa mère. Elle ſe retranchoit encore tout ce qu'elle pouvoit dérober à la bienſéance de ſon rang, pour ſuivre l'uſage d'un ſiècle où la piété conſiſtoit particulièrement dans les libéralités qu'on faiſoit aux égliſes & aux monaſtères. Son caractère néanmoins étoit ſi peu tourné à la ſuperſtition, que dans tout le cours de ſon règne, on ne remarque point qu'elle ait affecté une ſeule de ces pratiques éclatantes, dont les ſouverains de ſon ſiècle ne ſe diſpenſoient pas plus que leurs ſujets, telles que les vœux, les pélerinages, l'empreſſement outré pour les reliques & pour les indulgences; ni que l'exemple même d'Edouard, qui avoit quelquefois recours à cet artifice pour en impoſer au peuple, l'ait jamais engagée à ſe ſervir contre lui des mêmes armes. Si elle fit quelques établiſſemens en faveur de la religion, ce fut dans des vues dignes de ſon objet; & la vanité qui porte ordinairement les princes à ces faſtueuſes fondations, eut ſi peu de part aux ſiennes, qu'elle négligea même de s'en attribuer la gloire. Ainſi le collège d'*Eaton*, qu'elle fonda près de Windſor, paſſa dès ſon origine pour l'ouvrage du roi ſon mari.

Quelques traits répandus dans divers écrivains, n'ajouteront rien à l'idée qu'on a dû prendre de ſa fermeté & de ſon courage. Ce-

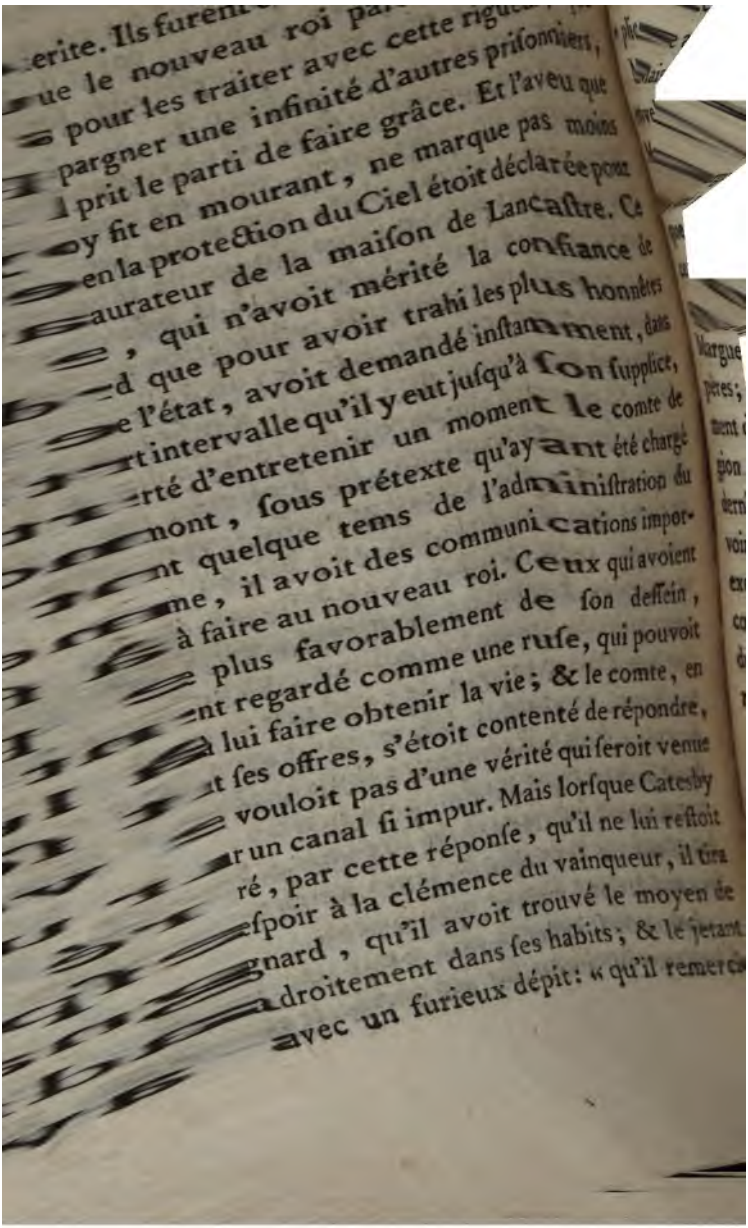
contagion générale de l'imagination, la reine Marguerite ait eu quelque part à la même foibleſſe; mais ce ne fut jamais pour ſervir ſa haine, ni pour en attendre ces horribles effets qui marquoient autant de malignité dans ceux qui oſoient les eſpérer, que dans l'enfer même à qui ils vouloient en avoir l'obligation. On rapporte ſeulement qu'au milieu de l'inquiétude où la jetoit continuellement la mauvaiſe ſanté de ſon mari, elle eut recours à un moine nommé *Shaw*, qui paſſoit pour être extrêmement verſé dans ces infernales connoiſſances, & que lui ayant vu faire diverſes opérations par leſquelles il prétendoit pénétrer le ſort du roi, elle fut ſi ſatisfaite de ſes réponſes, qu'elle lui demanda les mêmes éclairciſſemens ſur la deſtinée de ſon fils. Mais autant qu'il l'avoit flattée ſur le compte de ſon mari, autant parut-il affecter de lui inſpirer d'alarmes pour le prince de Galles, dont il lui repréſenta la vie comme un tiſſu perpétuel d'affreux malheurs. La reine, qui s'étoit livrée volontiers à ce qu'elle avoit trouvé conforme à ſes déſirs, marqua moins de crédulité pour ce qui révoltoit ſi cruellement ſa tendreſſe; elle ne s'en tint point à l'autorité de ſon oracle, & voulant ſavoir quelle liaiſon il y avoit entre le ſort de ſon fils & les moyens par leſquels on prétendoit le connoître, ou

déréglée lui avoit fait épouſer après ſa ſéparation, périt à ſes yeux par la main d'un bourreau; & ſi la conſidération de ſon ſexe la ſauva du ſupplice, elle ſe vit réduite à une ſituation ſi miſérable, qu'elle prit le parti de ſe retirer volontairement dans un couvent. Bientôt la barbarie du duc, excitée par de nouvelles terreurs, prit une carrière plus vaſte pour ſe ſatisfaire. Il créa vice-connétable un chevalier nommé *Ashton*, dont il connoiſſoit le caractére auſſi ſanguinaire que le ſien, & l'ayant revêtu d'un pouvoir ſi étendu qu'il pouvoit juger ſans appel, & faire exécuter ſur le champ tous ceux qui lui paroîtroient ſuſpects de quelque mauvaiſe intention contre le gouvernement, il l'envoya dans pluſieurs provinces, avec des ordres ſecrets de proſcription, qui coûtèrent la vie à quantité d'illuſtres malheureux. Les hiſtoriens racontent qu'Ashton ayant réſolu la perte d'un gentilhomme des plus diſtingués du comté de Devon, alla deſcendre chez lui, comme s'il n'eût penſé qu'à prendre quelque rafraîchiſſement dans ſa route. La terreur que le ſeul bruit de ſa commiſſion faiſoit marcher devant lui, avoit diſpoſé tout le monde à le recevoir avec autant de reſpect que la perſonne même du roi. Le gentilhomme n'épargna rien pour le bien traiter, & ne ſe défiant de rien, il s'efforça de

faire bien juger du motif qui l'avoit porté à l'épouſer. Cependant en uſurpant le trône, ſous le nom de Richard III, il l'avoit fait couronner avec lui, & la ſatisfaction de ſe voir reine la conſoloit ſans doute des infortunes qui l'avoient conduite à une ſi heureuſe fin. Mais il tomba dans l'eſprit à l'uſurpateur que pour affermir ſa puiſſance, il lui manquoit d'avoir épouſé la princeſſe Eliſabeth, fille & héritière du feu roi ſon frère; & ce fut aſſez pour lui faire naître le deſſein d'ôter la vie à ſa femme. Il n'auroit pas eu beſoin d'employer le poiſon, ſi la dureté des traitemens & des diſcours avoit ſuffi. Mais n'ayant pu réuſſir par ſes mépris qu'à la jeter dans une langueur qui ne lui promettoit pas une mort aſſez prompte, il prit enfin le parti de l'empoiſonner. Ce fut le moins heureux de ſes crimes. Eliſabeth rejeta la couronne avec horreur, lorſqu'elle lui fut préſentée d'une main ſi déteſtable. N'ayant qu'un fils, qu'il avoit déjà créé prince de Galles, il eut le chagrin de le voir mourir d'une maladie précipitée; & pendant le reſte de ſon règne, qui ne dura qu'environ deux ans, il s'efforça en vain de faire ſurmonter ſes répugnances à la fille d'Edouard.

Mais tant de punitions éclatantes n'auroient point aſſez juſtifié la providence, ſi celui qu'elle avoit choiſi pour l'exécution de ſes vengeances,

lité. L'ordre en fut donné, & ce
crime de Richard ; car les coup
leſquels il ſignala ſon déſeſpoir à
Boſworth qui ſuivit immédiate
multitude d'ennemis qu'il tua de ſa
ne peuvent donner d'ailleurs qu'u
de ſon courage. S'il y eût joint a
duite, c'étoit fait peut-être de t
rances du comte de Richemont,
même, qui fut attaquée avec u
incroyable par ce terrible enn
ayant apperçu le comte, ſe jeta
la mêlée pour le joindre. En vain
gneurs tentèrent ſucceſſivement
impétuoſité. Après en avoir renv
nombre, il tua le chevalier Brand
l'étendart du comte, & qui s'étc
lui pour le couvrir. Le chevalier
pris la place de Brandon, fut ren
d'un coup de lance. On ne repr
comte de Richemont d'avoir évi
mais dans le moment où les deux
décider eux-mêmes leur querelle,
qui cherchoit à mériter par un ſe
l'oubli de tous les maux qu'il a
maiſon de Lancaſtre, prit l'arm
flanc & pouſſa ſi impétueuſem
l'ordr

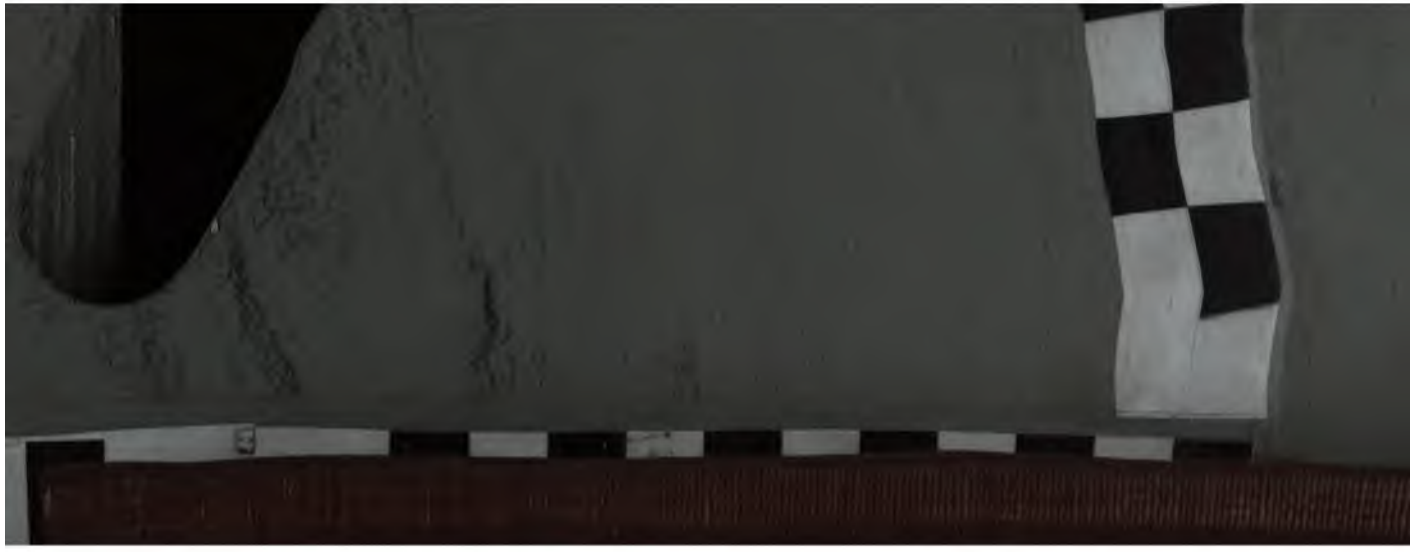


la reine, & ſur les circonſtances de ſa demeure en Anjou, m'ont apporté peu de lumières. On ne trouve dans les anglois que les détails hiſtoriques que j'y ai recueillis, & qui regardent moins la vie particulière de Marguerite, que leurs propres affaires. Angers & Saumur, où j'eſpérois découvrir quelques traces d'un tems qui n'eſt pas fort éloigné, ne m'ont pas même fourni des éclairciſſemens certains ſur la demeure habituelle de la reine. Cependant ſi l'on joint à diverſes raiſons qu'on a dû remarquer dans la dernière partie de cet ouvrage, quelques recherches dont j'ai l'obligation à la politeſſe & aux bons offices de M. *du Tronchay*, ſénéchal & lieutenant-général de la ſénéchauſſée de Saumur, on ſe perſuadera comme moi, qu'elle demeuroit au château de *Reculée* dans le voiſinage d'Angers. Le roi ſon père avoit acheté cette terre de Pierre *d'Aillon*, le 10 Juin 1467, pour la ſomme de 213 livres 15 ſous. Il y avoit fait bâtir une eſpèce d'hermitage ſur la rivière de Mayenne, où il alloit prendre quelquefois le plaiſir de la pêche. Dans les vues qui avoient conduit Marguerite en Anjou, il paroît naturel qu'elle eût choiſi pour retraite un lieu conſacré par les innocentes occupations de ſon père, & dont la ſeule deſcription convient au goût que ſes malheurs lui avoient inſpiré pour le repos de

la ſolitude. L'état où le château de Reculée eſt aujourd'hui, ne peut ſervir à faire juger de ce qu'il pouvoit être au quinzième ſiècle. Il ſe trouve changé en cabaret, ſous l'enſeigne du *roi des Gardons*; mais ſuivant le mémoire de M. du Tronchay, il y reſte encore quelques portraits de René. Enfin ce n'eſt pas le mauvais état du château qu'il faut faire valoir, pour nous perſuader que Marguerite ne pouvoit l'habiter, puiſqu'il eſt certain qu'elle y reçut les miniſtres de Louis XI, qui vinrent lui demander une nouvelle confirmation du teſtament de ſon père. L'hermitage du roi René eſt aujourd'hui un couvent de capucins.

Le château de Dampierre, où Marguerite mourut, appartenoit à François de la Vignole, ſieur de *Morains*, que j'ai nommé mal à propos *de Vignole*, d'après quelques écrivains anglois. Il poſſédoit dans cette paroiſſe les fiefs de *Morains* & du *Parois*, au premier deſquels la ſeigneurie eſt attachée. Les reſtes du château de Dampierre conſiſtent dans quelques mazures, où l'on diſtingue encore les armoiries des ducs d'Anjou, qui en étoient apparemment les premiers ſeigneurs. On ignore quel emploi la Vignole occupoit dans la maiſon du roi René; mais la confiance qui porta ce prince à le charger en mourant du ſoin de ſa fille, doit faire prendre une

haute opinion de ſon mérite & de ſon rang. Il n'eſt pas ſurprenant que Marguerite vécut aſſez familièrement avec un homme de ce caractère, pour s'être fait traiter chez lui de la maladie qui la mit au tombeau.

Le portrait de cette princeſſe ſe trouve dans un *vitral* de l'égliſe des Cordeliers d'Angers; diſtingué apparemment par ſon nom ou par ſes armes, puiſqu'on ne me marque point ſur quel témoignage on croit que c'eſt elle qu'il repréſente. Don Bernard de Mont-Faucon l'a fait graver dans ſes *monumens de la monarchie Françoiſe*, & l'on y reconnoît cette beauté qui fit l'admiration de ſon ſiècle. Mais tant de vertus héroïques, dont j'ai renouvelé la mémoire, doivent être pour MARGUERITE D'ANJOU une recommandation bien plus glorieuſe aux yeux de la poſtérité.

FIN.